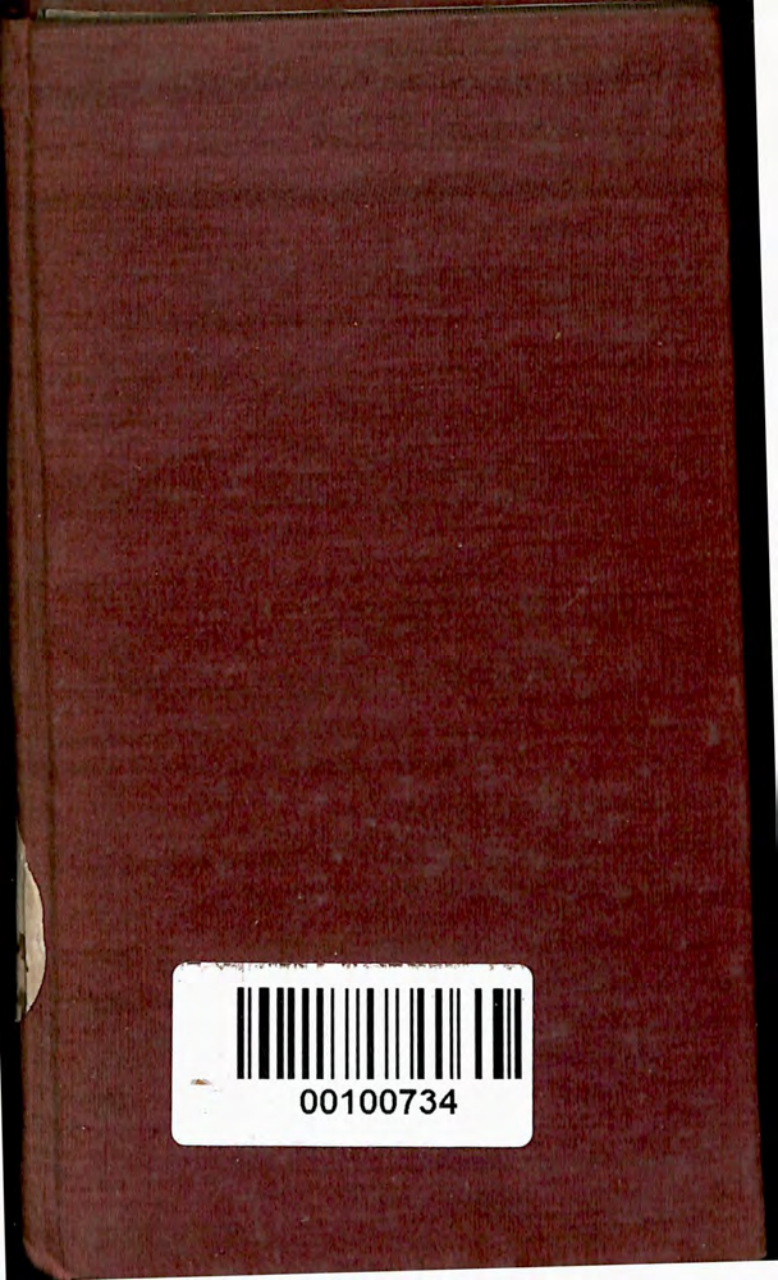
00100734

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

00100734

MATHILDE.

CHAPTIRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil: trois trônes y sont élevés: Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire, et les pairs de France: les barons anglais se rangent selon leur rang; les princes de l'église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les Orientaux: on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du saint Sépulcre et de l'ordre teutonique; enfin sur le devant

paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siège de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant avec acharnement la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp ; il prouve que c'est elle seule qui empêche les chrétiens d'être maîtres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem ; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés ; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des mahométans. — " Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi ! tant de puissants rois n'ont-ils donc trainé tous leurs sujets et leurs trésors du fond de

l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir.—Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur: maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir? Ce qu'il attend? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons: quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorants, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des armes; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se

présentera tout à coup devant vous ; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera ; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux ; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte, et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rapellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis."—Une peinture si hardie étonne l'assemblée ; tous les esprits sont agités ; un murmure général se fait entendre ; Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire : Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis de Tyr ne change point ; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au dessus des rois qui l'entourent, des évènements qu'on lui an-

noncé, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances; alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. "Tandis que les Sarrazins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Egypte, rassemblez-vous; semblable à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage; que demain à la pointe du jour Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et le soir même vous y entrerez triomphants et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix."

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci poussant vigoureusement leur victoire, se

frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'ame de tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté, chacun brûle de combattre, et les partisans de Conrad se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que peu d'heures avant ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir

la durée ; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides ; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit : " Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent ; tous deux, soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad ; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudoin ; cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie, et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez ; un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort ? et quiconque l'en dépouil-

lerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpateur? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendants." Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accomodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan: je me suis engagé à vous faire nommer roi

de Jérusalem, vous l'êtes, voilà mes serments remplis; et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste? ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'ame ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent, et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et s'approchant d'une table où était le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposée par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria: "A demain l'assaut de Ptolemaïs! — A demain la prise de Ptolémaïs, ajouta Philippe-Auguste." A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats émus par ces acclamations bel-

liqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace, et espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plutôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied, seul il se lève et dit: "Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une

honteuse retraite ? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour ? Si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie ?...Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiétte. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Egypte, mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament.—Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre,

répartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autres? Je jure à Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes.—Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner.—Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire." A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'arme, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer, il reprend avec hauteur: "L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie;

car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis." Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance: Mais les deux rois interposent leur autorité, et aïdés par Guillaume, ils parviennent à appaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entr'eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Richard, de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est. Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis longtemps pour abattre Ptolémaïs ; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre : à peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de barbacane : Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des ba-

listes, des béliers et autres instruments de guerre qu'ils dressent contre les murailles : tous ces mouvements se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annoncèrent avec moins de bruit et d'éclat : tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolémaïs se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusques à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout à coup par le son des trompettes le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés : leurs murs attaqués dans leurs fondements par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense : dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les musulmans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu ; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on

les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens; déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut, et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre; Richard irrité sent croître sa valeur avec leur obstination; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles; les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible bélier, sont dirigés contre la tour de l'est, bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient: Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs; pendant assez long-temps les Sarrazins lui disputent le terrain, mais s'appercevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte: Philippe-Auguste, maître de la tour de Naza-

réth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous deux s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore, qu'il est maître du port, des tours qui le protégeaient, et que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-temps attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler, mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut : à quelque distance, Lusignan suit son exemple,

et tous deux animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux : cependant Montmorency vient d'atteindre les crénaux, il y touche, il est vainqueur : oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête ; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe : en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée, écarte les infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis ; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en

foule vers lui ; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur ; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer ; mais du haut de la citadelle Metchoub a reconnu le héros ; il accourt, se précipite, anime ses soldats.—" Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper ; si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous."—Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros ; celui-ci, prêt à être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui ; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au dessus de sa tête : déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel,

qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui envoie un défenseur: après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart; des milliers de chrétiens le suivent; il aperçoit le premier le danger de Montmorency, il vole à son secours; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros: à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats: cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner; il le reçoit dans la poitrine; le sang sort de la plaie à gros bouillons; le vaillant guerrier chancelle; il tombe sur ses genoux; alors Metchoub l'insulte.—"Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre."—Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les

retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs; Richard vole à la défense de son frère d'arme, le sauve et le venge; vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes : les habitans de Ptolémaïs voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître l'entrée triomphale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte; l'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ; toutes les voix des

héros le répètent : monarques, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'éternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHAPITRE XII.

PENDANT que Ptolémaïs tombait sous les armes des chrétiens, Saladin, plein de confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et plus encore dans la dissension qui régnait au camp des croisés, ne supposant pas même que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'était avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Emmaddin, son ancien possesseur : peu de jours lui avaient suffi pour le vaincre, et il revenait

triomphant le long du fleuve Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilée il recontra le brave Metchoub, député des prisonniers de Ptolémaïs. Cet infortuné guerrier, la tête couverte de cendres et le désespoir dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître.—" Prends ma vie, lui dit-il, car tes ennemis m'ont surpris; ils se sont emparés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux."

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce, que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour appaiser les discordes envenimées des chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallus plus d'un jour pour s'emparer de la ville la plus importante de la Palestine, après Jérusalem. —Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant de rois un pouvoir que n'avaient pu obtenir jusqu'ici, ni l'intérêt de leur gloire, ni celui de leur religion, et quelle main assez forte a pu ébranler la triple muraille dont

j'avais entouré Ptolémaïs?"—Metchoub repond:—"De même qu'un seul mot du prophète savait enchaîner la tempête dans les airs, de même l'archevêque de Tyr a su, par la seule force de ses paroles, suspendre cette terrible querelle qui divisait les chrétiens et menaçait de les anéantir: quant à cet autre miracle de la chute soudaine de Ptolémaïs, la valeur de Richard et de Philippe-Auguste y ont eu part; mais sans la foudroyante épée de Montmorency, jamais ils ne l'eussent achevé.

"Si je ne suis pas sous la puissance d'un songe, reprit Saladin, tes paroles sont fausses; car, au moment où je parle, l'archevêque de Tyr et Josselin de Montmorency sont prisonniers à Damiette. -Ils l'étaient sans doute, répliqua Metchoub, mais Malek Adhel a brisé leurs chaînes, il leur a donné une garde nombreuse pour les conduire à travers le désert au camp des croisés: arrivés chez leurs frères le 16 de la lune de Redgeb, le 17 les chrétiens étaient réconciliés, et le 18 maîtres de Ptolémaïs.—Sais-tu ce que tu fais en me disant de pareilles choses, audacieux esclave, s'écria le sultan avec colère?

Sais-tu que tu élèves dans mon esprit des soupçons contre mon frère? — A Dieu ne plaise, interrompit Metchoub, que je veuille donner à ta hautesse aucun doute sur la fidélité du grand Malek Adhel, ton plus soumis serviteur! mais ce que je t'apprends te sera confirmé par les braves soldats qui ont accompagné les prisonniers de ton frère depuis Damiette jusqu'au camp, et qui, pour récompense de cette action sont les seuls musulmans libres dans Ptolémaïs; peut-être pourrais-je t'en dire davantage si je ne craignais d'exciter ta colère, et si nous n'étions entourés de tant d'oreilles attentives à nous écouter.—Viens donc me parler à moi seul, repartit le sultan avec agitation, et sur ta tête prends garde à ce que tu diras; car je ne sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilège qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître contre lequel je dois m'armer." Il dit, fait poser sa tente et s'y enferme avec Metchoub: à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître:—"Non, grand prince, ton frère n'est point un traître;

mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelqu'enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste qu'on la croirait une houri échappée du paradis du prophète, a ébloui ses yeux et abattu son ame : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était ; il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté, reprit Saladin ; quelle femme a eu la puissance d'amollir ainsi la grande ame de Malek Adhel ? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard, une fille de seize ans, est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient : c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail ; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency ; sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des chrétiens ; car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde,

elle l'obtiendrait sur le champ.—Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment : si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa volonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux chrétiens toutes les places dont il dispose ? Ne lui aurait-elle pas commandé d'être chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait ? — Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a pas fait encore ; mais songe donc que cette orgueilleuse Européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses yeux ; que toutes ses adorations, ses prières, son asservissement, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux, ni un mot favorable, et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir, parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si, tout à coup dépouillant sa dédaigneuse fierté, l'amour remplaçait la froideur, et que pour prix de son cœur, elle, exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie.....

Sultan, crois moi, je présume beaucoup de ton frère en disant qu'il hésiterait.—Non, il n'hesiterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub, Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de soupçonner. Peut-être est-il amoureux; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent éminemment l'art d'enchaîner, par de feintes rigueurs, les guerriers les plus indomptables, mais toute fière, toute belle que tu me peins cette princesse d'Angleterre, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de la vie, et jamais celui de l'honneur: écoute, téméraire Metchoub si tu n'avais pas répandu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure-toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir: pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter."

Il dit, et Metchoub se retire: au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie: — Ceci instruira Malek Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui ordonne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté: prix immense cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon: sans doute les autres souverains qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui y ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que leur refus excitera entr'eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis: cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes dispersées, et réunissant celles

de Damiette et du Caire, il viendra à leur tête me joindre dans la montagne de Khouroutha où je vais l'attendre. Avant son départ il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère : un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub qui la conduiras au camp des chrétiens : tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémais, j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère.

Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter ; et la nuit n'était pas encore en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers

un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t-il, et que s'y est il passé depuis que l'archevêque n'y est plus ?

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait former à cet égard ; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'être plus craintive, et sentait bien que privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir comme son intérêt lui commandaient de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au-dehors. A la fin la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'ame du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus longtemps à tant de maux réunis ; l'état où elle

se trouvait augmentait encore sa faiblesse, sa santé s'altéra, et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus soutenues, et les soins les plus délicats; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe, fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen; mais tous ces secours sont inutiles, Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son ame la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié; "mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir:" La

princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur : " Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver.— Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel ; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin ; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître....Je vous devrai ma vie, celle de l'enfant que je porte dans mon sein ; ah ! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien ?—Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse ; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie ; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié.....—Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine, sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez-vous remer-

cier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose."

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine ; ses espérances renaissent et ses agitations s'appaisent ; elle connaît la puissance de l'amour, elle sait que celui qui aime court, vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle ; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis long-temps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ces douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force et du bonheur ; cet intérêt est le

premier dans son ame, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine se sentant plus de force avait quitté son lit ; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux auprès d'elle, la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et suppliants qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde lui serra la main avec un doux sourire : " Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse." Alors elle se leva, et passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus

divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise, il ne sait s'il veille, une si vive joie vient de tomber sur son cœur qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie ; immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air doux et modeste, elle dit : " Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité...—N'achevez pas, interrompt vivement Malek Adhel, ne dites jamais que vous venez m'implorer ; m'implorer ! vous ! ah ! beauté angélique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser ; me voici à vos pieds prêt à les entendre et à les exécuter....Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel ! —Je désire, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliez pas ainsi devant moi." Il s'ecrie : " Non, je ne

m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore, au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance; ô Mathilde! comment ne pas vous adorer! Qu'y a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre?—Seigneur, interrompt-elle, la reine est encore très-mal, je ne puis la quitter long-temps; daignez entendre le motif qui m'amène: un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours, je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek Adhel, j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer.—Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne frappa mes oreilles et ne ravit mes sens; où suis-je? ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire, tout est changé quand je la vois.

O Mathilde ! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre."

" Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt ; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence.—Je ne sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire ; mais quoiqu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est ; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore ? mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde ? vous donnerai-je ma vie ?—Ah ! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi tant de bienfaits ? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur, et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je le devrai ! — Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel, qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il-vrai que Mathilde me bénisse ? dites-moi, ô dites moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite ? Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air,

et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitot elle songea qu'il était temps de se retirer ; et faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince, d'une voix émue : permettez-moi de vous quitter ; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi.—Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répliqua le prince, avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite ; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné.—La princesse ne répondit point ; elle s'avança vers la porte, et quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : " La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie."

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant, avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : " Votre liberté vous

est promise, ma sœur, et le retour de votre santé fixera l'instant de votre départ.—O mon roi, mon époux et mon maître, s'écria Bérengère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc ! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie : bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras....Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée.... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur la terre ! Ah ! c'est dans le ciel, où votre ame est déjà tout entière que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait ; et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu ? quand te verrai-je ? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller jusqu'à toi ?....,—Elle ne peut achever, l'émotion a épuisé ses forces ; Mathilde la conjure de se calmer ; elle lui représente que l'excès de la joie est nuisible et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu.—Ah ! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu,

quand il s'agit de mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur.—J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse en souriant; mais sans ce tort là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre.—Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trève à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille, cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante; la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé: la princesse ne l'ignore pas; et elle serait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre, pour mieux jouir des émanations embau-

mées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire; mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir, ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main; et tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel: si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement, des idées fugitives qu'elle chassait sans cesse, et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déjà son esprit s'échappait ailleurs, et comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle

de courtes lectures et de longues rêveries : à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler.

Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère ; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil, de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie dieu ; un moine était debout auprès d'elle ; en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une légère émotion ; elle lui tendit la main en lui disant qu'elle était très-bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables ; qu'enfin se voyant tout à fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine.—" Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle ; car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde."

La triste princesse était trop peu satis-

faite de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui opèrent des effets si salutaires dans l'ame qui les éprouve. Ah ! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu rarement laisse-t-il-aller ses enfans sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannait la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété et produit les larmes : aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil ; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêtant tout à coup comme si elle n'eût pu s'y résoudre ; à la fin, d'une voix faible et émue, elle lui dit :—" Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur, et qu'il vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre ?—La mienne ! s'écria Mathilde surprise, en avais-je besoin ; est-ce qu'il est

possible qu'on nous sépare?—Je m'en doutais, repartit Bérengère; la plus grande difficulté subsiste encore, et comment en triompherons-nous?—Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui.—Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugemens comme dans tes actions, tu ne consultes que la vertu et la justice, tu ne penses point à l'amour: il t'entoure pourtant, il te frappe, il te parle sans cesse et il te demeure étranger; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes, violent et criminel sous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre.—Eh quoi, reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître; est ce-qu'il est possible de manquer à son serment?"—La reine sourit d'un air attendri; et après une pause elle dit:—"Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer non seulement votre cœur, mais

vos yeux à l'amour : pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'ame de Malek Adhel ; ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je, s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-je donc destinée, et quels projets cet infidèle forme-t-il contre moi ?—Je ne lui en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, repliqua la reine ; car s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage ; mais consentir à se séparer de vous....Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice.—Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois."—Bérengère rejeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâce dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder.— " Je lui parlerai moi-même, dit-elle ; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée, que ce

n'est pas avec votre honte qu'il pourra faire son bonheur ; et si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici.—Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez, s'écria vivement Mathilde ; parce que Dieu me destine à souffrir, devez-vous en être la victime ?"—La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettrait pas de la laisser seule à Damiette.—" Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés : Dieu sera mon réfuge, il sera mon appui ; sa force nous vaut mieux que tout secours humain, et sa force me suffira : partez donc, reine, partez sans crainte ; car si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée."—En achevant ces mots, les regards de Mathilde élevés vers le ciel, respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que déjà, loin de la terre, abîmée dans le sein de Dieu, elle y bravait le

monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une sorte de respect, et lui dit:—Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte, et je réjouirai le grand cœur de Richard en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre, que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel, et qu'elle n'a pas seulement les traits, mais l'ame d'un ange. — Mathilde remercia la reine avec un sourire plein de douceur, mais en même temps d'une si profonde mélancolie, qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir, et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges, où on la plaçait déjà.

CHAPITRE XIII.

Le jour même, le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine attendrie, s'écria : " Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois ; je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière, un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer.....O grand prince ! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés, la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir.—Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre, ne le voudra-t-il donc jamais ?—Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant, il eût eu la force de les contenir, et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde, la violence de l'amour qu'elle lui

inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse: peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre; peut-être que pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effrayerait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait, ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir sauvée, et d'avoir satisfait Mathilde.—Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit: Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur.....— Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince.— Devait-elle le croire nécessaire, seigneur, ne vous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer?—Est-ce que vous voulez partir, madame, demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance

l'agitation terrible de son ame; est-ce que vous voulez quitter ce palais?—Assurément je le veux, repliqua la princesse, mes tristes yeux tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours.—A ces mots, le prince changea de couleur, il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout à coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le conde appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage plus tranquille, et dit à la reine d'une voix un peu contrainte, que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse, et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons

m'engagent à combattre ce désir; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites: Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir: alors, madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus, je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez-vous pas que pour vous obéir, je ferai aisément le sacrifice de ma vie?—Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur, et s'échappent sur son mâle visage; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abondance: agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus long-temps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit: " Ne vous désespérez pas, votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais

craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. Mais, est-il vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs.—Si vous continuez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où on peut tout craindre; mais en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourments, vous le ferez participer à la paix qui règne dans votre ame; et si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que pour un héros comme lui la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie." Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas

l'être non plus ; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse ; que l'air triste et passionné du prince-lé lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout à coup ; il lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son ame de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques. Inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences ; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède, et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la

reine ; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des croisés elle ne reprît sa tranquillité première. En attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous les jours ; abattue par le jeûne, l'inquiétude et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé ; ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat ; hélas ! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore, et Malek Adhel qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus. Mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur ; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire, elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche; trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour, mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous moments; le feu qui le brûle entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au-dehors qu'il est comprimé davantage; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas; l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'ame un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès. Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine, ses regards sont vagues et distraits, tantôt une

rougeur brûlante couvre son visage, l'instant d'après une prompte pâleur lui succède et un frisson mortel court dans ses veines ; mélancolique et rêveuse, elle se retire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues ; elle sent qu'elle peut partir ; il est temps d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie ; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent, car si elle ne réussit pas elle est décidée à partir seule ; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher ?

Le soir arrive, la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe, elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins près d'une croisée, d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots

toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère garde le silence, elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent ; mais elle n'en trouve point qui la satisfassent ; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur ; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet ; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête-à-tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards aucun objet pour se reposer ; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle ; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de

ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrette témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde, n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout à coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité: "Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde." Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siège. Malek Adhel rèpond avec une modération affectée: "Si votre sœur l'exige, madame, ce jour-ci sera le dernier qui me verra auprès d'elle; mais pour prix de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je

ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour." En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse ; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : " Vous venez d'entendre le prince, votre départ ne dépend plus que de vous....Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur, écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser.—Ne le puis-je, en effet, demanda la princesse d'une voix tremblante ? —Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie ; songez donc que pour quelques minutes d'entretien c'est ma vie que je vous promets.—Ces mots décident Mathilde, elle laisse lentement aller la main de la reine, qu'elle tenait encore ; Bérengère sort de l'appartement, et Malek Adhel s'assied à sa place.

Il se fait un long silence, le prince paraît craindre de le rompre, et Mathilde le craint

bien plus encore. Mais s'il ne lui parle pas, il la regarde ; ses yeux errants sur tant de charmes ne peuvent s'en rassasier, et maintenant s'il continue à se taire, ce n'est plus par la crainte de parler, mais parce qu'il a oublié ce qu'il voulait dire ; il ne songe plus qu'à voir et à aimer Mathilde : plus il la contemple, plus il s'enflamme ; il s'approche, il la touche ; d'ardents soupirs s'exhalent de sa poitrine ; une vive rougeur se répand sur le front de la vierge, elle est oppressée ; le voile qui couvre son sein semble s'animer par le mouvement qu'il en reçoit ; Malek Adhel le voit, et l'espoir naît dans son cœur ; son trouble augmente, ses désirs l'égarent ; il ose presser contre son sein la vierge du Seigneur.... L'infortunée ! le feu du ciel n'est pas plus prompt à embraser sa proie ; mais la pudeur s'épouvante, la religion frémit ; elle repousse avec horreur l'audacieux musulman, et cache dans ses mains son visage baigné de larmes. A la vue de ces pleurs, Malek Adhel tombe à genoux devant elle ; il sent qu'il l'a offensée, et il en est au désespoir ; car dans les heureux climats, où la chevalerie est en hon-

neur, jamais l'amour n'alluma une flamme plus sincère que celle qui brûle le cœur du jeune Arabe : prosterné devant la princesse, il lui jure un respect inviolable, et s'engage à ne jamais lui parler d'une passion qui l'outrage ; mais il la supplie de l'écouter, elle ne le veut point ; elle relève sa tête avec dignité, le regarde d'un air imposant et fier, et s'éloigne sans qu'il ose la retenir. Cependant, toujours à genoux à la place qu'elle vient de quitter, il étend les bras vers elle ; il la conjure, avec l'expression la plus douloureuse, de l'entendre un moment, un seul moment, et promet de ne point s'approcher d'elle, de rester à la distance où il est. Mathilde s'arrête alors, et jetant sur lui un œil froid et sévère, elle dit : " Je ne peux plus écouter qu'un seul mot de vous, et ce mot doit être l'ordre de mon départ.—Mon pardon n'est-il qu'à ce prix, demanda-t-il en la regardant d'un air humble et passionné?—Si ma liberté m'est rendue, repliqua-t-elle, je jure de ne conserver que la mémoire de vos bienfaits, et d'ensevelir le souvenir de cet instant dans un éternel oubli."—Hélas, elle ne savait

pas qu'elle venait de promettre ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le souvenir de cet instant allait s'unir à toutes ses rêveries et la poursuivre pendant le calme des nuits comme dans le tumulte du jour.

Cependant le prince demeure en suspens; il hésite, il soupire, il regarde Mathilde, et ne trouve pas assez de force en lui-même pour promettre de ne la plus revoir: mais elle paraît impatiente; elle fait un mouvement, elle va sortir; il se décide, l'avenir s'anéantit, le présent est tout: pour prolonger de quelques minutes le plaisir de voir celle qu'il aime, il va se condamner à une éternelle douleur.—" Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-t-il avec un accent déchirant, je vais vous obéir."—La princesse s'arrête encore; une douce satisfaction se peint sur son visage; elle élève vers le ciel et ses mains et ses yeux.—" O mon paisible cloître; ô joies de ma jeunesse: ô ma patrie, je vous retrouverai donc!—Fille ingrate et cruelle, s'écrie le prince en se précipitant vers elle et saisissant une de ses mains en dépit de ses efforts, faut-il que votre bouche bénisse l'instant qui va briser mon cœur,

et que la joie éclate dans vos yeux quand je prononce l'arrêt de ma mort : pas un regret sur mon sort, pas une larme sur ma douleur, et quand je suis traité avec une telle barbarie, retenu par un respect imaginaire, je craindrais encore d'offenser celle qui m'arrache la vie sans daigner seulement me plaindre ! . . . Non, non, vous ne me fuirez pas, vous m'entendrez malgré vous ;" et forçant la princesse à s'asseoir, il se mit à genoux devant elle, prit ses deux mains dans une des siennes, posa l'autre sur le dos du fauteuil, et la regardant avec des yeux remplis de délire et d'amour : — " Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourments me déchirent ; puisque mon silence, ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour ; entends sa voix ; malgré toi prête l'oreille à ses cris, peut-être en seras-tu émue, et pénétreront-ils jusqu'à ton cœur."—La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. — " O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante, par pitié regarde-moi ; il y a plus de délice

dans un seul de tes regards que dans tous les délices de la terre. . . Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi, je ne puis cesser de te voir, cela seul est hors des bornes de mon obéissance; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne. . . . . Veux-tu retourner en Europe, je suis prêt à t'y conduire; veux-tu régner en ces lieux; veux-tu un trône, je t'y ferai monter. . . . O maîtresse absolue de ma destinée, commande à ton esclave, me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez."—Il s'arrête oppressé, il tremble, des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde; il ne la retient plus, l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces; il ne la retient plus, et elle demeure encore; ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne: Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout à coup avec la faiblesse de

Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage, elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse d'exprimer des vœux inutiles ; mais s'avançant vers Mathilde, le désespoir dans l'ame et les yeux pleins d'une sombre douleur, il lui présente un poignard et dit : — " Eh bien, puisque tu veux me fuir, tu es libre, quitte à jamais ces lieux ; mais avant de t'éloigner, par pitié plonge ce fer dans ma poitrine, il me fera moins de mal que ton départ." — De sa faible main la vierge soulève avec effort l'arme homicide, et regardant le prince avec attendrissement, elle dit : — " Avant que je l'enfonçasse dans un cœur si généreux, je verserais assurément tout mon sang : ô prince magnanime, pourquoi vous livrer à de si violentes douleurs, à de si coupables tendresses ; quel est votre espoir ; qu'osez-vous me demander ? Existe-

t-il un lien possible entre la sœur de Richard et le frère de Saladin ; existe-t-il un lien qui ne soit un crime entre une fille chrétienne et un prince musulman ? Un sacrifice est-il au-dessus de votre courage, et vous est-il plus facile de mourir que d'être vertueux ? »

Ce peu de mots appaise l'emportement du prince ; il est frappé du mélange de dignité et de douceur empreint dans la physionomie de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle a réussi à le calmer ; et aussitôt elle reprend, avec un sourire angélique : « Et si vous élevant au-dessus de tous les désirs terrestres, vous me laissez suivre en paix la route que le ciel m'a tracée, quel homme obtiendra jamais de moi ce que je vous donnerai ! Quel aura plus de droits à ma reconnaissance, à mon estime, à ma vénération ? — Et votre amour, Mathilde, interrompit le prince, votre amour appartiendra à un autre époux. — Mon amour n'appartiendra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec un pieux enthousiasme, seul il aura et mes vœux et mon cœur ; jamais ils ne seront le partage d'aucun mortel.... Noble Malek Adhel, laisse-moi, laisse-moi retourner aux autels de ce

Dieu à qui je suis promise, de ce Dieu qui ne l'aurait peut-être pas emporté sur toi s'il t'avait fait chrétien.—Elle dit, et s'arrête étonnée de ce qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie :—Quel que soit le Dieu qui t'inspire, je cède à son ascendant : fille étonnante et sublime, sois libre, dispose, ordonne, commande ton cortège, choisis ta route, mes esclaves sont à toi, et ici tout t'est soumis comme moi-même.—A ces mots, dans la crainte d'une nouvelle faiblesse, elle se hâte de s'éloigner ; mais avant de passer le seuil de la porte, elle s'arrête, se retourne et dit :— Recevez mes adieux, recevez mes bénédictions ; dans ce cloître où je cours m'ensevelir, je prierai pour vous jusqu'à la fin de ma vie, et si Dieu daigne m'entendre, un jour viendra où nos pensées embrasseront le même but, concevront les mêmes espérances ; et dans ce monde, si tout nous séparait, dans le ciel, tout nous réunira.

Elle-dit, et il ne la voit plus ; que dis-je ? il ne la voit plus, partout elle est présente à ses yeux : il ne voit, il n'entend qu'elle : dans l'agitation désordonnée de ses esprits, il marche à grands pas, sans savoir où il est, ni qui il est : plusieurs esclaves s'avancent

vers lui, lui parlent; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas: on l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence; il marche vers son appartement, s'assied, son corps est immobile, et pendant quelques instants il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peuplé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu: déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette; le peuple effrayé croit voir les chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mosquées implorer le sourd Mahomet: les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek-Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa retraite. Tandis qu'autour de lui la rumeur naît, croît et s'augmente, il demeure livré à sa rêverie, et seul, il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan, à ce nom sacré, toutes les portes s'ouvrent, les gardes

mêmes de Malek Adhel n'osent point résister; Metchoub s'avance, il est devant le prince, celui-ci s'étonne de sa témérité; Metchoub lui présente en silence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal; à cette vue, l'amitié recouvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel: il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin.—Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressaisir la superbe Ptolémaïs, que les chrétiens lui ont arrachée.—Est-ce que les chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs, s'écria Malek Adhel, frappé de surprise?—Peut-être ne devrais-tu pas t'en étonner, reprit hardiment Metchoub, puisque c'est toi qui as causé sa chute?—Qu'oses-tu dire, téméraire esclave? interrompit le prince avec colère.—Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs: c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'accuse du malheur de nos armes; je t'ai accusé de même

devant ton frère ; je ne rétracterai point mes paroles devant toi : si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains.—Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts, et se sentant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond. Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta franchise et ton zèle pourront te nuire Tu m'as accusé et je m'accuse aussi : mais si j'ai fait une faute, je puis la racheter et rendre Ptolémaïs à mon frère. Sans doute tu le peux, pour la reconquérir tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs ; mais le sang de tous les fidèles musulmans qui ont péri en la défendant, comment le racheteras-tu ?—Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur; car je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur..... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre ja-

mais son empire dans mon cœur.—Que dis-tu, illustre prince, repartit Metchoub, un guerrier come toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préfères-tu à ta patrie en larmes, une chrétienne vagabonde?—Sur ta tête n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilège, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre.

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son ame était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs ; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son ame une haine violente contre l'auteur de tant de désastres ; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et tout l'horreur que lui inspirait la chré-

tienne qui en était l'objet : mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands étaient trop sincérement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient ; toute fois s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre ; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des musulmans, aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie que les ordres du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de le ramener au camp des croisés. Mais tandis que cette nouvelle, répandue à dessein par Metchoub dans toutes les villes réjouit le cœur des habitants, Malek Adhel ouvre les lettres de Saladin : elles lui confirment que c'est au renvoi de l'archevêque et de Montmorency qu'est due la prise de Ptolémaïs : il sent combien à cet égard son frère aurait de reproches à lui faire, et il ne lui en fait aucun : il voit qu'on a voulu élever des soupçons sur sa fidélité dans l'ame du sultan, et que le sultan les a tous repoussés : au

lieu de se plaindre de lui, il implore son secours et prie quand il pourrait commander. Répondra-t-il par de nouveaux torts à une si confiante, si touchante bonté, et ne fera-t-il rien pour un frère offensé qui, étant son maître, ne lui parle qu'en ami? Sans doute le sacrifice est immense; se séparer de Mathilde, ne plus la voir! Mais Mathilde elle-même ne l'exige-t-elle pas, ne lui a-t-il pas promis de ne plus s'opposer à son départ, et quand Saladin le veut ainsi, et que l'intérêt de la patrie l'ordonne, l'amour sera-t-il plus puissant que la foi, le devoir, l'amitié? O quel terrible combat ils se livrent! comme ils agitent, bouleversent et déchirent le sein du jeune Arabe; mais l'amour, quelque violent qu'il puisse être, n'est pas toujours plus fort qu'une grand ame, et si jamais homme ne le connut au dégré où l'éprouve Adhel, jamais homme aussi, ne fut plus capable de ces grandes résolutions, de ces élans d'héroïsme qui s'élèvent au-dessus de tout, subjuguent tout, faiblesses, craintes, danger et jusques aux passions mêmes: c'en est fait, il est déterminé, Mathilde partira, il le veut,

il le jure, et à ce serment, la vertu triomphe et sonne sa plus belle victoire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié vient de l'emporter sur l'amour, c'est contre cette même amitié que la générosité lutte encore, et l'ame magnanime de Malek Adhel a eu plus de force pour consentir au départ de Mathilde, que pour se résoudre à manquer de foi à la reine. Il vient de sacrifier sa vie à son frère, mais son honneur est encore d'un plus grand prix, et son honneur lui commande de ne pas rétracter la parole que Bérengère a reçue de lui. Cependant les ordres de Saladin, sont à cet égard aussi précis que sévères; Metchoub les connaît, il les aura déjà répandus, et Malek Adhel n'a de moyens pour y désobéir, qu'en faisant révolter ses soldats contre la volonté suprême du sultan: il sait bien qu'il en a le pouvoir; mais en a-t-il le droit, et parce que son frère lui a laissé une autorité absolue en Egypte, en usera-t-il pour le trahir? Et maintenant que ce n'est plus entre sa faiblesse et son devoir qu'il hésite, mais entre deux devoirs également impérieux, que va-t-il résoudre, et lequel sera sa-

crifié ? A la fin, il s'écrie : Demain je fais préparer le vaisseau qui portera Mathilde à Ptolémaïs, l'aurore du jour suivant la verra partir ; moi je remonte le grand fleuve avec la reine, je la laisse au Caire, libre, maîtresse dans le palais des califes ; aussitôt je me hâte d'aller demander à Saladin l'ordre de sa délivrance, je ne le demanderai point en vain, je ne ferai pas valoir impunément la parole que j'ai donnée à la reine, Saladin la ratifiera, car il a horreur du parjure, et ne souffrirait pas que son frère en commît un.

Cependant, la nuit s'est écoulée dans ce long combat des plus nobles et des plus vifs sentiments ; déjà le soleil va s'élancer hors du sein de la vaste mer, la lumière jaillit et éclate ; Malek Adhel soupire et ne voit point sans effroi la naissance de ce jour, qu'il a promis de commencer par un grand sacrifice, mais soutenu par la voix de l'amitié et de la patrie, son courage ne l'abandonne pas, il sort du palais, se rend sur le port, choisit lui-même le vaisseau qui doit porter Mathilde, donne à cette égard tous les ordres nécessaires, et pour se garantir d'une faiblesse qu'il redoute et dont il rougit, il

se détermine à s'éloigner de Damiette sans voir la princesse, et à n'y revenir que quand elle n'y sera plus. Il rencontre Metchoub, et lui dit : Esclave, la princesse partira demain avec toi, veille sur cette tête sacrée, la tienne m'en répondra. — Puis il le charge de remettre à la reine une lettre où il explique à cette princesse les motifs de sa conduite, où il lui dit que plutôt que d'occasionner une revolte à Damiette, il s'est décidé à retarder, mais seulement à retarder l'exécution de sa promesse ; que dans deux jours il reviendra la conduire au Caire, et qu'il lui jure que bien peu de jours après, il lui enverra une escorte pour la conduire au camp des croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans oser seulement se permettre de songer à Mathide, il sort de Damiette et va à Peluse, à Pharamia, il parcourt les différentes villes qui bordent la mer, et s'élèvent vers les bouches du Nil ; il réunit ses troupes, les assemble et les dispose à marcher conformément aux ordres du sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV.

DURANT cette nuit qui venait de détruire si cruellement les espérances de Bérengère, les songes les plus flatteurs avaient occupé son esprit: ayant appris la veille par Mathilde que le prince leur permettait enfin de de partir toutes deux, déjà elle marquait dans sa pensée le jour où elle quitterait Damiette, et celui où elle reverrait son époux. Au milieu de sa joie, elle se rappelle la princesse de Jérusalem, et pour donner à sa conscience autant de satisfaction qu'à son cœur, elle se résout à faire participer cette infortunée à son bonheur, et passe chez elle pour lui annoncer qu'enfin le jour est venu où elle peut remplir sa promesse et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait plus la reine; renfermée dans son appartement, elle prétendait que la pénitence seule l'y retenait; mais son seul motif était d'éviter la présence de personnes qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir le droit de la mépriser. Résolue à ne point s'éloigner du prince,

Elle entretenait des espions, qui lui rendaient compte de tout ce qu'il faisait et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son ame s'abreuvait de fiel et de rage ; et pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas long-temps de cette vue adorée, et ce poignard le fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des prémières l'arrivée de Metchoub ; elle a voulu le voir, lui parler ; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle ; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter ; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère prenant la parole, lui dit avec un doux sourire: " Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères." Agnès répondit: " Eh quoi! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir.—Que dites-vous? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur.—Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont reservés.....—Ptolémaïs est prise, s'écria la reine éperdue, et vous parlez des maux qui me sont réservés!

Cette grande victoire aurait-elle donc été ensanglantée par un grand malheur? quelques-uns de nos plus vaillants souverains auraient-ils péri... Philippe-Auguste..." Sa langue glacée ne lui permit pas de prononcer un autre nom. Agnès répliqua: " On dit que ce siège a été l'occasion d'un effroyable carnage, et que les chrétiens ont payé cher leurs succès, mais Metchoub ne connaît point le nom des victimes, et surtout il ne parle pas de Philippe-Auguste. Ce qu'il m'a seulement appris, c'est que Saladin veut que la princesse Mathilde soit renvoyée au camp des croisés, et que votre majesté soit tenue au Caire dans une étroite captivité, jusqu'à ce que Richard consente à donner Ptolémaïs pour prix de votre rançon."

L'infortunée Bérengère n'en entendit pas davantage, elle n'a point de force contre tant des douleurs, ses sens défaillent, elle tombe sans mouvement. En la voyant dans cet état, Agnès s'écrie: " C'est donc elle maintenant qui a besoin de mes secours, c'est moi qui vais la protéger; je ne suis plus la seule qui souffre et se meurt."

Cependant elle fait appeler les femmes de la reine. Au bruit de cet accident, Mathilde accourt, et à l'aspect de sa sœur pâle et inanimée, elle jette un cri de douleur, se précipite auprès d'elle, la serre dans ses bras, la couvre de larmes, lui donne elle-même tous les secours avec un zèle, une activité que personne ne peut égaler, en invente de nouveaux, en découvre de plus efficaces, et parvient enfin à rappeler à la vie l'infortunée pour laquelle elle donnerait son sang avec joie. Bérengère entr'ouvre ses paupières languissantes, elle aperçoit Mathilde à genoux près d'elle, et plus loin la cruelle figure d'Agnès. Cette vue lui rappelle et les coups qu'elle vient de recevoir et la main qui les a frappés; elle fait un mouvement d'horreur: " O ma chère Mathilde! s'écrie-t-elle, éloignez-moi d'ici délivrez-moi de l'aspect de cette femme barbare, qui semblait si satisfaite de pouvoir me déchirer le cœur." Mathilde se retourne avec surprise: " Ce que j'entends est-il possible? Agnès, est-ce vous dont la reine se plaint?— Les malheureux s'en prennent à tout, répondit-elle avec un froid dédain; et parce que

j'ai appris à la reine que Saladin la condamnait à une éternelle captivité, elle m'accuse comme si c'était moi qui en eusse porté l'arrêt.....— Une éternelle captivité ! interrompit Mathilde épouvantée, ah! ma sœur, ne le craignez pas, une telle barbarie est impossible ; il n'y a pas même parmi les infidèles d'hommes assez méchants pour l'ordonner ; reposez-vous sur la foi de Malek Adhel, ce noble prince ne violera pas ses promesses.—Votre pouvoir sur lui est bien grand, bien connu, repartit Agnès avec une ironie amère, et personne ne doute du prix que vous lui offrirez pour la délivrance de la reine ; mais quelque puissants que soient ces moyens, peut-être vous manqueront-ils et comptez-vous trop sur eux ; le nom de Saladin sera ici plus fort que vous.—Je ne compte, reprit Mathilde avec une noble fierté, que sur la foi des serments et la force de la vertu, ces appuis-là ne manquent jamais." Agnès lui répondit avec ironie que cet enthousiasme ne tromperait personne, et que personne ne doutait des artifices qu'elle avait employés pour séduire le prince. Ce reproche, loin d'irriter Mathilde,

lui inspira une profonde pitié pour Agnès. " Infortunée, lui dit-elle, tu ne sais donc plus quels effets produit la vertu et quelle force elle donne; tu y demeureras donc toujours étrangère, Dieu et ton repentir ne t'y ramèneront point···—Je ne me repens, interrompit Agnès avec colère, que de vous avoir permis d'entrer ici.—Je n'y resterai pas long-temps, reprit froidement Mathilde; la reine est maintenant en état d'être transportée chez elle, nous allons vous quitter, et puissiez-vous, Agnès, revenir bientôt à nous, nos bras vous seront toujours ouverts."

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment; Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine; le duc de Lancastre l'interrompit. " Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant: comme

je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin : demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolemaïs. — O ma sœur, s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue ; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau.—J'y cours, s'écria vivement Mathilde ; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince ; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi."—Elle part, elle sort du palais de la reine ; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte ; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité, il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une ame qui peut s'élever par moments au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête ; elle demande à le voir, il vient de partir, il n'est plus à Damiette : a cette fu-

neste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine; elle pâlit, chancelle; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère : le terrible Metchoub paraît : sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera retenue prisonnière jusqu'à ce que Ptolemaïs soit rendue aux musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen ; elle embrasse les genoux de Metchoub, oui elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit.—" Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée ; elle ne survivra pas à son malheur; voulez-vous avoir à répondre de sa mort.—Elle dit, et sa voix expire dans les larmes : Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une in-

sensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan.—" Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu ; ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste ; que s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le cœur, et que s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter : retire-toi donc ; demain à la naissance du jour sois prêt à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle ; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer."—Alors il s'éloigne ; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible espérance se réveille dans son cœur ; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'écrie : " Que vous a dit le prince, ma sœur, que vous a-t-il dit ?"—Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient.—" Qu'est-ce ? demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante, est-ce l'ordre de ma liberté ?"—Elle l'ouvre, elle voit le fatal ar-

rêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage ne calment son désespoir; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe.—" Ainsi, s'écrie t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Metchoub maître de notre sort ?"—La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. —" Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait."—Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable, ses yeux sont secs, égarés.—" Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie....Oh ! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra

jamais le fruit de son amour."—Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et roidis déchirent l'ame de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein....pensée audacieuse, dessein téméraire, mais elle n'hésite point à les adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie; et à peine a-t-elle réussi à la ranimer, qu'elle écarte tous les témoins; les voilà seules.—" Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée, écoutez-moi, car si vous voulez me croire, vous partirez demain."—La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris.—" Que dis-tu, Mathilde?—Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolemaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains."—Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'éva-

nouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire.—Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie.—" O miracle de charité, ô véritable sainte, s'écrie-t-elle, qu'oses-tu proposer? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'une prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité?—Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendait pas d'epouvante, car l'Eternel est mon défenseur et mon réfuge. ....Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu; demain l'une de nous doit nécessairement partir; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place."

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance; si elle avait trouvé au fond de son ame un simple

doute sur la pureté de ses intentions, une seul pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et dès-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir ; tant il est vrai que les grands dévouements et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration, cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les pièges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la providence n'a conduit Mathilde en Orient, que pour y confondre les infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilège de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait

pas aller contre les décrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doivent lui acquérir une gloire immortelle: ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond: " Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche: Mathilde, votre ame me paraît si belle, si supérieure à toutes les ames humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé....Je partirai, ma sœur, j'irai apprendre aux chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans: je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets, et si dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre ame avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que sans vous l'enfant de mes

entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne."

Mathilde soupire, serre la main de la reine et ne répond rien : sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte, mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour d'elle les préparatifs du depart : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'etat de Bérengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionée et a soin d'en couvrir son visage, sa taille et son sein. Elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtements de la reine ; mais déjà les ténèbres s'éclair-

cissent, le vent souffle, les mariniers s'éveillent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner : Bérengère pâlit, Mathilde prête à s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre contre sa poitrine.—Du courage lui dit-elle, car là-haut Dieu nous voit, nous soutient et nous approuve : élevez votre ame à lui, je vais prier pour vous.—En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire : Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince.—Je viens chercher votre altesse, lui dit-il, on n'attend plus que vous. Bérengère en silence présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit.—Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine.—Bérengère secoue la tête et fait signe que la reine ne peut le recevoir.—Le duc se tait, et soutient les pas tremblants

de celle qu'il prend pour Mathilde; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son émotion, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie; la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile, Metchoub la reçoit, elle s'incline, baisse la tête et passe sans lui parler, les gardes du princes se retirent; l'air agite les banderolles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariniers, de leurs rames agiles, brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité, bientôt les côtes de l'Égypte disparoissent. Cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade, et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec des transports de joie que leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prisonnière, ne la visite pas une seul fois, et déjà ils entrent au port de Ptolémaïs, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir

paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine, lorsqu'Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée; Mathilde l'entend, la reconnaît, lui fait signe de fermer la porte et se découvre; Herminie jette un cri:—"Paix, lui dit Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret, car si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'atteindre et

la ramener ici. Un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir ma déplorable sœur ; comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi ; dites que la reine est malade ; on le croira facilement ; et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine ; et quant à moi, ô mon Dieu ! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon ame s'élève au-dessus de toute crainte." Elle avait raison, jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où on vient de lui faire un grand sacrifice, tant elle se hâte de donner ses récompenses, en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit sur sa situation, elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites ; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présen-

tèrent à son esprit; car maintenant loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance; puisqu'elle est entourée de dangers at qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries, qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son ame se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de la reine, et le prince n'est point revenu encore; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolé-

mais, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instruments de guerre se font entendre; c'est Malek Adhel qui rentre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène : ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les moments où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter long-temps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse que Malek Adhel marche sur ses pas; la princesse tressaille; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire, elle ne sait plus ce qu'elle doit faire, cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur; il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et

lui donne un conseil, Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui: ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince: elle couvre sa tête d'un voile épais, et prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphemes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le sallon de jaspe et la chambre de la reine: tous ces lieux où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais per-

du affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage: la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire; il n'y était point entré encore.—" Où me menez-vous? demande-t-il." — Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois; il est à la porte de l'oratoire, Herminie l'ouvre, nomme le prince; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte, ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits de la reine, et entièrement couverte d'un voile long et épais; il s'assied à quelque distance et dit: " Je vois avec plaisir, madame, que votre piété vous a préservée du désespoir; vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger: mais votre peine, madame, ne sera que passagère; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse; vous n'en êtes pas sépa-

100734

rée pour toujours; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle."—En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince: et l'affliction qu'il éprouve redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre. Il continue: "Ne parlons que de vous, madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir: je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté; je vous l'envoie; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir.... Lui parlerez-vous de moi, madame, daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon ame de dégoûts et d'amertumes; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins sur-tout, me délivreront de ce reste de vie, image

anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirans, de douleur sans terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance....Hélas! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais....Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, madame....mais rien ne répond, tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie." Il dit, et toujours plus faible à mésure qu'il appuie davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissements. La princesse troublée jusqu'au fond de l'ame se relève, et retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit: "Il n'est plus temps de feindre, seigneur."....Malek Adhel a reconnu cet accent; frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre, c'est le ciel qui s'ouvre; et dans le désordre d'une imagination en-

flammée, il se promène à grand pas, son ame s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : " La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix ; elle est partie sous mes habits, je suis restée à sa place ; ouvrez-moi sa prison ; trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocent et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul ; ma destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point." Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout à coup, immobile devant elle, respirant à peine ; il la regardait dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot ; une joie trop impétueuse, trop subite, vient de tomber sur son cœur ; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et élevant les bras vers elle, il s'écrie : " Se peut-il, ô beauté adorée ! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort ? tu es donc

restée pour sauver mes jours?—Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine que j'avois pu m'imposer un si grand sacrifice." Le prince la regarde avec un mélange de mélancolie, d'amour et de plaisir: "Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine! tu ne m'empêcheras pas d'être heureux."—"Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte; quoiqu'isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent, avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas." A ces mots, Malek Adhel s'élève, il s'approche d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit: "Mathilde, je puis vous promettre de

vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer, et de cesser de vous le dire; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion, car l'indispensable nécessité qui préside à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi, nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours.—Qu'osez-vous penser! s'écria Mathilde effrayée.—J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de mon épouse.—Votre épouse! moi! interrompit la princesse en reculant de quelques pas, horrible blasphême! ô mon Dieu! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit.—Écoute; reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher

d'être à moi. Cependant, demeure chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi; je ne prétends pas changer ta croyance; mais il faut que tu m'aimes, beauté céleste, il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintiens, tes modestes grâces, sur-tout avec ta pudeur, pudeur divine qui me désole et que j'adore, et qui dans un moment, où les mondes croulants sur ma tête n'enchaîneraient pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter.—Il dit et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde, elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance, ses yeux ont perdu leur sévérité, jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme, et lui donnent le besoin d'être seule afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. " Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment." Il la regarde: " Vous le voulez,

Mathilde ?" demanda-t-il. Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et prêt à sortir, il s'arrête et dit : " Ecoutez, Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisi quand je vous ai reconnue, quels ardents transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus ; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi."

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir ; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentiments qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il y a de dangers dans cette pensée ! et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en

connut de semblable ! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malek Adhel la frappe ; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité ; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière, un regard, un signe ont suffi ; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux ? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence ; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette ; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que se

rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son ame y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Étonnée de cette secrette inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines écritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourissent l'ame, et la fortifient contre les

langueurs et les amertumes de la vie ; mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, longtemps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : " La sécurité des méchants naît de leur or-" gueil, mais à la fin ils s'y trouvent trom-" pés." O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez ? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour. La page s'est tournée, elle lit encore : " Les occa-" sions ne nous rendent pas fragiles, elles " font voir seulement combien nous le som-" mes." Elle s'arrête tout à coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée et lui découvre jusqu'a l'évidence qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle reprend son livre et lit : " Après la colère des rois, les abîmes " de la mer et l'éclair des tempêtes, ce que " tu dois le plus redouter, c'est ton propre " cœur." Elle ne s'arrête point ici, elle ne

veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes: " Il est bien plus aisé de vaincre " l'ennemi lorsqu'on lui ferme toutes les " avenues de l'ame, et qu'on le repousse au " moment où il se présente pour entrer." Elle s'interrompt alors, quitte son livre, et s'écrie: " Oui, mon Dieu! je jure de le repousser de tous mes efforts, cet ennemi fatal, qui, sous les formes les plus douces, les plus séduisantes, a jeté un trouble si nouveau dans mon cœur; mais je jure que quelle que soit ma faiblesse, il ne la découvrira pas; toujours repoussante et sévère, je fermerai mon oreille à ses plaintes et mon cœur à son amour; seulement que je voie bientôt le terme de mes épreuves. Ah! plût au ciel que le jour de la mort fût venu, et que tout ceci qui doit finir fût déjà passé!"

Elle dit, et cette ame repentante s'efforce de satisfaire à la justice divine, par les mortifications et les pénitences qu'elle s'impose; mais de si légères blessures ne peuvent ap-

paiser le feu intérieur. O chaste vierge! qu'es-tu devenue? Se peut-il que l'ennemi ait vaincu ton courage? et cet amour contre lequel tu te débats, s'est-il accru à un tel point que tu ne trouves déjà plus dans ta modestie assez de voiles pour te le cacher?

CHAPITRE XVI.

En sortant de l'oratoire de la reine, le plus vif contentement brillait dans toute la personne de Malek Adhel; ceux qui l'y ont vu entrer triste et désolé ne comprennent point par quelles paroles Bérengère a produit un pareil changement; chacun forme mille conjectures; nul ne pénètre la vérité, et le prince la renferme dans son cœur. Avant de déclarer le bonheur qu'il a eu d'être trompé, il veut examiner sa situation et se fixer sur le parti qu'il doit prendre. Sa première et sa plus irrevocable résolution est de ne jamais renoncer à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie pas bien toute la générosité de cette jeune fille, soit que son œil pénétrant devine tous les mouvements de l'ame

et perce jusqu'aux moindres replis, il lui semble que jamais Mathilde ne se serait décidée à rester à Damiette si son sœur avait été aussi contraire que sa religion à l'amour qu'il lui exprime. Si l'un peut être touché, Malek Adhel espère que l'autre pourra être sacrifié; devant un si doux avenir il n'hésite plus. Maintenant ce n'est pas son amour seule qui entraîne, c'est aussi sa volonté qui le détermine; et ce n'est pas une volonté faible que celle qui a pu triompher un moment d'un pareil amour. Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée; mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort de l'empire en dépend peut-être; il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? la conduira-t-il dans un camp si voisin des chrétiens? approchera-t-il une si belle proie de ces fiers ravisseurs, qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais s'il la laisse en Égypte, il faudra donc la quitter! Cependant,

qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours, en comparaison de l'éternelle absence dont il a été menacé; et s'il a eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que dans cette ville où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus long-temps que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés: c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Égypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre; et tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Kouroutba; il ira combattre avec son frère, et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant tous ses ordres sont donnés; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses meilleurs officiers, mar-

chent vers Pharamia; c'est-là qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours, avec les braves soldats qu'il va chercher au Caire: l'espoir a rendu à sa contenance toute sa fierté; il relève son front superbe, et le bonheur qu'il tient de l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, a appris par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'à eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie: mais Agnès apprend encore que malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de ses lettres, va partir pour Kouroutba: toutes ces nouvelles l'étonnent; son esprit soupçon-

neux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage, elle passe chez la reine, et demande à la voir ; Herminie ne lui permet pas d'entrer ; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain : à tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse, et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie ; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert pour le trahir des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

" Mon frère, j'ai voulu t'obéir; mais " sans doute que je ne le devais pas, puis- " que tes ordres n'ont pas pu être remplis. " Le ciel n'a pas voulu que je renonçasse " à la beauté que j'aime; il n'a pas voulu " que je manquasse au serment que j'avais " fait à la reine de la renvoyer à son " époux; pendant mon absence, Met- " choub, chargé de l'exécution de ta vo- " lonté suprême, a été trompé; il n'est " donc pas coupable; mais ton frère ne " l'est pas non plus, et j'espère te le prouver " dans peu de jours en chassant les chrétiens " de Ptolémaïs, en rapportant à tes sacrés " genoux les clefs de ce boulevard de " l'Orient."

" Elle est donc ici, s'écrie Agnès," et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides manifestent la présence des furies qui bouleversent son sein; elle se tait, elle combine sa vengeance: l'esclave qui est devant elle s'empare de l'or, prix de sa trahison, et lui demande la lettre.—" Je ne te la rendrai point, esclave, s'étrie-t-elle, emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek

Adhel ne t'y atteindra pas. Le coupable serviteur se hâte de fuir; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger; et comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse et sur-tout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux; car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

MATHILDE ne sait point encore quels sont les projets du prince; elle ignore s'il restera

avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek Adhel: une prison, quelqu'horrible qu'elle fût, pourvu que les regards d'aucun homme ne pussent y pénétrer, lui paraîtrait le premier de tous les biens, puisqu'il la délivrerait de ce danger mystérieux, confus, séduisant, qui l'entoure, la presse, l'attire, l'effraye, jette son ame dans l'amertume, et ne lui permet plus de goûter aucun repos. Mais déjà le jour vient de naître; le prince entre précipitamment dans les salles où Herminie de Leicester, aidée des femmes de Bérengère, faisait les préparatifs du départ; il dit qu'il vient chercher la reine, et demande à la voir; la comtesse lui montre l'oratoire, il y court; il fait part à Mathilde des raisons qui lui font désirer qu'elle persiste dans son déguisement; elle les écoute, les approuve et répond cependant: " O prince, pourquoi être rebelle à la volonté de Saladin? Il avait défendu le départ de la reine, et la reine est partie; mais il avait ordonné le mien, et en l'ordonnant aussi, vous prouverez

à votre frère que dans ce qui a dépendu de vous, vous lui avez été soumis : oh ! pourquoi, plus cruel que Saladin lui-même, me retenez-vous ici, quand il me permet de m'éloigner ? — Mathilde, lui dit-il, je ne connus jamais rien de si cruel, de si barbare que vous ; votre cœur est inaccessible à toute émotion, à toute pitié ; ne pouvant me fuir, vous voulez du moins que votre haine nous sépare ; mais quel que soit le sort que vous me réservez, n'espérez pas être rendue à vos frères : tant que mon cœur battra dans mon sein, vous ne sortirez pas de l'empire dont je dispose ; consolez-vous cependant, car si je vais vous conduire au Caire, je n'y resterai pas avec vous ; la patrie et Saladin m'appellent, et à peine serez-vous dans le palais des califes, que je vole aux combats. — O déplorables chrétiens ! s'écria-t-elle en élevant ses yeux au ciel, ô mon frère, cher et brave Richard ! t'ai-je dit un adieu éternel, et es-tu destiné à tomber sous les coups de notre ennemi ? — Mathilde, répliqua Adhel avec une profonde affliction, est-ce moi que vous nommez votre ennemi ; est-ce de ma main que vous

craignez de voir périr votre frère? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée, tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme: vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au-devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera; mais, Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère aux dépens de mes jours, et qu'il ne restera de l'infortuné qui vous adore qu'un corps froid et glacé étendu, sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous."—Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse; ses paroles si mélancoliques et si tendres portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui

demande de la pitié : ah ! s'il pouvait lire dans son ame, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait ; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde, debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et attendait une réponse, quand tout à coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçants s'élèvent dans l'appartement voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse ; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr pour elle : sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport ; il se jette au-devant d'elle ; les bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force, quand c'est Malek Adhel qu'il faut frapper ; la blessure est légère, mais le sang coule ; Mathilde le voit ; ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée

elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès Herminie est accourue, elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours: après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore: blessé et sans armes, il court à lui pour le terrasser; Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit: " Prends garde, car tu n'as pas à faire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent." Il a reconnu cette voix, et frémit. " Misérable Agnès! s'écrie-t-il." Elle interrompt d'une voix forte et menaçante: "-Misérable, sans doute, car elle a manqué sa vengeance; mais peut-être qu'avant peu d'instants d'autres la serviront mieux." Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent; elle les examine d'un œil hagard, elle cherche à rappeler ses pensées, mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui vient de se passer; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. " Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie?" D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Mathilde s'étonne et s'écrie: " Quels ennemis ont pu l'attaquer dans une ville où il commande? —Ah! madame, répond Herminie, cette femme perfide que vos bontés protégeaient, cette Agnès si passionnée, si terrible, a causé le désordre qui règne ici et la sédition qui vient de s'élever dans la ville. Son

épée d'une main, la lettre du prince de l'autre, elle a été apprendre aux soldats et au peuple que les ordres de Saladin avaient été méprisés ; que la reine d'Angleterre était partie, que vous étiez encore à Damiette ; que, trompés par vos artifices, le sultan, l'Égypte et tout l'empire, étaient le jouet d'une vile chrétienne ; elle ajoute que le prince, victime de vos séductions, va trahir lui-même sa patrie, si on ne vous arrache à lui. Ses cris forcenés émeuvent la populace, elle l'entraîne sur ses pas aux portes de ce palais ; une troupe furieuse demande votre vie, le prince revêt ses armes et vole à votre défense.—Ah ! courez, interrompt la princesse, courez lui dire qu'il me laisse périr plutôt que de s'exposer pour moi à de nouveaux dangers.—Nul de nous n'est libre d'y aller, répond Herminie ; avant de quitter ce palais, le prince, par une précaution qu'il a jugée indispensable pour la sûreté de votre altesse, a établi à la porte une garde nombreuse qui ne permet à personne d'y entrer ni d'en sortir.—O ma chère Herminie, reprit la princesse en pleurant, il est donc certain que le coup qu'il a reçu n'est

pas mortel?—Il l'eût été sans doute, madame, si Agnès l'eût frappé sur votre cœur, et si l'amour n'eût affaibli son bras le prince périssait...—Il périssait pour me sauver! interrompt Mathilde d'un ton exalté; je lui dois donc la vie, n'est-ce pas, comtesse de Leicester; c'est à lui que je dois la vie? Elle s'arrêta alors émue, oppressée, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle eut la force de reprendre la parole pour demander combien d'heures s'étaient écoulées depuis cette cruelle scène?—Au moins sept, répondit la comtesse, en regardant la grande horloge dorée qui ornait la chambre. — Et aucun moyen de savoir si ses jours sont en sûreté? répéta la princesse avec amertume — Herminie, d'un air triste, fit signe qu'il n'y en avait point. " Il faut donc attendre, et se résigner à la volonté divine, reprit Mathilde en soupirant." Pâle et abattue, elle se lève alors : la vue de sa robe la fit frémir. " Au nom du ciel, s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits, où la mort du prince me semble écrite en caractères de sang." Herminie voulut les remplacer par d'autres habits de la reine. " Non, lui dit la prin-

cesse, rendez-moi les miens; puisque tout est découvert maintenant, je puis quitter ces brillantes livrées du monde pour reprendre mes humbles vêtemens." Elle espérait sans doute retrouver avec eux cette paix de l'ame et cette innocence de pensée dont ils étaient le symbole. Mais, hélas! l'habit ne sert de guères à l'état intérieur; Mathilde l'éprouve et en gémit. Ce dernier évènement vient de lui découvrir toute l'étendue de la plaie que l'amour a faite à son cœur, et au moment où le prince s'expose encore pour elle, elle n'ose demander d'en guérir. " Hélas! s'écrie-t-elle, quand il vient de me donner son sang, quand à cause de moi sa vie est toujours en danger, ne serais-je pas ingrate, ne serais-je pas coupable de vouloir écarter son souvenir? Sans doute, je le ferai quand ses jours seront en sûreté; mais jusque-là, ô mon Dieu! me défendriez-vous de prier pour lui?"

L'horloge venait de sonner minuit, et Mathilde priait encore, lorsque les portes de son appartement, s'ouvrirent, et le duc de Norfolk parut.—" Je viens, lui dit-il, ras-

surer votre altesse sur la sédition excitée contre elle par une femme jalouse; tout est tranquille maintenant, le prince s'est montré au peuple; il a parlé à ses troupes; et pour faire tout rentrer dans le devoir, il n'a pas eu même besoin de combattre. Agnès voyant ses espérances renversées, a disparu; on l'a vainement cherchée dans Damiette...—Mais le prince, interrompit Mathilde, le prince a été dangereusement blessé par elle; ne craint-on pas pour sa vie?—S'il ne reçoit jamais de plus fâcheuses blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter long-temps que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme.—O ciel, qu'entends-je, s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat?—Si j'avais été près de lui à cet instant, répartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier non plus que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin la vraie foi

n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour."—Mathilde baisse les yeux et ne réplique rien; le duc de Norfolk se retire; la voilà seule: ô comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions! tout à l'heure encore elle s'approuvait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver; mais tout à coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire.... Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres; elle ne peut goûter aucun repos: elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie: " Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une foule de pensées qui affligent mon ame et

lui donnent les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures, comment surmonterai-je mes faiblesses, mon cœur me presse et me tyrannise ; mais, j'aime mieux souffrir tous les tourments imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire."—Alors elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : " O toi qui dis à la mer, calme-toi, et à l'aquilon ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première." —Mais hélas ! c'est en vain qu'elle prie, car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle ; aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans être consolée ; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince ; elle se réveille et le trouve encore : il n'y a pour elle aucune différence entre l'état dont elle sort et celui où elle entre,

car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées; comme une flamme vive et perçante, écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchirements de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste; elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles un secours contre les séductions qui la poursuivent; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison et Dieu même; dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-puissant, elle va lui demander compte de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrazin.... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent,

elles ne savent point comment on blasphême, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Éternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te déchire? Porteras-tu sur toi une main meurtrière? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holocauste? Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guillaume; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt avec un transport de zele qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du

solitaire, et un vœu fait pour une pareille cause, prononcé avec une telle ardeur, ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu : elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince, et à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ, sa blessure ne l'arrête point ; mais maintenant en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde ; il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui ; qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des chrétiens, qu'en peut-il redouter ? Lui, toujours invincible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime ? Ainsi, elle le suvra au Caire, où il va assembler le reste de ses troupes ; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant,

comme il sera obligé à cause d'elle de marcher plus lentement, comme il sait qu'Agnès a séduit l'esclave et s'est emparé de la lettre qu'il envoyait à Saladin, il en écrit une autre, et ajoute à tout ce que la première contenait, le détail de la perfidie d'Agnès, et de la révolte de Damiette : puis en chargeant le plus fidèle de ses serviteurs, il va goûter quelques heures de repos en attendant que le jour naisse et lui permette d'aller informer la princesse d'Angleterre de ses nouvelles intentions. Il avait fait vainement chercher Agnès dans toute la ville, elle n'y était plus. Aussitôt que cette fille vindicative avait aperçu que la vue, les paroles et l'ascendant du prince calmaient le peuple et ramenaient la tranquillité, elle s'était échappée ; et couverte de ses armes, montée sur un cheval, qu'elle avait acheté à prix d'or, elle suivait seule la route de Kouroutba ; cherchant dans sa pensée quels moyens lui restaient pour perdre sa rivale et le prince ingrat qu'elle croyait haïr aussi. Tandis qu'elle y songe, enfoncée dans une sombre rêverie, un homme, monté sur un léger chameau, est prêt à la devan-

cer; elle le reconnaît pour le plus fidèle serviteur de Malek Adhel.—" Où vas-tu, lui crie-t-elle d'une voix furieuse?"—Il ne lui répond pas et presse sa marche, elle enfonce ses éperons et s'élance après lui.—" Donne-moi ce que tu portes ou défends ta vie, s'écrie-t-elle."—Il lève sa lance, elle pousse son javelot, et fait mordre la poussière au musulman qui tombe sur le sable, victime de son zèle. L'impitoyable guerrière lui arrache le papier qu'il portait, et sûre alors de pouvoir se venger, se plaît dans le sang qu'elle vient de répandre, et sourit au mal qu'elle va faire. Tandis qu'elle poursuit sa route vers Kouroutba, Malek Adhel auprès de Mathilde, lui expose les motifs qui lui ont fait changer de pensée et qui le déterminent à la conduire avec lui auprès de Saladin: elle l'écoute en silence, la tête penchée sur sa main; elle est émue moins de ce qu'il lui dit que de la pâleur qu'elle remarque sur son visage, car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause. Cependant plus elle est émue, plus elle persiste à vouloir accomplir son vœu.—" Seigneur, lui dit-elle, courez où

vos destins vous appellent, mais laissez-moi au Caire."—Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'exposer la colère d'un peuple fanatique, quand il ne sera plus là pour la défendre, il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave, elle l'arrête en ces mots : " Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable, et de quelle terrible manière l'Éternel sait châtier les sentiments qu'il réprouve; c'est par votre sang qu'il vous a fait expier vos torts ; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut-être qu'il vous en punira ; ah ! ne me forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie..."—Elle s'arrête, ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse.—" Eh bien, Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regretter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès." La princesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle réprend d'un ton plus sévère : " Éloignée depuis long-temps des autels de mon Dieu ! privée de la manne céleste qu'il

distribue à ses enfans, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nombre que j'ai dû contracter par ma demeure forcée avec les infidèles ; il est sur le bord de la Mer Rouge un monastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges : c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui laisser faire un pélerinage." Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond étonnement : " Mathilde, lui dit-il, qu'osez-vous projeter ? connaissez-vous la moindre partie des difficultés qui s'opposent à votre entreprise ? savez-vous qu'une fois arrivée au Caire il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides ?—Dieu qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser n'est un

désert que pour les incrédules; pour les vrais croyants elle est peuplée par les descendants des Antoines, des Pacômes, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfants au besoin." Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise, il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée ; mais à travers la sévérité de son maintien, Dieu qui lit dans le cœur des hommes pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : " Écoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard ; lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à au-

cun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes.—Ah! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte, si vous saviez comme moi que Dieu est tout-puissant; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne, et s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie." La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dissuader de son projet; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

"Écoutez, lui dit-il, demain à la naissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'enterprise que vous avez conçue, vous verrez si je les ai exagérés, vous ju-

gerez si je puis consentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai ; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin." Il dit, et se retire. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'Éternel le vœu de s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu, qui fait ressentir les effets de sa clémence en même temps que ceux de sa sévérité ; car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentiments déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige par ce moyen à chercher des plaisirs et des sentiments qui soient sans dégoût et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Gloucester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans, de riches étoffes de l'Inde; les plus rares parfums de l'Yémen

brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmin d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage : à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différents aspects d'une riante et fugitive campagne ; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cityse ; au-dessus la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet ; par-tout croît la cassie à la fleur odorante, par-tout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur : ici les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil ; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève le roi des plantes aquatiques, le nuphar à la tête superbe et

au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charme sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrasse de tout son amour.

Cependant parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature : le zéphir se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve : chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil ; tout s'assoupit hors Mathilde et le prince, et seuls ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile, son chaste bandeau est plus avancé sur son front, elle aurait voulu pouvoir se dérober

tout entière sous son habit ; helas ! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek-Adhel : sa tête est penchée en arrière, ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel : à cette sorte d'attitude aérienne, a ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux ; il la regarde et ne demande rien, il la regarde et s'approche ; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence, elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entr'eux ; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir, qu'on sent

mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause, et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus quels motifs assez importants ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas! tout conspire contre elle, la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Peu à peu le prince s'est placé si près d'elle, que même en ne le regardant pas elle ne perd aucun de ses mouvements, aucune de ses émotions: cette vue a quelque chose de contagieux qui augmente son trouble; distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée,

hélas ! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse ; elle la sent sans pouvoir la vaincre, et également tourmentée de repentir, de crainte et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe ; il serre Mathilde dans ses bras ; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre, elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur ; les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un

désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus, Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable, prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi.... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait.... mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours?

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie; elle parassait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ;

mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas ? si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse ? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde ; sa raison paraît aliénée ; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime que parce qu'elles avouent une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs, en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter dans une ame comme la sienne sur ses serments et son Dieu ; et s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions ; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvoir plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la voir tranquille, il serait prêt à renoncer à l'espoir d'être aimée. S'il n'ose la quitter dans

l'état où elle est, il ose moins encore s'approcher d'elle : " Mathilde, lui dit-il d'une voix soumise, daignez m'entendre.—Éternel, s'écrie-t-elle dans un désordre toujours croissant, éloigne, éloigne cette voix qui me poursuit par-tout.—Ma bien aimée, lui dit-il, si ma présence vous afflige, je m'éloigherai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi me le montras-tu ? Avant de le voir je vivais si paisible ! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin....Pourquoi l'infidèle me suit-il en tous lieux ? pourquoi le retrouvai-je partout ? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre ?—Hélas ! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête ?—L'ai-je fait ! s'écria l'infortunée en élévant ses deux bras vers le ciel ; ai-je formé des vœux si barbares ? O mon Dieu ! rejette-les ; punis-moi, mais ne me venge pas." A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui

dit : " Mathilde, daignez m'entendre ; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez..." A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation : " O Sarrazin ! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime ? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace, mon espérance est née de ton repentir ; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu ? — Ah ! malheureuse, interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre ? suis-je tombée si bas que désormais un infidèle ait le droit de me faire rougir ? O cœur qui n'est rempli que de faiblesse, d'indigence et d'amertume ! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit." Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit : " O prince ! que l'état d'abjection où vous me voyez reduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous ; détournez vos regards de ma misère, ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon ame des choses que je n'y pourrais voir sans horreur. Ah ! si ma honte doit être

connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous, laissez-moi, rendez-moi la paix; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter; mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer."

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste; elle penche humblement son front vers la terre en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect, car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité dans l'innocence qui s'humilie! Après un long silence il répond d'une voix profondément émue: "Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvements; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant

de force et de puissance à un sexe faible et timide; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir."

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Étranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la froideur de Mathilde qu'à son indifférence, et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher elle ne rejeterait plus ses vœux; mais à présent que toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour, la pénitence, l'humiliation et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées qusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui

présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards; elle ne se laisse voir qu'à quelques chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pélerinage qu'elle médite; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. " Écoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre; qu'est-ce que la vie devant lui? Je veux traverser ce désert; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché: mes frères, quel de vous me suivra?" Tous, répondent-ils unanimement; car une beauté si angélique, une piété si fervente, et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. " Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle; faites en silence les préparatifs du voyage, avant peu vous serez

avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous."

A peine est-elle seule, que le duc de Gloucester paraît.—" Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil ; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée ; voyez comme elle est brillante et nombreuse ; tristes chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas ?"—Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs ; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit: " Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui ? — Non, madame, ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisants à son gré ; il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé, demain il reviendra ; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse : la lettre que voici, que le prince m'a chargé de remettre, vous en instruira sans doute."—La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front :

pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek-Adhel n'ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance, qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde, et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire, et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour, comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. " Après demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble, je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété: si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas, je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui de vous laisser traverser le désert." — Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu; elle l'a juré à l'Éternel; y man-

quer serait un sacrilége, et sa perte en serait le châtiment ; sûre de l'entier dévoûment du duc de Gloucester, elle lui fait part de sa position et de son projet ; ému de la grandeur d'ame que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise ; elle y consent, lui indique le lieu où les chrétiens réunis font les apprêts du voyage, et ajoute : " Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire ; nous nous réunirons tous alors, et sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint, qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesses, et comment on arrive au but sans s'égarer."—Le duc de Gloucester obéit ; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis ; elle va le perdre de vue, elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes ; si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir détrompé

de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus ; ce prince magnanime, que les chrétiens chérissent, révèrent malgré son aveuglement, ce prince qui n'a point d'égal dans le monde, ce prince à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant, oui elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre.—" Ah ! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes, qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire."— Elle pleure et ne peut achever, elle pleure et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvements qui l'agitent. Hélas ! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence ; qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite ? D'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait: s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât, et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir, et au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas, comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là. Hélas! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort et à Dieu. De son côté, Mathilde ne pense point que

l'amour inspirera un tel dessein au prince ; elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel ; mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Gloucester vient la chercher : elle sort avec lui, elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont operés, que les musulmans eux-mêmes le révèrent ; en effet elle s'y rend, elle y trouve avec les moines chrétiens qu'elle a prévenus, tous ses fidèles anglais qui ont juré aussi de la suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine et plusieurs outres d'eau

fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est-là tous les secours que les chrétiens ont pu se procurer sans être soupçonnés par les musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne, quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contraste agréablement avec l'azur des cieux; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres, plus loin le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'é-

ventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour ce riant aspect change de face ; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile ; on rencontre seulement dans l'enfoncement des rochers et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion, et quelques autres plantes : les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour appaiser la soif ardente dont on est dévoré ; ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer ; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'hermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme

avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : Ah ! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! c'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes ; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. Tandis que plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne ; bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles ; elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux ; c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par moments

en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil ferme : que peut-elle craindre dans la situation où elle est ? Que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit ? De quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière ? et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous moments le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent ; elle les rassure, les encourage, elle fait parler la foi, la religion, l'espérance, et élevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jérémie : " Rougissez, Sidon, " dit la mer.—Et de quoi ?—On entre- " prend de longs voyages pour un petit bé- " néfice, et pour la vie éternelle à peine " veut-on faire un pas." " Ah ! continue-

t-elle, qu'a donc la mort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité, et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères? Hélas! en vivant long-temps, nous ne devenons pas toujours meilleurs; nous en mourons souvent plus chargés de fautes." Elle dit; et semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les raniment. A la touchante onction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage; les chrétiens leur antique ferveur; et tous, étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête, et tombent à genoux, en chantant devant elle *hosanna in excelsis.*

La repentante Mathilde rougit; loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie, car elle se sent vide au-dedans des vertus qu'on admire. Hélas!

ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. "Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert, ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse; car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi." Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent, et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presqu'aucun soulagement; car alors les vents

cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrasés qui leur servent de lit; mais au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletants, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignants de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières, et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide dont, a cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert; mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues, les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe; hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination ni dans son cœur, et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages naît de l'espoir d'arriver plutôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent ça et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes

solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant, dont le pied repose dans la mer, une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée, et dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Sa petite troupe la rejoint; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'hermite.

Avant de l'atteindre, elle erre long-temps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre

les injures du temps que contre l'impiété des infidèles. Deux pêchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire, et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu; mais tout à coup elle entend une voix, dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes; elle croit que c'est l'Éternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune, qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre

terre, en s'écriant: "O ancien des hommes! ô saint des saints!" Le solitaire, étonné, se retourne: depuis trente années qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine à frappé son oreille; il s'approche; quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé: par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts, et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui: mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. "—Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse, que viens-tu chercher ici, et que veux-tu de moi?—O mon père, répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas: je suis venue ici au péril de ma vie; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir, où trouver un appui contre mon propre cœur? Je deviendrai la proie d'un Sarrazin, et

mon ame immortelle sera à jamais perdue." —Ces mots, son accent sur-tout, persuadent le vieil hermite ; il relève avec bonté la vierge éperdue.—" Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il, et quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des chrétiens, te sauvera : mais sans doute tu n'es pas venue seule, où sont tes compagnons ? Qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir.—Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre rétentir leurs pas dans ces ruines."— L'anachorète s'avance au-devant d'eux, il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion : attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères et appelle sur eux les bénédictions du Très-haut.—" O vous, leur dit-il, que la providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit ; mais de quels bords venez-vous ? Etes-vous nés dans cette fertile Eu-

rope, dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ, ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son rédempteur? —C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Gloucester; ceux-ci, en montrant les pélerins, sont des chrétiens natifs de Syrie et d'Égypte: ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les infidèles, et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers.—Ah! ma fille, s'écria l'hermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds, pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires: quiconque a renoncé comme moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour

rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue ; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien ?"—Mathilde soupire ; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. "Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords, venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici."—
—Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas : il allume un flambeau de la résine qui découle du térébynthe, aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame, il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un

lait sucré: il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède; comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siège qu'il ait à offrir, et en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner.—" Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose.—Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois.—Mon fils, répondit l'hermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques; leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus.—On remarque dans le jeune héritier de ce vaste empire, repartit un des chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguèrent jadis ses ancêtres; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles: Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni

son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte.—Qu'entends-je, reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang?—Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des chrétiens; tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel....—Ah! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire; j'ai su vers quel tems ces deux effrayants météores parurent tout à coup en Égypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les chrétiens; un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert, et parvint jusqu'ici; il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient, de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendants du pieux Godefroi: à ce récit je plaignis les chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis

sur les crimes du monde qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble; sans qu'un David se levât pour les combattre: peu après le chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite, redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi; la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras: avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans le silence; je me retrouvai seul, moins seul cependant qu'auparavant, je restais avec un tombeau: le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte, je l'ai creusé moi-même; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes."

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits: la nouvelle de la chûte de Jérusalem ne l'avait pas même altérée: on

eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui : la vie dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies, et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'ame du solitaire, ne laissait sur lui presqu'aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête sans pouvoir donner à sa vieillesse l'air de la décrépitude.

CHAPITRE XX.

Les voyageurs, épuisés de fatigue, s'abandonnent bientôt au sommeil ; Mathilde va goûter quelques heures sur le petit lit de mousse qu'on lui a préparé, et l'hermite profite du moment où il voit ses hôtes en-

dormis pour aller sur le bord de la mer ramasser des coquillages et des œufs de tortues pour la nourriture du jour ; quand il est seul, il s'abstient de toucher à aucune créature douée de vie ; mais le repas de la veille a épuisé ses faibles provisions, et son premier devoir est de songer à ses frères.

Il va ensuite préparer l'autel, où pour la première fois les vœux de plusieurs hommes vont se joindre aux siens, et monter ensemble vers le trône du Tout-puissant : l'attente de cet instant si désiré par Mathilde, hâte celui de son réveil : elle se lève, regarde autour d'elle, le vieux du désert ne paraît pas ; elle sort de la grotte pour le chercher ; et au moment où ses yeux découvrent à l'Orient le golfe Arabique, elle demeure éblouie du spectacle qu'il présente. Les riches teintes de pourpre, de violet et d'aurore dont le ciel éclate, à demi plongées dans la mer, y réfléchissent leurs teintes adoucies. Tout repose encore dans le silence, et les ondes agitées d'un léger frémissement semblent attendre avec respect la naissance de l'astre qui va sortir de leur sein pour se rendre dans le

ciel, qui l'attend à son tour. Tout à coup il paraît, semblable d'abord à un point lumineux qui jaillit hors des eaux; il se change bientôt en un globe de rubis éblouissant, qui répand comme une traînée d'or transparent sur tout le cercle de l'horizon; à son superbe aspect, la pointe des roches blanchâtres qui bordent le rivage étincelle de mille feux, chaque vague roule des flots d'or, et le brillant auteur de tant de merveilles, répandant par torrents ses gerbes enflammées, inonde son vaste empire de sa pure lumière, et monte vers la voûte céleste avec l'éclat et la majesté du roi de l'univers, du père de la vie, et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, la terre et le ciel réunis présentent à ses regards; elle s'écrie: Astre immense qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras, un jour tu tomberas avec le monde; jour terrible! l'ange sonnera la trompette sacrée, les générations secouant la poudre

des tombeaux s'assembleront devant le trône de l'Éternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pèsera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur.... Ah! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans l'amour d'un Sarrazin; il faudra donc dire enfin que ce Sarrazin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel, qu'il ne doit point habiter avec toi.

L'accent de la princesse en prononçant ces mots avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'hermite; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande.

" Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes? quels honteux secrets cachés dans ton ame agitent ainsi ta conscience? Se pourrait-il que sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime?—Je n'en aï commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos, ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé.— Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Éternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un

cœur contrit et repentant.—Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux en m'approchant du grand mystère, d'y répandre comme Madeleine les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin; mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs? " Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les chrétiens s'étaient endormis; il les trouve debout: " Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable, l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfants fidèles et des adorateurs zélés." Chacun courbe la tête; il s'avance alors au milieu des décombres, les chrétiens le suivent; ils regardent autour d'eux, et contemplent sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges

d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'ame par leur ruine. " Hélas ! mon père, s'écrie l'un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de pilliers, et cette arcade si élevée, que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il?" Il dit, et du sein du silence que règne dans ces vastes ruines une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistants prennent une contenance morne et lugubre; l'hermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé: " Autrefois ce temple fut debout; il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celles des anges; voici la grotte de son fondateur, de S. Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde, et désarmer en sa faveur la colère céleste; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'impie n'a fait que paraître, et

tout s'est écroulé. La mort a frappé les serviteurs de Dieu, les sacrés cantiques ont cessé, et le silence et la destruction se sont emparés de cette demeure désolée; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain, tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne

finit, et où le bonheur du juste n'a d'autre terme que cette éternité qui n'en a point."

En parlant ainsi, le vénérable hermite, avec son cilice de poil de gazelle, sa tête chauve, sa barbe blanche et le front tout chargé de palmes évangéliques, semblait, au milieu de ses décombres, comme l'ange précurseur des miséricordes divines, debout au milieu des débris du monde. Cependant il s'avance et monte vers l'autel; les chrétiens se rangent autour de lui; le duc de Gloucester, la tête nue, s'agenouille avec ses Anglais autour d'un énorme bloc de granit, dont la mousse commence à faire sa proie; plus loin, les pélerins, vieux soldats du Christ, sont prosternés près d'une colonne brisée; au milieu de tous ces hommes, la vierge, seule de son sexe, se distingue moins par ses habits que par sa pieuse attitude et sa merveilleuse beauté; toute en larmes, elle offre mille fois son cœur à Dieu, s'efforce de laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la providence, et de donner le présent au ciel; mais toujours un invincible penchant l'entraîne vers d'autres intérêts que les siens, le nom de Malek Adhel se mêle à

toutes ses prières ; si elle les commence pour elle, c'est pour lui qu'elle les finit ; et quand elle demande à Dieu ses grâces victorieuses, dans lesquelles il n'entre pas moins de puissance que d'amour, et que son beau visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est pas alors pour elle qu'elle prie. Ah ! que ses prières seraient plus animées encore, que la reconnaissance y prêterait une plus ardente ferveur, si elle savait ce qui se passe au désert ; si elle savait que les Bédouins la menacent, et que tandis qu'elle demande à Dieu de sauver Malek Adhel, Malek Adhel s'avance pour la sauver.

L'auguste cérémonie est achevée, le cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule, il leur présente le repas qu'il leur a préparé le matin, et ne se lasse point de les questionner sur tout ce qui se rapporte à la propagation de la foi et à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Il s'informe sur-tout de l'archevêque de Tyr, de ce grand apôtre de la doctrine évangélique. " Quand je quittai le monde, dit-il, Guillaume était jeune encore, mais déjà la supériorité de ses lumières, d'éminentes vertus et un zèle infati-

gable pour la foi, l'avaient fait nommer à la seconde dignité épiscopale de l'Orient, et l'unanimité des suffrages le désignait au patriarchat de Jérusalem, comme seul capable de remplir dignement cet honorable et sublime ministère. Y a-t-il été appelé en effet?—Mon père, répondit le duc de Gloucester, je ne profanerai point la pureté de cette solitude en vous faisant le récit de tous les désastres, de tous les scandales de la cour de Jérusalem; c'est bien plus les vices de ses rois que la valeur des infidèles qui a entraîné la chûte de ce grand royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au lieu de nommer un Héraclius, un monstre de débauche, au siège de Jérusalem, si on y eût appelé le vertueux Guillaume, la sainteté de ses mœurs eût servi d'édification et de boulevard aux chrétiens, et on eût vu alors ce que la différence d'un homme à un autre homme peut avoir d'influence pour la conservation des empires; mais je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet, je vous dirai seulement que l'archevêque de Tyr est toujours l'homme que vous avez connu; long-temps, par la seule sagesse de ses con-

seils, il a retenu le trône de Jérusalem sur le penchant de sa ruine ; et lorsque les débordements des chrétiens et les armes des infidèles l'eurent précipité dans l'abîme, seul il ne désespéra point du royaume du Christ ; il se dépouilla de toutes ses dignités, il partit, et fut demander en Europe des secours pour le rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande croisade, la plus nombreuse, la plus brillante que jamais l'Orient ait reçu dans son sein ; c'est à sa voix que d'innombrables armées, sorties de l'Occident, s'apprêtent à reconquérir la Judée et à humilier le croissant ; c'est à sa voix que se sont assoupies les discordes qui divisèrent nos plus grands capitaines, et la prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de leur valeur que de son éloquence ; chaque jour son zèle attire de nouveaux enfants à l'évangile, et sa charité les soutient.....—

—Voilà, s'écria l'hermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir.—Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration,

croyez-vous donc que le monde vous ait oublié?—Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire: ah! gardez-vous de jamais comparer le chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant avec celui qui leur résiste, et demeure dans le monde pour le sauver: celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne: l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres, et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers; l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse, il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu, il vit en paix parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile, il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir; aussi quand le

grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits, tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes.—Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyi que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité."

Cependant le soir arrive, et tandis que les chrétiens trouvent parmi les décombres de l'église un lit que la fatigue leur rend agréable, Mathilde demande à l'hermite de consentir à l'entendre.—" Je le veux, ma fille, lui dit-il," et il la conduit à l'entrée de la grotte, d'où on découvre la vaste mer; en ce moment elle est calme, unie, et présente un pur miroir aux étoiles étincelantes du firmament. La princesse, à genoux, se recueille en silence; mais autour d'elle tout la frappe et parle à son cœur; elle voit à

ses pieds un autre ciel s'unir à celui qui brille au-dessus de sa tête dans le lointain grisâtre de l'immense horizon ; elle écoute le mouvement continuel de la vague qui vient, se brise, recule, revient encore, expire de nouveau pour renaître toujours ; les trois grands attributs de l'intelligence suprême, l'immensité de cette mer sans bornes, l'éternité de ces vagues toujours roulantes, l'infinité de cette foule d'astres errants racontent la gloire de Dieu, et la princesse ressent les effets de ces grandes images sans que son esprit ose seulement s'élever jusqu'à elles ; mais l'hermite voit l'impression qu'elle éprouve, et prenant la parole : " Ma fille, celui qui a fait tout ceci est celui qui a dit : *En vérité, si les hommes se taisent, les pierres s'écrieront* (1) ; voilà la puissance ; mais il a dit encore : *Venez à moi, tous tant que vous êtes, qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos* (2) ; voilà la bonté. La puissance et la bonté c'est Dieu, ma fille ; si loin de nous par l'intelli-

(1) S. Luc, chap. 19, vers. 40.
(2) S. Mathieu, chap. 12, vers. 28.

gence, il a voulu s'en rapprocher par l'amour; en effet si nous pensons à sa grandeur, nous pensons à notre néant, à sa puissance, à notre faiblesse, à sa souveraineté, à notre dépendance, à sa justice, à nos fautes; mais quand nous pensons à son amour, ma fille, nous pouvons penser au nôtre, c'est le seul point par où nous puissions, sans témérité, nous élever et nous unir à Dieu: car enfin quand il nous juge, nous ne pouvons le juger, quand il nous commande, nous ne pouvons le commander; mais quand il nous aime, ô Mathilde! nous pouvons l'aimer: dévoue donc ta vie à cette seule affection, car de même que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut rien faire de plus avantageux pour toi que de t'aimer, aussi de ta part ne peut-il exiger de plus digne de lui, ni de plus parfait que ton amour; aime donc ton Dieu avant tout, ma fille, car je te le dis, cet amour est le plus grand trésor du cœur de l'homme."

" Hélas! mon père, reprit Mathilde avec émotion, je vois par vos paroles que votre œil perçant a déjà pénétré dans les replis de mon ame l'iniquité qui l'oppresse? —Oui, ma fille, j'en connais déjà la cause,

mais j'en ignore l'objet.—Hélas! répliqua la princesse en pleurant, c'est ce nom qui est mon plus grand crime, et ce qui me coûte le plus à vous dire; puisse du moins cet aveu me servir d'expiation."—Alors en face du ciel, prosternée près de l'hermite, les yeux attachés sur le crucifix qu'il tenait à la main, et encouragée par la douceur évangélique du saint, elle révéla ainsi les mystères de son cœur.

CHAPITRE XXI.

" Mon habit a dû vous instruire déjà, mon père, de l'état que je devais embrasser; les trônes, les grandeurs humaines, tous les titres auxquels le monde attache son éclat, me semblaient vils auprès de celui si glorieux d'épouse du Christ; dès ma plus tendre enfance, je n'en ambitionnai point d'autre, et ce fut pour le mériter mieux, que je voulus me joindre aux chrétiens qui se croisaient en foule pour la délivrance de la cité sainte, afin de venir adorer le sacré

tombeau avant que mes derniers vœux m'eussent à jamais fermé les portes du monde : la pieuse épouse de Richard fut ma fidèle compagne, le même vaisseau nous portait : sans doute le ciel, pour nous punir ou pour nous éprouver, nous retira son secours, car il permit aux infidèles de nous attaquer, de nous vaincre et de nous réduire en esclavage.... — Quoi, sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers ?— O mon père ! que j'eusse été moins malheureuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourriture qu'un pain grossier trempé de mes larmes ! mais hélas ! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine....—Eh bien, ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissements ? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vainqueur dont le joug est si doux aux chrétiens ?—Mon père, que me demandez-vous ? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi, ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, admirer et bénir par ses ennemis, ce prince,

digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon ame, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent... Que dis-je, je m'égare.... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime."— En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure.—" Humilie-toi, ma fille, répondit l'hermite, car ton crime est grand en effet; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te r'ouvrir la voie de ton salut et te rendre la perfection de son saint amour; mais explique-toi, ce vainqueur qui donne des chaînes aux chrétiens, ne peut être qu'un musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne, un musulman s'est-il emparé de ton cœur?—Mon père, que vous dirai-je? Dès le premier instant où je le vis, je conçus de nouvelles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un Sarrazin pouvait être regardé sans horreur; insensible-

ment j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'appris enfin qu'il pouvait être aimé.... L'habitude d'une vie pure et sainte, et la présence de l'archevêque de Tyr, me retinrent long-temps sur le penchant de l'abîme; mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel...—Malek Adhel! as-tu dit, interrompit l'hermite en frémissant, Malek Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévore tous les chrétiens, Malek Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer?—Chacun de ces forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel: de vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer: c'étaient les bénédictions dont la reine ma

sœur payait ses bienfaits : les louanges que lui prodiguaient tous nos chrétiens, c'était sur-tout la secrette complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume : l'unanimité de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon ame de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse ; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel ; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée ; enfin je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta au point que dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi ; la marche du temps me semblait changée ; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine ; enfin, au

lieu de ce pain des anges dont je me nourrissais autrefois, je me suis vue réduite à manger d'un pain de douleur, couvert de la cendre de la pénitence et de la mortalité, et les jours d'affliction m'ont atteinte.—Ah! reprit l'hermite, les jours d'affliction sont le partage de celui qui désobéit; et je le demande avec Job, qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé? Mais, ma fille, dites-moi, quelle raison vous donniez-vous pour vous permettre de continuer à aimer Malek Adhel?—Mon père, je ne le sais ni n'y connais rien, je le voyais et j'aimais.—Mais était-ce la vue de la beauté de votre amant qui enlevait votre cœur?—Je ne regardais pas à cette beauté.—Étiez-vous séduite par des images de plaisirs, de grandeurs?—Elles ne me venaient pas dans l'esprit.—A quoi pensiez-vous donc quand vous étiez près de lui?—J'aimais.—Mais ne songiez-vous pas alors que le devoir, la religion vous faisaient un crime de cet amour —Mon père, j'y songeais sans cesse. —Oubliez-vous que cet homme était soumis au joug de l'enfer, et l'ennemi de votre Dieu?—Cette affreuse pensée était toujours

devant mes yeux.—Eh bien ! que faisiez-vous alors?—Je pleurais, mon père, et j'aimais encore.—Ma fille, ce feu criminel qu vous dévore et vous punit, n'est qu'une faible image de celui que l'enfer réserve aux pécheurs qui persévèrent dans leurs iniquités. Ah ! pourquoi, malheureuse égarée, as-tu désiré la joie des biens de ce monde? ne sais-tu pas qu'ils ne sont que vanité ; que quiconque ne boira que de cette eau sera toujours altéré ; qu'il disparaîtra comme un songe, s'évanouira comme une vision ; que ceux qui l'auront vu se demanderont, où est-il ? Tandis que la mémoire de la vertu demeurera toujours parmi les hommes, et sera là haut *triomphante à jamais, ayant combattu pour une récompense éternelle* (1).—Ah ! mon père, que vous dirai-je, je ne sais point expliquer ce que j'éprouve : c'est un mélange inouï de toutes les oppositions, une union de tout ce que l'enfer a de plus terrible et le ciel de plus doux ; je suis entraînée vers ce qui me fait horreur, je vois un abîme et je voudrais y tomber ; je souffre

(1) Sapience.

jusqu'à mourir, et je me plais dans mon tourment; je suis venue à travers tous les périls vous demander des forces contre Malek Adhel, et je tremble que vous ne m'en donniez; enfin, dans ce moment où votre voix va m'annoncer les vengeances d'un Dieu irrité, quand je découvre en frémissant le redoutable avenir que je me prépare, ce cœur rebelle s'élève par la force du seul amour au-dessus de ces saintes frayeurs, et jusque dans le tribunal de la pénitence, rempli de l'image de Malek Adhel se perd, se fond en elle, et ne peut plus désirer d'autre bien.....

"—Arrête! malheureuse, s'écria l'hermite."

Hélas! la vierge ne l'entendait plus; épuisée par les fatigues de sa route, et plus encore par le combat que la religion livre à l'amour dans son cœur, ses forces viennent de l'abandonner; elle est tombée sans connaissance sur la terre, une sueur froide coule sur son front, ses mains et ses joues sont pâles et glacées, elle ne respire plus. L'hermite craint qu'elle ne touche à son heure dernière; il s'émeut pour elle, il tremble qu'elle n'expire dans cet état de réprobation: " O Éternel, dit-il, avec un

accent suppliant, ne prendrez-vous pas pitié de la faiblesse d'une si fragile créature? la condamnerez-vous sans retour? Attendez du moins, avant de l'appeler à vous, attendez qu'elle se soit repentie." Il court alors à la fontaine, prend de l'eau dans le creux de ses mains, et se hâte de venir en inonder le visage de la princesse. Elle tressaille et se ranime, elle ouvre les yeux et s'écrie: "Où suis-je? ai-je quitté la terre? n'entends-je pas la sinistre trompette qui m'appelle devant le trône de Dieu! vais-je être précipitée pour jamais dans le séjour des éternelles ténèbres?—Reprends courage, fille du Christ, lui dit le compatissant cénobite, regarde devant toi ce Dieu mourant sur la croix; c'est pour ta faute qu'il est là, c'est pour effacer tes souillures qu'il a versé son sang, c'est pour te sauver qu'il s'est immolé; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume; ne sais-tu pas qu'il pardonna à Madelaine, aux Publicains, à tous ceux qui pleurait sincèrement sur leurs iniquités? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à

la pénitence? et ne sais-tu pas aussi que quand la pénitence est vraie et entiere, elle peut en quelque sorte, s'égaler à l'innocence? Repents-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés; et vous, mon Dieu, quoique ce sœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et en y rentrant, vous en réparerez les brêches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence.... O créature régénérée, lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le seigneur ton Dieu." Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et apercevant du côté de l'Orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport: "Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur." Puis, tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle

ajoute : " Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs.—Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre ame, afin que n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire, et pour le pouvoir, ma fille, il faut sur-tout vivre à jamais séparée du musulman Malek Adhel. —Mon père, sans doute je ne le reverrai plus ; en ce moment il s'éloigne de l'Égypte, il marche vers son frère.—Et comment a-t-il consenti à se séparer de vous ? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite ? —Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie ; mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous, et comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu.—Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire ?—Assurément, mon père ; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obeir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu

mon retour.—Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats ; c'est contre les chrétiens qu'il marche ?—Mon père, je le crois. —Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr ? La vierge rougit, baissa les yeux et répondit d'une voix faible et timide : " Pas encore, mon père."—" Dans cette disposition, reprit l'hermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts, que de vous y laisser retourner ; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très éloigné....."—" Peut-être même ne viendra-t-il point ; j'espère obtenir du prince pendant son absence de me laisser retourner au camp des croisés ; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jeterai dans mon cloître."—" O ma fille, interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée.....En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit écheoir ; bannis de ta pensée le souvenir

de Malek Adhel."—" Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir?"—" Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-même, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit: *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez* (1)."

L'hermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute; il entend un cliquetis d'armes: "Dieu! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée par des assassinats?"—" Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée."—" Une horde de Bédouins homicides sans doute qui, ayant aperçu au loin dans le désert ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette ca-

(1) S. Mathieu.

verne, cache ta céleste beauté à des brigands impies, qui ne respectent rien." Il dit, et se prépare à sortir; mais déjà à la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, couverts de sang, et jetant d'avides regards dans l'intérieur de l'humble cellule; il n'y a là ni or, ni argent qui puisse tenter leur cupidité; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors; il se préparent à la saisir, l'hermite se jette au-devant d'elle, la contenance courroucée, les regards étincelants; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit divin, il s'écrie d'une voix tonnante: " Téméraires, arrêtez, car j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu ici présent, que le premier d'entre vous dont la sacrilège audace osera toucher cette fille, sera foudroyé à l'instant." A cette menace, Mathilde joint ses timides supplications, demande grâce, et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bédouins étonnés, interdits, s'arrêtent, leur férocité est adoucie, leurs desseins sont suspendus; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu

leur courage; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et à poursuivre son affreux dessein, s'élance au milieu d'elle un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimetere; il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres, d'un mouvement si rapide, que l'hermite l'a déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'hermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie. Cependant les corps expirants des Arabes et des chrétiens n'arrêtent

point la marche impétueuse du héros; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers; il la pose sur un cheval superbe, se place derrière elle d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bédouins, les cris des combattants, la vue inopinée de Malek Adhel lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures: mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et en la rendrant à la vérité, ne la rende à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel, enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXI.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas dans les rochers de Colzoum quelqu' enfoncement où il puisse la mettre à l'abri : au-dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins ; aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé; mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout à coup pour la sauver des mains des Arabes : et l'hermite? que sera-t-il devenu? Qu'aura-

t-il pensé de cet évènement? Mais hélas! existe-t-il encore? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? et ses chers, ses fidèles anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Gloucester, les victimes de leur dévoûment à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure, il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance et d'embarras.—" Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les évènements de ce jour, qu'ils sont terribles et que je dois en redouter les suites! quel sera le sort de ce vénérable solitaire, quel sera celui de mes fidèles chrétiens, et le mien, ô mon Dieu, à présent, quel sera-t-il?—Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de

prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire."—La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et refraîchit sa poitrine oppressée.—" Maintenant, continue „Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur: je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence: ah! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas."—Il s'arrête, elle est frappée de sa profonde tristesse; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue: " Hélas! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi; j'espérais que vous, sur-tout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir.—Vous l'espériez, Mathilde, interrompit-il vivement; je vous ai donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon ame: ah! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je

pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée: j'espérais vous rejoindre plutôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage; mais dans ces vastes déserts, où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais, nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance."—Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'ame de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré; il ne veut pas lui dire que pour la suivre, il a usé de violence; que son armée, indignée, s'opposant à son depart, voulait le forcer à marcher en Syrie; que des cris menaçants se sont fait entendre contre Mathilde, et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses

plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'hermite.—" Etant arrivé sur le bord de la Mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre, j'ai toujours côtoyé le bord du rivage; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bédouins, ce cri forcené avant-coureur des massacres; je me suis précipité de ce côté; toutes les frayeurs déchiraient mon sein; j'arrive à travers les ruines; vos chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bédouins; le duc de Gloucester, percé d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte: " Sauvez la princesse," me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis; ils obéissent, et je vole vers vous.....Quel affreux spectacle! Mathilde, l'idole de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare! Ah! si je fusse arrivé trop tard, si

un seul de ces brigands savages eût osé porter sur vous une main sacrilège.....Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder, faible expiation d'une si téméraire audace.—O fidèle ami de mon frère, noble duc de Gloucester, s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts, et tous les chrétiens ont-ils donc péri avec lui, je n'en aperçois aucun ici?—J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous."—Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a exposés à la mort; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert pour les y abandonner à leur détresse.—Ah! lui dit le prince, de quel secours votre présence leur serait-elle; ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace; j'entends le vent du midi prêt à s'élever, je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres.....Je frémis, je tremble;

ô Mathilde ! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé."—Dans l'espoir d'eviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde : il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux ; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, haletans, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux ; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoum ; mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ : la troupe hésite encore ; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied : ce généreux exemple détermine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des

fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route ; elle garde un profond silence ; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve! Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route ; les soldats suivent après, l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les craintes cessent ; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable ; si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède, il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit ; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques moments de repos à Mathilde? supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau, presque sans

mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil; le prince seul debout, en-dehors de la tente, veille dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide brise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tran-

quille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus: tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu; mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente, il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore; il était tou-

jours à la même place, immobile, debout, et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais en s'accusant ainsi, ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle: "Mabien aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil?—Oui, répond-elle, mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir." Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert; pour les lui éviter, il donnerait son sang, sa vie. "Hélas! dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible, le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver.....voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourments que mon amour me cause; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourments de mon amour." La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et levant les yeux au ciel, elle dit: "O mon

Dieu ! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien, lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux ; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux.—Prince, répond Mathilde avec une sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage, et non de la faiblesse, de la pénitence et non de l'endurcissement, de la mort peut-être, et non des coupables amours ; la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez pour la faire tomber sur nous..... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici.—Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. Ah ! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer." Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'eveil-

lent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre, qu'on aperçoit d'énormes colonnes de sable, qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur; bientôt le soleil en les pénétrant leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jetter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on leur force de prodiguer à une chrétienne; ils vont même jusqu'à dire que si elle demeure plus long-temps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur, il tire son

glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelants : " Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui ôsera prononcer un seul mot contre la personne sacrée de la princesse d'Angleterre.— Puissé-je ne voir la Mecque de ma vie, répondit l'un des plus mutins, si j'entendis jamais un musulman traiter de personnes sacrées ces adorateurs du crucifix, qui désertent leur pays pour inonder le nôtre.— Misérable, interrompit le prince en le terrassant devant lui et levant le sabre sur sa tête, tu as vu ta dernière heure.— Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ? s'écria Mathilde, au nom du ciel et du repos de ma vie entière, grâce, grâce, où je meurs à l'instant." Aux accents de cette voix chérie, le prince s'arrêta tout à coup, et regardant avec indignation le tremblant musulman qu'il foulait aux pieds : " Vil rebut de la terre, lui dit-il, lève-toi, et rends grâces à la princesse, car il n'y avait qu'elle au monde qui pût fléchir ma colère ; mais garde-toi bien de la rallumer encore, continua-t-il d'une voix forte et menaçante, car je déclare sur la tête du prophète qu'il n'y

a point de prières qui puissent m'engager à pardonner deux fois." L'action du prince, son accent, ses regards intimident tous les soldats ; ils se taisent, mais non sans peine, et c'est bien moins la crainte de la mort qu'une superstition fanatique qui dans ce moment leur rend la soumission si difficile ; n'ont-ils pas bravé vingt fois le fer ennemi avec intrépidité, et ces mêmes hommes qui tremblent à l'aspect d'un ciel enflammé, ne sont-ils pas prêts à se précipiter, a la voix de leur chef, au milieu des bataillons chrétiens? Mais ils sont persuadés que les soins du prince pour Mathilde offensent le prophète ; sans elle, il n'aurait point désobéi aux ordres de Saladin, il combattrait déjà. Les fléaux dont ils sont menacés leur apparaissent comme un avertissement salutaire du châtiment qui approche, et auquel ils ne peuvent espérer de se soustraire qu'en sacrifiant une grande victime à la colère de Mahomet.

Le lendemain, vers le milieu du jour, au moment où le soleil, entouré d'un nuage de pourpre, semblait embrasser toute la terre pour la brûler de ses rayons, le chameau de

Mathilde se heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instants son pied enfla si prodigieusement, qu'il fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre, mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et d'une commune voix les soldats déclarent qu'ils n'obéiront pas; le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; et comme il ne leur reste d'espérances de regagner la protection du prophète qu'en immolant la chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle, dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leurs desseins, que sans considérer l'inégalité du nombre; il s'élance, enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arra-

cher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage; mais à cause d'elle il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditieux; il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et prenant son parti sur le champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien aimée, et s'écrie: " S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai, mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du prophète sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie; au grand jour du jugement vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de repandre. —Non, non, interrompirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'infidèle qui vous arrache à tous vos de-

voirs ; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés.—O généreux Adhel ! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instants à vivre ; je sens que je vais mourir, votre dévoûment ne me sauverait pas. Ah ! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur ; mon Dieu ! donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière." Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri : " Prince, nous jurons tous de mourir pour vous ; montez sur un chameau, marchez à notre tête, la chrétienne seule périra.—Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle ; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. " Les soldats effrayés reculent à leur tour, ils ont effroi du sang de leur prince ; il leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consu-

merait dans ce monde, et dans l'autre ; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit ; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine ; quand tout à coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : " Que hasardons-nous, si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera ; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné." Ces paroles les décident, les entraînent ; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement ; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie ; mais ce

n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel : " Où est-il ? demande-t-elle ; est il sauvé ?—Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours." Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : " Ils sont donc partis, et partis sans vous ?—Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage ; ne t'alarme point, ma bien aimée, tout espoir n'est pas perdu encore ; la moitié de mes soldats marche sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux-là j'en suis sûr ; pour secourir des chrétiens, j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour ; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre ; si demain à la naissante aurore ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert ; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la

nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés; il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire; nous pourrons l'y attendre; là nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu! s'écrie la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi: il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer.— Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer; va, sois en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et ne le condamne pas." Elle ne répond point, elle se lève, et sort de la tente; le firmament étincelle du feu de mille étoiles. " Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-nous pas notre route, le ciel ne nous prête-t-il pas assez de lumière pour nous guider? — Non, Mathilde, la moindre erreur pourrait nous rejeter bien loin du mont Kaleil, et nous perdre pour jamais; avec le jour, je pourrai distinguer les vapeurs qui s'élèvent vers le sommet de cette haute montagne, peut-

être aussi les têtes grisâtres des pyramides ; alors je marcherai avec assurance. Maintenant, la clarté de la lune, ne me permettant d'apercevoir que les objets qui nous entourent et non ceux qui s'élèvent à l'horizon, ne me fournit aucun point assuré qui puisse m'indiquer ma route. " Mathilde n'insiste plus, elle s'appuie contre la tente, et jette des regards de douleur sur la vaste étendue du désert ; tous les dangers qui les menacent tournent au profit de l'amour ; car c'est l'amour qui y a exposé le prince ; c'est pour elle qu'il a voulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il mourra peut-être ; cette pensée, qui revient sans cesse, remplit son cœur d'une émotion qui l'effraie. N'osant exprimer ses craintes, ni adresser hautement ses prières au ciel, elle se jette a genoux en fondant en larmes. Le héros s'approche d'elle, il lui prend la main ; le trépas qu'il prévoit ne sert qu'à redoubler sa passion, et quand tout disparaît à ses yeux, qu'il n'y a presque plus d'espoir de vie dans son ame, l'amour, qui reste seul, n'en acquiert que plus de force. " Mathilde, lui dit-il, écoute-moi, nous sommes seuls au

monde, perdus ensemble dans ces immenses déserts : peut-être le soleil de demain nous apportera-t-il la mort, et ne verrons-nous pas finir un autre jour ; ma bien aimée, faudra-t-il quitter la vie sans avoir été uni à toi ?"—Mathilde n'en écoute pas davantage : elle se lève, le Dieu qu'elle vient d'invoquer prête à toute sa contenance quelque chose de sa sainte majesté ; debout devant le prince prosterné devant elle, elle lui dit :—" Malek Adhel, je vous aime, Dieu a reçu dans le tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas ; oui, Malek Adhel, je vous aime ; et si vous étiez chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable, si vous étiez chrétien, je préférerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir ; si vous étiez chrétien enfin, j'aurais désiré, je l'avoue, que Dieu me permît de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux, par lesquels je devais m'enchaîner à lui ; mais fussiez-vous chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu

le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure, et si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. " En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge, mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoiqu'éperdu, enflammé, Malek Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches : " Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point ; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir ; si tu m'aimais, tu me préférerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi.... Mais, qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime? Qui te l'a dit que tu serais punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds?....—Qui me l'a dit ! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais

celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore; sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté." En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment aux yeux d'Adhel comme l'ange du désert; il est étonné, ému, son ame est ébranlée; il s'écrie: "Sans doute tu dis vrai, Dieu s'est révélé à toi; c'est par ces inspirations que tu parles, c'est armée de sa force que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je! s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné, tes yeux s'ouvriraient! Dieu dans son infinie bonté aurait touché ta grande ame! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je

mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi, ô Adhel !"

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes serments. Elle ne répond pas encore, elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit : " Es-tu chrétien ?—Ah ! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu ? n'est-tu pas maîtresse absolue de mon ame et de ma volonté ? Sais-je ce que je suis, et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux ? Oh ! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux.—Je ne le puis avant ta réponse ; Malek Adhel, es-tu chrétien ?—Hélas ! répond-il, même au prix de ton amour, je ne voudrais pas te tromper ; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi ; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs ; si elle m'imposait de trahir mon frère et de

porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais ; mais sans doute elle ne me l'imposera pas : la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides, tout en elle doit être beau, sublime comme en toi ; nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu."

La princesse est tout à coup vaincue par cette pensée ; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel en unissant son ame à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyen d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde.... " Eternel, Eternel ! s'écria-t-elle avec un accent suppliant." C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentiments qui l'oppressent dépassent de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humble-

ment prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'ame qui l'implore, et l'ame qui l'implore y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur, elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek Adhel, et s'écrie: " Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu!" Adhel tressaille; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur, c'est plus que de l'amour; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné

ce qu'il éprouve, elle s'écrie : " Et maintenant tu es digne d'être mon époux ; je jure de n'en avoir jamais d'autre que toi, je le jure à ce Dieu qui en ce moment remplit de son immensité et de sa toute-puissance, et ce désert et ton cœur." Elle s'arrête ; Malek Adhel ne peut parler, il est accablé d'un inexprimable bonheur et d'un sentiment inconnu. Mathilde est à lui, Mathilde est son épouse. Mais en appelant Dieu dans le désert, en le rendant témoin de leur auguste union, en le plaçant entre elle et lui, la vierge s'est entourée de tant de majesté, que devant le respect qu'elle inspire la passion n'ose plus se faire entendre, et que les images de plaisirs et de volupté s'effacent même de la pensée de Malek Adhel.

CHAPITRE XXIII.

L'AURORE va bientôt paraître, Malek Adhel ne verra peut-être pas la fin de ce nouveau jour ; mais comment ne le béni-

rait-il pas, il le commence en nommant Mathilde son épouse. Ce nom, qu'il prononce sans cesse, n'alarme point la pudeur de la vierge, car il a juré de fermer les yeux sur ses chastes attraits jusqu'au moment où Guillaume consacrera leurs serments ; et elle se repose avec confiance sur la foi de l'époux à qui elle a tout promis, hors le sacrifice de son innocence. Plein de courage et de joie, Malek Adhel s'apprête au départ ; il se flatte d'arriver le soir au mont Kaleil, et d'y attendre en paix la caravane qui les suit. Il présente à Mathilde quelques dattes et un peu d'eau : " Ma bien aimée, lui dit-il, c'est tout le repas nuptial que j'ai à t'offrir." Elle sourit avec mélancolie, et répandant sur le sable quelques gouttes d'eau, elle s'écrie : " De même que cette eau humecte une terre aride, puisse, ô mon Dieu ! votre divine parole tomber comme une rosée salutaire sur le cœur de mon époux." Puis, jetant sur lui un regard chaste et tendre, elle lui présente le seul bien qu'elle ait à donner, le reliquaire sur lequel elle a juré d'être à lui ; elle l'attache elle-même sur sa poitrine,

en le conjurant de ne jamais se séparer de ce gage de sa tendresse; il le promet, et alors, satisfaite et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher; mais le prince ne le permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchants dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible; bientôt l'affaissement augmente, elle ne sait plus où elle est; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent, et le soleil qui la dévore; ses combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se rallentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait: elle ouvre les yeux, regarde

le prince, s'effraye de son extrême pâleur, s'effraye bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras: " O ciel! qu'est-il arrivé! mon Adhel, mon époux, dis-moi, quel monstre t'a blessé?—Mathilde, je t'en conjure, calme-toi, tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien...." Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front; il tombe sur ses genoux, et regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affoiblie: " Je suis bien, très-bien."—Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur, l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir: " Ma bien aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore, le mont Kaleil n'est pas loin. Non, reprit-elle, non, mourons plutôt ici; mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des

malheurs; ah! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je remanderais au ciel cette mort qui va nous unir." Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'ame de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil; il appelle, il implore et le ciel et la terre; rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure où elle ose l'aimer sans crainte, serait la plus douce de sa vie s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il

ne veut point la quitter. " Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instants Dieu nous recevra tous deux dans son sein." Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond: " Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer." La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots: " Pour toujours." Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore; peu à peu leurs forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine, ils fléchissent, et s'appuient l'un contre l'autre; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil....

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin vers l'Orient, un bruit s'est fait entendre: une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince, il se lève, prête l'oreille, le bruit augmente; il n'ose exprimer encore tout

ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement, il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes ; il frappe des mains et s'écrie : " Le ciel a eu pitié de nous, j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés.—Ah ! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques moments encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre.—O ma bien aimée ! ranime-toi, le bonheur va nous être rendu avec la vie." Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond. " Hélas ! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie que celui de mourir avec toi." Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes approchent, Malek Adhel reconnaît ses guerriers ; à la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. " Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel, ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre." Les fidèles serviteurs du prince ne répondent a ces paroles qu'en chargeant

de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. " Braves amis, leur dit-il, en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi; secourez-la, je ne puis vous aider..... mes forces sont épuisées; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore." Il dit; ses guerriers obéissent; les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes; enfin on atteint le mont Kaleil, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des hermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que

Malek Adhel va prendre entr'eux: abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir. Cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin; et Richard a sur elle, comme roi, et comme frère, des droits sacrès auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté, Malek Adhel est agité aussi; le sévère honneur, l'inviolable amitié, lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis long-temps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au dé-

sert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être chrétien; mais s'il est chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se devinent trop pour oser s'interroger; ils gardent le silence, et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bédouins, le peuple dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux: bientôt il apprend par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel

ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglants témoignages d'amour, il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre: il n'y a pas un musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince; ces reproches sont justes, Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourments; tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues; il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique; et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à appaiser que les brûlants tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert; cependant, si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus, et si chaque musulman qu'il rencontre semble lui dire, *Malek Adhel, ton frère t'attend:* sans cesse il se répète à lui-même,

Malek Adhel, ton frère t'attend. Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit en l'exposant à de nouvelles fatigues en la conduisant tout de suite en Syrie: d'ailleurs, qu'espère-t-il de Saladin? Saladin austère, religieux, ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion, entendra-t-il ses excuses, consentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros et devant tant d'incertitudes et de tourments, sa grande âme se laisse abattre; accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également, le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin à la porte du palais s'arrêta un guerrier cou-

vert d'armes vertes, la visière baissée, seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la Vierge, avec ces mots à l'entour: *Je ne cherche qu'elle.*

Il demanda à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel, les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrrivée: il était en ce moment auprès de Mathilde; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier; l'esclave répondit, qu'à ses armes, à sa démarche on le croirait un chrétien, s'il était possible de croire qu'un chrétien osât venir seul dans une ville ennemie; Malek Adhel qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence; Malek fit signe à ses esclaves de se retirer et demeurés seuls, il dit: " Fais-toi

connaître maintenant; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi, que peux-tu craindre?—Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre; Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi.—En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande ame et l'emotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire: après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit: " Vainqueur de Ptolemaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne

pourrait te garantir ?—Aussi, n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets ; écoute, les moments nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène : alors se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit ? Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi :

" Ce ne fut qu'en arrivant au camp des croisés que Metchoub apprit que c'était la reine d'Angleterre et non la princesse, qu'il y avait ramenée ; il n'était plus temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes ; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince, il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour, que du désir de vous rendre indépendant de Saladin et de former une alliance avec les chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Egypte : cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les croisés s'en réjouirent : Richard lui-même y ajouta foi ; il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix

que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres; cependant, l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir; Lusignan a vu la princesse dans l'île de Chypre, depuis ce moment, il a perdu sa liberté: à la mort de Sibylle il ouvrit son cœur à Richard, et Richard qui voit en lui son frère d'armes et son plus cher ami, lui jura que si jamais sa sœur renonçait à ses vœux et consentait à prendre un époux, elle n'en aurait jamais d'autre que lui."—Téméraire promesse! s'écria impétueusement Malek Adhel, il ne la remplira pas mieux que celle de lui rendre sa couronne; le trône de Jérusalem et le cœur de Mathilde sont hors du pouvoir de Richard.—A ces mots la princesse rougit, Montmorency la regarda avec un peu de surprise; elle baissa les yeux; il ajouta alors avec un faible soupir: "Philippe-Auguste et les autres souverains croisés blâmèrent unanimement l'obstination de Richard en faveur de Lusignan: ils déclarèrent que loin de vous refuser la princesse Mathilde, il fallait vous l'offrir pour épouse dans le cas où vous consentiriez à vous at-

tacher à notre parti et à notre culte. Quelques chevaliers s'élevèrent vivement contre toutes ces opinions, et prétendirent que nul n'avait le droit de disposer du cœur de la princesse, qu'elle seule en était maîtresse, et qu'on ne pouvait rien décider sur son sort, sans avoir obtenu son aveu : non seulement je me rangeai de cet avis, mais je proposai d'aller à la tête de plusieurs guerriers chercher la princesse Mathilde dans quelque lieu de la terre que vous eussiez pu la cacher, afin de connaître ses intentions et de verser tout notre sang pour les exécuter : j'eus bientôt mille guerriers sous mes ordres, j'en aurais eu le double, j'aurais eu toute l'armée si l'intérêt général ne s'y fût opposé : Philippe-Auguste demanda que je fusse nommé chef de cette noble troupe, et Richard nous décora du titre de chevaliers de la vierge : il me chargea, seigneur, de vous offrir tel prix que vous demanderiez pour la rançon de sa sœur ; ébranlé même par les prières des princes confédérés, il ajouta que s'il était vrai que vous voulussiez adopter la foi chrétienne et joindre vos armes aux nôtres, il se ferait relever par le

pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan : et moi, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos sentiments, au nom d'aucun intérêt politique : faites donc connaître votre volonté, madame ; soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel, ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. —Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est cachée près du Caire, tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville ?—Je suis seul ici, répondit Josselin, les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards, si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre.—Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre.—Double-la si tu veux, s'écria Montmorency,

mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas; au reste, je n'ai plus que deux questions à faire; veux-tu être chrétien, et vous, madame, voulez-vous être libre?

Devant un héros un autre héros ne peut pas être faible; et auprès de Montmorency Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son ame avec une ardeur nouvelle; il n'hésite pas, il s'écrie:—"Je ne puis pas être chrétien, je ne puis pas trahir mon frère, ma gloire me le défend, mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre?"—Ah! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir?—La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency, elle lui fit pressentir un grand malheur; il reprit d'une voix un peu altérée.—Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des infidèles; ah! madame, si vous saviez par quels vœux ardents la chrétienté entière vous appelle dans son sein. Chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance; à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent dans le saint mystère mêlé ses larmes au di-

vin sang du Christ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes, n'est qu'une gloire mélangée; et la joie que la reine goûte auprès de son époux, n'est qu'une joie imparfaite; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, aujouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. —Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter?—Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant; mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine, des esclaves semblent approcher; inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit, est un jeune arabe nommé Kaled Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs, et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Etonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan.—D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite; tandis qu'il

parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que la vainqueur de Ptolemaïs est au Caire. Kaled s'approche et lui dit à l'oreille: " Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé; on nomme Lusignan, Richard et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes; et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête.—De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il." Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul in-

téressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux ; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel ; celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : " Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait de bouclier, si tu étais attaqué dans mon palais ; mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi au point de vouloir me faire périr." A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi, sans donner au prince le temps de la rassurer. Kaled répliqua vivement : " Quelle cause ! Malek Adhel, peux-tu le demander ? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux chrétiens ? n'as-tu pas gardé la sœur de

Richard auprès de toi? Et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs. Enfin, en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici?—Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis long-temps l'explication de ce que tu demandes? s'écria le prince; l'esclave que je lui envoyai en quittant Damiette ne lui a-t-il pas remis mes lettres; et après les avoir lues, a-t-il pu lui rester un doute sur ma fidélité?—Je ne sais, repartit Kaled, si Saladin a vu ton esclave, il ne m'appartient pas de pénétrer ses augustes secrets, mais ce que je puis t'affirmer, c'est que s'il a reçu ta justification, elle ne l'a point appaisé. Il y a quelque temps que la fille d'Amaury se présenta devant lui et lui raconta tes perfides; Saladin refusa de la croire; le respect qu'il avait pour ton caractère imposait silence à ses soupçons, et il lui fallait l'évidence pour oser mal penser de toi. Mais le jour où Metchoub parut dans sa tente, le regard sombre, les habits déchirés, et s'écriant d'une voix sinistre, en frappant son front contre la terre, que tu l'avais

trompé, que tu étais un perfide; il fit frémir tous ceux qui étaient présents à cette terrible accusation; et Saladin.....ah! comment t'exprimerai-je le désespoir et la fureur qui le saisirent; il demeura un moment abattu; il ne l'aurait point été, si Metchoub ne lui avait appris que la perte de son empire. Cependant, l'image de son royaume désolé, des ravages des chrétiens, de la chute de l'Islamisme, ranimèrent son courage et le déterminèrent à frapper de toute sa puissance les traîtres qui voulaient s'élever contre elle; il entendit le récit de Metchoub, il sut que rebelle à ses ordres, tu avais renvoyé la reine et retenu la princesse d'Angleterre; que parti avec celle-ci pour le Caire, tu allais l'y faire couronner, et que les chrétiens s'apprêtaient à te soutenir dans ton nouvel empire. Alors ton frère ne mit plus de bornes à sa colère; plus il avait eu de peine à *te croire coupable*, plus il te trouvait sans excuse de l'avoir été, et ne connaissait pas de vengeance qui ne fût au-dessous de ton crime. Le soir même il assembla le conseil des émirs; j'y fus admis, et voici les terribles paroles qu'il nous

fit entendre : " J'ai trop aimé Malek Adhel, je l'aurais préféré à mes sujets, à mes enfans peut-être; le prophète m'en punit; le parjure Adhel, soumis à la puissance d'une femme, d'une chrétienne, déserte notre culte, trahit sa patrie, ternit l'éclat de sa gloire, il déchire le cœur de son frère: un seul de ces crimes mériterait la mort, que méritent donc tous ces crimes réunis? " Les émirs consternés gardèrent un profond silence. " Vous n'osez prononcer, reprit Saladin, votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point; la mort serait celui d'un esclave, mais Malek Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir, je saurai le punir davantage; Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traitre Adhel aurait entraînés dans sa rébellion, avec eux tu te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la

grande place du Caire, et avant de lui donner la mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace.....—Arrête, Kaled, arrête, tu blasphêmes assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité, non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin.—Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable, sombre, défiant, dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu en cessant de croire à la tienne ; il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourments qu'il éprouve ; enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne présenter devant ses yeux que ta tête à la main.—O Saladin ! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire ?—Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurais à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que

tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant, du haut de son sommet, j'aperçus de loin dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub, qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité, mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable; mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici; ils te défendront, ils défendront la princesse; mille chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub.—Noble Montmo-

rency, répondit le prince en lui serrant affectueusement la main, je te rends grâce, mais je n'accepte point ta proposition ; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des chrétiens contre des musulmans : la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde, pour elle qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être ; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek Adhel ! qu'avez-vous dit, s'écria la princesse éperdue ! O douce mort du désert ! je devais donc te regretter. " Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir ; et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voi; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore ; et cependant, devant un témoin comme Montmorency, comment

consentir à se montrer faible! De son côté, le héros chrétien frappé de ce que lui révélait le trouble de la princesse, cacha son visage entre ses mains, et essuya même quelques larmes, que tout l'effort de son courage ne put retenir au fond de son cœur. Mathilde indifférente lui apparaissait comme un de ces êtres angéliques hors de proportion avec le reste du monde, et qui par cela même ne causent que de célestes rêveries et de pieux transports; mais Mathilde sensible venait de lui montrer toute l'étendue de ce que pouvait être la félicité humaine, et c'est au moment qu'il en conçoit l'idée, qu'il y faut renoncer.... Sous ses yeux un musulman en jouit, le plus grand des musulmans sans doute; mais enfin, qu'est-ce que le plus grand des musulmans devant un chrétien? et cependant c'est là le mortel qui a su toucher le cœur de Mathilde. O Mathilde! que de délicatesse, que de respect il y avait dans l'ame de Montmorency, puisqu'à ce moment il n'osa que s'affliger, et ne vous condamna pas.

Cependant, triste et pensif, Malek Adhel se tait, il cherche encore si ce n'est

qu'en se séparant de Mathilde qu'il la sauvera, car ce n'est qu'à ce prix qu'il peut se déterminer à le vouloir; s'il ne risquait que sa propre vie en la gardant près de lui, ni Montmorency, ni ses mille guerriers, ni Metchoub et ses douze mille hommes, ni Saladin lui-même avec toutes les forces de son royaume, ne pourraient l'arracher à son amour; mais ce peuple, ces soldats, qui sont prêts à verser tout leur sang pour le défendre, sont prêts aussi à se révolter contre ses ordres, s'il leur commandait de secourir Mathilde; loin d'obéir, ils seraient les premiers à la livrer à la barbarie de Metchoub. Le fanatisme avec toutes ses fureurs s'est élevé contre elle, chaque musulman la désigne comme une victime dévouée; et l'infortuné prince voyant qu'il dispose de tout en Egypte, hors du pouvoir de faire respecter celle qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute, avec une profonde émotion: " Conduisez-la au camp des croisés, c'est à votre loyauté, Montmorency, à votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de

l'épouse de Malek Adhel." Josselin recule avec une vive surprise ; ses craintes n'avaient point été jusque-là ; il s'écrie : "La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ serait l'épouse de Malek Adhel ! . . . . " Il s'arrête ; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son ame, la modestie de son caractère et la dignité de son rang, elle lui dit : "Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point chrétien encore, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse obtenir ma main ; mais j'ai juré à ce prince, et j renouvelle ici le serment de n'être jamais à d'autre mortel qu'à lui ; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur ; si le ciel l'éclaire, s'il est chrétien . . . . — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition ?—Ecoute moi, Kaled, reprit Malek Adhel, tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défen-

du l'empire de l'Islamisme contre celui du Christ, tu sais même que ma piété était révérée parmi les musulmans; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même à celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion profonde, pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets et devenir le défenseur de son rival; de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux chrétiens; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère. Cependant, quoiqu'ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle à mon frère et à mon pays; mes premiers serments ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau de mahométisme ne jette plus dans mon ame qu'une lumière pâle et tremblante, celui du

Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître ; qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les chrétiens et je les combattrai, j'adore Mathilde et je vais la quitter, et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais à tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu ? Mathilde, vous baissez les yeux, Montmorency, tu crains de me répondre, tout chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde ! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder, et si je violais tous mes serments, mériterais-je de recevoir les vôtres ? Ma bien aimée, en me séparant de toi, je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver ; ce jour viendra, n'en doute pas ; pour l'atteindre, je ne les compterai pas les obstacles, je les renverserai ; car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi . . . .

et maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici....” Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois ; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir pas la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir à s'éloigner : ce n'est pas la connaissance de son devoir que lui manque, c'est le courage de s'y soumettre, et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel ; car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faiblesse ; et Malek Adhel qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre ; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas ; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renon-

cer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et d'une voix faible et résignée, elle articula ces mots : " Je suis prête à partir." Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur : " C'en est donc fait !" s'écria-t-il ; et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

FIN DU SECOND VOLUME.

De l'Imprimerie de J. Brettell & Co. Marshall-Street, Golden-Square

ŒUVRES

COMPLETES

DE

MADAME COTTIN:

Précédées de

MEMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

EN QUATORZE VOLUMES.

TOME XII.

MATHILDE, TOME III.

A PARIS,

ET A LONDRES CHEZ COLBURN LIBRAIRE,

CONDUIT-STREET, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de B. Clarke, Well-Street, London.

MATHILDE.

CHAPITRE XXV.

En peu d'instants, le prince a réuni tous les chrétiens qui sont au Caire, il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis : c'est là qu'ils doivent l'attendre et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des chrétiens : à l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah ! c'est bien plus, c'est de la sûreté de

Mathilde. Éperdu, agité, il revient près d'elle; tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent, vous sortirez secrètement par une des portes dérobées du palais, Kaled vous conduira. — O Malek Adhel! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne; mais avant de vous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin.—Je n'en sais rien, répond-il, une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là; ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse, au nom de votre propre vie, éloignez-vous; car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir: viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger, je ne te quitte point, suis moi, nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham; il dit et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trovent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage: Montmorency a baissé la visière de son casque; Malek Adhel ôte le sien et dé-

couvre ces traits majestueux, et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande ame: il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant: les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage; cependant Malek Adhel n'est point sans alarme, car il craint pour Montmorency; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même; à peine sont-ils un peu éloignés, que Malek Adhel lui dit: " Tu viens de passer à travers mille morts, et ton ame n'a pas été seulement émue."—Le chevalier répondit avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. Le prince répartit vivement: Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Ma-

thilde ne m'aurait pas semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Écoute, répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentiments, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs mêmes ne franchiront pas ; s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. — Malek-Adhel plus touché que jaloux d'un heroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde ; et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency ; ils continuèrent leur route tous ensemble le long du Nil : vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortège s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaître Montmorency aux chrétiens, et leur montra leur chef ; tous le

reconnurent avec respect et allégresse : après avoir reçu leurs serments, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche, et Malek Adhel à sa droite; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élève à l'Orient; après quelques détours au milieu des torrents et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage, que depuis la naissance du monde, c'était la première fois, sans doute, que tant d'hommes y avaient pénétré : les mille guerriers y attendaient Montmorency; à la vue des chrétiens, revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris et se levèrent pour combattre, mais Josselin s'avançant au devant d'eux, les arrêta.—Ne craignez rien, leur dit-il, je vous amène, il est vrai, le plus redoubtable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui, que pour nous : il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres; il nous

rend la princesse d'Angleterre.—A ces mots il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre: Montmorency reprit la parole: " Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel enfin."—Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde, et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages, le prince la suit; elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et dans son

désordre, elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit: " Jure moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des chrétiens, ni les ordres mêmes du chef de ton église ne pourront t'engager à prendre un autre époux."—Je le jure, répondit-elle, en relevant son visage noyé de pleurs, à toi ou à Dieu. — Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble, une sueur brûlante coule sur son front; cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour; et le héros en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots: il s'enfuit, il s'écrie: " Adieu Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi."—Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier, les chrétiens le retiennent: instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités; le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste,

et la main de Mathilde ; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'ame de Malek Adhel, en a bien plus encore : Mathilde qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des chrétiens, tombe à genoux ; elle ne disait rien, mais ses larmes étaient des paroles, et Malek Adhel les voyait : elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être chrétien, être son époux. Kaled étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné, lui dit : " Malek Adhel, est-ce que tu hésites ?"—Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide : à cette vue la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge, elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les r'ouvrir jamais ; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant au bout de quelques minutes, Montmorency d'un air respectueux s'approche d'elle, et lui demande si elle veut

partir.—Partons, dit-elle, à présent je n'ai plus rien à quitter.—Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière, elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture ; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore ; toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek Adhel est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus ; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper, car les évènements passent, mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré

toutes ses forces, ses yeux éteints toutes leurs flammes, et le héros a repris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande ame peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité: il dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts, car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre; à une bouillante valeur, il joint une prudence consommée: tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef, et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire, avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine, à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs ; Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : Saladin me croit un rébelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai ; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer ?—Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose : mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Égypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui, et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes désirs d'un cœur qui ne

peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion, et devenir coupable; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère, que toutes les accusations de Metchoub; et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub; Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat: il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise: surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime

encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses désirs de vengeance; toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince. Saladin pourrait un jour blâmer ce refus; suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel, il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain; le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence, il lui parle ainsi: " Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête; aucun des deux ne s'exécutera; au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frére ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore

pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolemaïs, s'apprêtent à attaquer Césarée ; dis-lui que je vais m'y rendre, et que s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir.—Je sais, répond Metchoub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas ; mais cependant je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission.—Et quelles sont les preuves que tu exiges ? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin.—Moi ton prisonnier, reprit Malek Adhel avec un sourire amer ; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées ; non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter ; si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux.

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant: "Amis, compagnons de mes travaux, braves musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie?" A cette voix si chère à leur cœur, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre; en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus; les uns jettent leurs armes, d'autres fuient, le plus

grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit: "Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir, je ne veux pas le priver plus long temps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; ramène les soldats qui voudront te suivre, ils sont libres comme toi: jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée, s'ils le préfèrent; c'est à eux de choisir entre nous."

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la désertion de tous les autres ; il n'en trouve pas un seul ; pas un seul n'a même hésité ; il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en réhausser l'éclat, et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne ; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où peu de jours avant il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : " Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage ; j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre ; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher."

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub, elles irritent au contraire son ressentiment, en le forçant à la reconnaissance ; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement,

consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter; il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui menaçaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur, et pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout à coup, le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on répète: *Ce sont les chrétiens! ce sont les chrétiens!* et le peuple et les chefs troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient

sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'entendard du croissant s'est fait reconnaître; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie: tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentiments. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel; on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports; il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour, et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce

peuple, s'il lui refusait la sienne.—Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être!—Accablé par cette pensée qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs; il tombe dans une profonde tristesse; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui: il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales: les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes; le second d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense: son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails: alors seulement il consent à se retirer sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet, pour s'occuper

de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled.—Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. —Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient.—Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée : Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point; si tu pouvais la voir, mais comment l'espérer? on ne te le permettra pas.... Cependant si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse, elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal.—Je t'entends, reprends Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu

aimes, sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue.—A ces mots le prince ému, le serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit: "Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense." O amitié! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentiments sont grands.—Tu vois ce ciel qui est au dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien! l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore; grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître: soumis à ton frère, laisse lui la puissance et règne par l'amour: porte les armes de Saladin jusques aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom.—Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu: ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère, est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes: ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près: dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer

aux faiblesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience: quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux tu craindre de l'ambition ?—Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute, d'autres pourront le concevoir aussi; car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout, ne veuille rien...Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle; si je suis destiné à ne plus te revoir ici bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis, Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet.—En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince, il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître, et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection que l'amitié répand dans son ame, y calme un moment les dévorantes ardeurs

de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin, quelle rage embrase le cœur d'Agnès ! en revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avançait vers le Caire à la tête d'un parti nombreux de musulmans, elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale : mais en apprenant que Malek Adhel est vainqueur, et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des croisés ; Agnès n'en écoute pas davantage ; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolemaïs. Metchoub poursuit son chemin, il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendart de la rébellion, qu'il est maître de l'Égypte entière;

que séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre, sont passés sous ses drapeaux: que peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les chrétiens, et défier avec leurs forces réunies, toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence: mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine: jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts: ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchiré dans tes sentiments les plus vifs, dans ton orgueil et ton amitié, tu ne respires que la vengeance, et ce n'est plus sur les chrétiens que tu brûles de la verser; les chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage, il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel, c'est de

son sang seul que tu as soif; la chute de Ptolemaïs n'est plus rien pour toi, tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu que les chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir, périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub: Césarée, Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui seras témoin de ma vengeance; elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère, que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs ames, abandonne leurs cadavres à la poussière; qu'en un moment la campagne en soit couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne, que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse; que les lions des combats s'en rassasient avec les dents de la victoire.

Je m'èleverai sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang, et en voyant le parjure Adhel rendre son dernier soupir, je lui dirai : " Toi qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comment il sait punir."

Il dit, et toute l'armée touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son indignation ; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs, des cris forcenés en troublent le silence, on entend retentir de tous côtés, Césarée, Césarée.—Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher à l'instant même, s'écrie le sultan.—Et à l'instant même ses troupes sont prêtes à marcher : Saladin quitte son camp qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque ; il donne à Metchoub le commandement de l'avant-garde de l'armée, il se place au centre, marche à grands pas et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable : Césarée, Césarée.

CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour, et quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre, mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect: à quelque distance de sa litière, il marchait triste et pensif, et si elle l'interrogeait, il lui répondait le plus brièvement possible: une fois seulement, comme elle lui parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son epoux, il répondit: " Ah! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut-il y avoir quelque joie loin de vous!"—Après ce peu de mots, qui firent rougir la princesse, et qu'elle laissa sans réponse, il se tut, et craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine; Ascalan et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs, allaient se montrer à leur vue, lors-qu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance; mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces, ils ne se fussent pas crus encore assez forts: Josselin en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra: il voudrait selon son usage s'élancer au-devant d'eux, mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit defendre; ansi, ce héros qui jusqu'à ce jour ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les compte, les attend, et tout l'effort de son courage est employé à retenir sa valeur: les autres chevaliers imitent son exemple; rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les

musulmans étonnés se demandent si ce sont bien des chrétiens: s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action; car depuis les longues et furieuses guerres qu'occasione entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'Islamisme. Cette sorte de frayeur dont les musulmans les supposent atteints, leur inspire une confiance téméraire, ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre; mais tout à coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency, il enfonce la seconde, rompt la troisième; ses coups sont si sûrs qu'ils portent tous, et si rapides, que les musulmans tombent sans avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage: tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore; il ne songe point à se défendre ni à

attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse; il parvient à en approcher, et pousse son javelot; le trait part, traverse le bois de la litière et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule: à cette vue, Montmorency frémit de rage; et se précipite sur le guerrier sacrilège; celui-ci que la foule des chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre; il presse les flancs de son coursier, mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne rallentit la rapidité de sa course, que quand ils sont bien loin des chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux; la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie.—Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu, enfonce ton poignard dans le sein d'une femme.— A ce nom, le héros français s'arrête, il doute

de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer, est celle d'un soldat; mais en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme; et, quoiqu'il aperçoive les musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier et recommence le combat; Montmorency pare ses coups et n'en porte plus; sans doute il méprise la princesse qui, désertant son culte et sa patrie, combat pour les ennemis de sa foi, mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré défendre; cependant les musulmans approchent.—A moi sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. —Elle dit, Josselin est enveloppé: libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille d'Amaury part pour rejoindre les chrétiens et assouvir sa vengeance; Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde; il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré; c'est

une armée qu'il lui faut combattre, mais sa valeur vaut seule une armée; il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès; celle-ci éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage et lui porte des coups terribles, le héros hésite; s'il renverse Agnès, il échappera aux Sarrazins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les chrétiens; mais il craint moins la mort que la honte de verser le sang d'une femme: avec un courage tranquille, il se dévoue donc, attend les mahométans et combat à la fois et Agnès et une armée. N'aura-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu s'il peut en mourant sauver Mathilde et les chrétiens, et n'entend il pas ses aïeux qui lui crient du fond de leur tombeau, que peu importe la vie, pourvu que l'honneur reste, et qu'avec le nom qu'il porte, il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire?

Cette héroïque résolution l'anime d'une ardeur nouvelle; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore, et Agnès elle-même commence à croire qu'il n'a point d'égal: en le voyant

lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son ame quelque chose qui ressemble aux remords; loin de l'attaquer encore, elle est prête à se ranger de son côté, elle l'eût fait, si elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes; sa formidable epée parcourt tous les rangs, elle semble se multiplier, elle est partout, chaque musulman croit avoir Montmorency à combattre; et, pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui; mais les Sarrazins reviennent à la charge, ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier; ils l'entourent de toutes parts; en vain Josselin abbat une foule de têtes, ses ennemis ne diminuent pas; bientôt son corps ets couvert de blessures; sa cuirasse est teinte de sang, son épée se brise dans la poitrine d'un musulman; il en arrache le tronçon, et affaibli par le sang qu'il perd, il tombe à genoux, combat toujours, et les prodiges de ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les chrétiens se

sont aperçus de l'absence de leur chef; ils se dispersent dans la plaine pour le chercher; à la fin, ils découvrent les ennemis, et sans s'être dit une seule parole, ils volent tous ensemble à leur rencontre; la fière Agnès tente de les arrêter, ils la renversent et passent outre; à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds, ils cherchent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre, et le voient seul, un genou en terre, renversant encore les musulmans avec la poignée de sa lance, tandis que près de lui son cheval abattu semble moins se plaindre de mourir, que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrazins qui commençaient à ne pouvoir plus soutenir les efforts de Montmorency, fuient à l'aspect des chrétiens, et entraînent Agnès avec eux : mais hélas ! il est trop tard ; Josselin noyé dans son sang; couvert des ombres de la mort, penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière; les chrétiens le soulèvent dans leurs bras, le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde; là, ils délacent son armure, et s'aperçoivent avec effroi que

le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures et ne désespère pas de la guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts, la douleur ranime les sens de Montmorency, il ouvre les yeux ; tous ses amis tristes, abattus, sont autour du brancard où on l'a étendu : un peu plus loin, Mathilde pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher ; elle vient le visage baigné de larmes, et tous les traits empreints d'une profonde tristesse ; elle présente sa main au héros, il s'en empare ; la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite : " Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau." " Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, et elle ne peut que prononcer avec un cœur déchiré : " O magnanime héros, nous serez-vous enlevé.... vous coûterai-je la vie.—Ah ! lui dit-il, mon sort

est plus doux que je ne l'espérais, je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous." Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle, Montmorency l'arrête. "Attends un moment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence; alors il baisse la voix et dit à la princesse: "Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux, un jour vous les lui direz et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur et je n'en serai pas jaloux, on ne l'est plus dans le ciel." La princesse attendrie tombe à genoux et s'écrie: "O le plus généreux des mortels, si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus! Que vais-je devenir moi-même quand tout le camp désolé me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage com-

mencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever!" A ces mots la douleur des chevaliers éclate; de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie: " O saint temple, demeure dans la poussière, Montmorency ne te relèvera pas." Un autre dit: " Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. — D'une voix faible et émue, Josselin répondit: " S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes serments et au dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout à fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros, et dans le vôtre, peut-être, madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde en-

tier n'aurait pu m'en offrir sans vous." Alors se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient : " Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous élèverez mon tombeau au-devant de Ptolemaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses ramparts ; peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas.—Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime ; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe élevée en face de la superbe ville que tu as conquise lui servira de bouclier, et du sein du trépas, tu nous défendras encore." Josselin sourit avec reconnaissance, puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit : " N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever?—Oui, repartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant.—Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas." Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute : " Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion,

cela ne fait pas de mal." Mais cet effort subit et violent joint à celui qu'il a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuisent le peu de force qui lui reste ; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu, et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur ; ses mains réfroidies tombent sans mouvement ; son sang glacé s'arrête ; les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirants soupirs : tant de maux vont briser son cœur. Cependant elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort : on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur

son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes; puis à genoux près du lit avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'ame des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Éternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs; ils approchent du camp, et s'en approchent avec tristesse; car s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée, et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur demander sans cesse:

qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros?

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la vierge: Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre, Philippe-Auguste les suit, Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas de les accompagner, et de savoir un moment plutôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois rencontrent; son maintien triste et abattu les fait tressaillir; Richard s'écrie: " Les infidèles ont retenu ma sœur." La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand, dans peu d'instants elle sera entre les bras de son frère. " Comment? elle vous suit, s'écrie Lusignan; vous avez enlevé cette glorieuse proie des chaînes de

l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front !" Enguerrand se tut et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier; cependant ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'évènement le plus fatal aux chrétiens, et n'ayant plus à redouter la prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les frappa tous deux à la fois, elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son ame un sentiment qui lui était inconnu, car il ressemblait à l'effroi; Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency: Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel: Richard demeura immobile; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sen-

tant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria: "Ah! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur? Assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte." Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency: il se trouble, il frémit; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami, et sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui

n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency ; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie ; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lis qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français ; ils pleuraient dans Montmorency non seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui ; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête, Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'en-

gloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissants avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or: pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards, une sorte de pureté qui attirait leurs respects, les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir; ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté, ils se jettaient dans l'avenir et s'y livraient à de tendres espé-

rances. La mort toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour, et il sait venir se placer jusque sur un cercueil ; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel : ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes, le plaisir le dissippe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'ame d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du cœur de l'homme, qui lui fait trouver plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il espère beaucoup, que dans celle où, rassasié de biens, il n'a plus de vœux a former ; étrange penchant en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination. Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien qui le fixe, qui le contente, qui lui suffise, car le secret de sa faiblesse et de ses

misères, le mystère de ses passions et de sa conscience et le but de sa vie entière, sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot : *attends.*

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence et à l'entrée d'un bois de sycamore, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire, et à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures, enlevés aux infidèles par une seule main et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Montmorency, s'étonnaient encore, et se demandaient entr'eux : comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées? Philippe-Auguste s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit : " Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie, je donnerais l'autre pour venger ta mort : périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en opposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras ;

que jusqu'au dernier, tous servent d'expiation à tes mânes : ô vous qui m'entourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun musulman ; et vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde qui était prosternée près du tombeau, vous qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur, ce que l'empire du croissant contient de plus grand et de plus illustre."—Sire, reprit la vierge en élevant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut jamais d'ame plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency, permettez-moi donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment." Elle dit, et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistants, ne doutent point qu'en regrettant Montmorency, elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs ; les prêtres restent auprès du tombeau. La nuit n'interrompt ni leurs hymnes ni leurs pleurs ; la croix à la main la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne, elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier ; constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentiments fugitifs, aux vaines amitiés, et par ce caractère auguste, se distingue de tout ce qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre, seule elle n'est point de la terre.

CHAPITRE IV.

Bérengère était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux : elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek

Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible, mais elle se tut; la reine insista, et pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard; mais quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine: " Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat, s'il n'en avait pas été touché; il l'a été beaucoup, mais l'a-t-il été trop? Je n'en sais rien; Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir."

O candeur de seize ans! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas! la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui: son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas, mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que non seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il désire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée, mais quand il faut montrer à des régards étrangers et nos faibles efforts qui

ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûté, et notre entraînement si rapide qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvements qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres. Le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés demeurent seuls, nous rejettons les nuances qui les lient, et épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un musulman, saisie de ce saint effroi qu'une ame chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon? que dira-t-il en la sachant unie à ce même musulman, par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes? Hélas! quand Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien

peu en ne donnant qu'une promesse, mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert elle ne peut se trouver bien coupable, mais Guillaume ne verra ni ces détails ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah ! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une si chère pensée, si elle pouvait espérer qu'il lui permît de continuer à aimer; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait; l'archevêque aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek Adhel est pour elle, et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus, car parler de son repentir, ce serait encore parler de son

amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va poursuivre la sienne jusque dans les replis les plus cachés de son ame, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habituée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais s'il lui commandait d'étouffer sa tendresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir; tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les rois et les chevaliers se faisait un honneur d'être admis; c'est là que parut Mathilde, et dès-lors les beautés qui en étaient l'ornement, ne furent plus

que des beautés ordinaires : Mathilde éclipsa tout, et réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards : j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la vie religieuse ; d'ailleurs le sentiment qu'elle portait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvements plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde, et enfin on osa l'aimer parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémond d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout, le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois et des joûtes,

dont la princesse d'Angleterre était l'unique objet, et tous ces nobles rivaux ne désiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun; indifférente aux plaisirs dont elle était entourée, comme aux vœux qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin; il connaissait Malek Adhel; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier; Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli. Il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors que Malèk Adhel lui avait fait rendre: aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les entretiens du comte

Hugues, était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là le nom de Malek Adhel était souvent répété, car les Sarrazins accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches, s'approchaient d'eux sans crainte dans les moments de trève, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les joûtes donnécs sous les murs de Ptolémaïs; les deux champions entrés en lice, n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les chrétiens dansaient souvent au son des instruments arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrazins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel; mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus bril-

lantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout à coup à l'entrée du camp, un Arabe monté sur un cheval superbe ; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande pour prix de sa victoire que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte ; Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa, viennent de descendre dans l'arène. L'arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à

l'aller combattre à son tour; mais la princesse le retient. " Sire, lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas." Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté et surtout de l'être par la princesse; cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baisse le bas de sa robe, et en se relevant, il lui dit, à voix basse: " Malek-Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire, il est à présent à Césarée; c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled." A ces mots la vierge rougit, se trouble; elle veut parler, la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violem-

ment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main ; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévére ; Richard l'interroge : " Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom ?— S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire ?—Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, rèpondit Richard.—Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste ; et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers !" Richard sourit, et se retournant vers sa sœur dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : " Pourquoi rougir ainsi Mathilde ? Une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois ; mais maintenant que vous avez traversé

l'océan et les déserts; que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds; que nos ennemis mêmes, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusques dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer."

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la rêine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours.— Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer: la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas: " à présent, madame, que les conditions du combat ont été

remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer?—Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt; il n'a parlé que de mon embarras: quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre.—Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même." Mathilde le regarda d'un air de doute, et il ajouta avec un accent irrité: " Votre altesse le croit-elle donc invincible?—Mais il me semble, reprit-elle en souriant, que jusqu'à ce jour, c'est le seul reproche que les chrétiens aient jamais trouvé à lui faire. "

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et de ce moment il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redoutable de ses rivaux: l'amour et

l'ambition lui faisaient egalement désirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies, il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et lui avait promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur à s'unir à lui, parce qu'alors devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien qu'hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il frémit á l'idée des propositions qui ont été faites à Malek Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refusérait-il? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté, mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès-lors il ne la regarde que

comme le plus grand des malheurs. Ainsi dévoré par ses inquiétudes, il se promène sombre et pensif sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre, il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes, pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va au devant de son frère d'armes, il lui reproche son silence: " Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit." Lusignan soupire et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère; et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. —Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis long-temps mon cœur t'avait donné ce titre, la main de ma sœur le confirmera.—Auguste monarque,

répond Lusignan, vous, dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien ? Je vous dois tout ; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival ; c'est vous qui me rendrez mon royaume ; mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien là.—A ces mots Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie, il reçoit le serment du roi, cependant il lui dit : " Vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse ?—S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne." Dans l'ame d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer.—

Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup ; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes :

CHAPITRE XXIX.

« MA sœur, lorsque le jour des funérailles du grand Montmorency je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur; mais si vous prolongiez plus long-temps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets." Si on doit le supposer, sire,

reprit-elle, je vais les quitter adjourd'hui, et reprendre mes humbles habits.—Non, ce ne sont pas ceux là que vous devez reprendre, interrompit-il vivement, et le moment est venu de m'expliquer avec vôus sur ce point.

Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois: ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux ; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer, mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empresser autour de vous : votre main est l'object de tous les vœux: parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang; mais, ni son mérite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est

égale pour tous. Je sais qu'à Damiette, votre fierté ne s'est pas démentie ; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux, que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer ? Hé ! quoi, reprit Mathilde, en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence ? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un musulman ?—Si le mérite du frère de Saladin avait fait quelqu'impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien, honoré de mon amitié, présenté, recommandé par moi, y réussirait bien mieux encore. —Et peut-être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est

le sort que le ciel me réserve ; mais s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier ; je n'ai pas un cœur qui puisse aimer deux fois. —Si vous fûtes douée de tant de constance, répliqua le roi en souriant, je dois rendre grâce au ciel de votre indifférence pour Malek Adhel ; car assurément quelle que soit ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux vous voir privée de vie, qu'éprise de ce musulman. Mais, parlez-moi avec sincérité, ma sœur, est-il vrai que parmi les princes et les chevaliers qui vous entourent, nul ne vous a paru assez aimable pour vous donner le désir de renoncer au cloître ?—Non, répartit Mathilde, aucun n'a produit cet effet.— Ainsi, vous persistez toujours dans le dessein de vous consacrer à Dieu ? " A cette question, le front de la princesse se couvrit de la plus vive rougeur ; elle baissa les yeux et se tut. —Vous ne répondez rien, Mathilde, et semblez interdite : si ce n'est point votre vocation à la vie religieuse, qui vous éloigne de

l'hyménée, quel peut être votre motif?" Pour toute réponse, sa sœur essuya, en silence, quelques larmes furtives qui s'échappaient malgré elle. Alors le roi ajouta; " Je vois qu'un étrange secret pèse sur votre cœur, je n'en demande point l'aveu de votre bouche, je respecte la pudeur d'une vierge ; mais accoutumée à vous ouvrir, sans réserve, au saint archevêque qui nous écoute, je suppose qu'il sait déjà quel sentiment vous agite, et je vous prie de lui permettre de m'en instruire.— Depuis le retour de son altesse, sire, reprit gravement Guillaume, elle n'a pas daigné m'appeler une seule fois auprès d'elle, et ses dispositions intérieures ne me sont pas mieux connues qu'à votre majesté. — Qu'entends-je ! s'écria Richard, avec surprise; après son long exil parmi les infidèles, la pieuse Mathilde n'a eu rien à vous dire; son premier soin, en arrivant ici, n'a pas été de se mettre en état de recevoir le pain de vie ? elle qui jadis se croyait coupable de passer une semaine sans se

faire absoudre de fautes dont un ange n'aurait pas rougi.—La princesse, depuis son retour, répondit le prélat, a assisté régulièrement à toutes nos cérémonies ; mais elle n'a participé à aucune.—Puis-je croire ce que vous me dites, interrompit le roi ; quelle peut donc être la cause d'un si grand changement ? Vous vous taisez toujours, Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi ; mais cette honte même, et ces larmes qui coulent sur vos joues, m'apprennent que le moment du repentir est venu, et que vous ne garderez pas plus long-temps un silence, qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons : je vous laisse avec le pieux Guillaume, parlez-lui ma sœur ; et puisse-t-il ne rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine." Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée : Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit

pas, et emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : " Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus, je ne sais si vous les partagez aussi····—Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots ? N'est-ce pas assez de vous taire, chercheriez-vous à me tromper, mais n'espérez pas y réussir ; je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses, dans ce cœur que vous ne me fermeriez pas, si je ne devais rien y trouver de coupable ; dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre.—Mon père, lui dit Mathilde, avec un grand trouble, cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des chrétiens et de vous-même.—Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque ; je sais quel est Malek-Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour

y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable ; chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Éternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe.... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie ; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur, elles ne tariront pas.—O mon père, s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'ame ; sans doute je fus coupable mais si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite ; si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succéderait-elle au mépris. — Je ne vous méprise point, ma fille, car je sais que l'Éternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir : si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse ; pénétrée d'une vive douleur, revenez toute à

Dieu ; votre cœur enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures.—Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et enflammé de honte, elle dit : " Mon père, daignez m'entendre ; il est temps que le terrible secret qui me tue, s'épanche dans votre sein····Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu ; comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lie à Malek Adhel." Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. —Mon Dieu ! s'écrie-t-il, quelle amertume réserviez-vous à ma vieillesse ? Cette fière et chaste Mathilde ; cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman····—Mon père, que dites vous, interrompit vivement la princesse ; je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été abandonnée avec

Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis, voilà tous mes crimes; mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivants; la mort planait sur ma tête, Malek Adhel expirait près de moi: en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de chrétien, à me suivre devant le trône de l'Éternel.....—Dieu puissant, confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume, avec un accent élevé: ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir? —Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux.—Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée." Mathilde se prosterna, bénissant Dieu sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel; car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Éternel l'avait armée: cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre, pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge; il resta donc tout en-

tier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permît de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : " Ma fille, répétez-moi ces paroles extraordinaires ; Malek Adhel a pris le nom de chrétien?—Au moment où il croyait mourir, mon père.—Et en revenant à la vie, il a abandonné la lumière?—Si vous eussiez été auprès de lui, mon père ; si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés : s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie.....Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire ; faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage? Cependant l'Éternel le sait, combien l'espoir d'en faire un chrétien a eu de séduction pour mon cœur, et a donné de force à ma tendresse.—Si, par mes soins, je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'ame de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir.—Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si

Malek Adhel était chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer?—Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et j'employerais tout mon zèle à engager Richard a vous le permettre aussi. —Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel.—Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi; mais fût-il chrétien, peut être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presqu'engagée....—Il l'a engagée! interrompit vivement la princesse; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance.—Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu: mon cœur n'appartient qu'à moi; nul n'a le droit d'en disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek Adhel. Si Dieu parle, j'obéirai, mais je n'obéirai qu'à lui; lui seul peut m'arracher au héros à qui je dois tout; les hommes ne le pourront jamais.—L'archevêque la regarda d'un air surpris; car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution, dont il ne

l'aurait pas crue capable ; cependant en se souvenant dans quelle position elle avait résisté à Malek Adhel, il songea qu'il devait y avoir, dans cette ame, de grands moyens de résistance, et qu'ayant à opposer aux événements, aux choses, et aux hommes, le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable.—Après une longue pause, Guillaume lui dit : " Ma fille, avec le cœur que vous portez, et le caractère de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs." Il m'en apportera un bien terrible, sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres.—Mon enfant, lui dit l'archevêque, avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de ses passions, si dans la sincérité de votre ame vous croyez pouvoir former quelqu'espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire ; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage.—Mon père, il est

vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici; mais quand je me suis séparée de lui, au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre.—Malek Adhel, combattre contre Saladin! s'écria l'archevêque; ô miracle inattendu! ô providence! ce sont là de tes coups.—Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée.—Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invisible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous: aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez, et trop long-temps nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs.—Allez-vous tout découvrir au roi? lui demanda Mathilde, émue. Me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désapprouvera, sans doute? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir.—Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit Guillaume, en la regar-

dant avec attendrissement: si vous avez eu quelques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours; il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvée, sensible, surtout, à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence, mais à un sentiment tel que la vertu n'en rougit point; que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher."

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut

Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit, que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer.—L'archevêque le savait déjà : le roi de France lui avait confié son secret; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival, il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa, en ces termes, un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste :—Avec son courage et son royaume, il pourrait beaucoup sans doute; mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand; souffrons donc qu'il aille appaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et au lieu de l'accuser, plaignons-le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la providence semble nous en ouvrir

la route : les deux lions qui la défendaient, sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis ; leurs armées ont combattu au Caire ; celle du Sultan a été battu. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césarée ; et si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère.—Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'éleva vivement contre cette opinion : ne voyait-on pas que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait ; et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux ?—Si vous songez que cet infidèle est Malek Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre ; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point

que la princesse d'Angleterre en fît un.— Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un musulman, s'écria Richard, d'un ton irrité?—En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel; d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière; et pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main....—Ma sœur n'a pas pu la promettre, interrompit Richard avec colère; elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé: si elle avait persisté dans ses premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle; mais puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre.—A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi, combien cette résolution pouvait être funeste aux chrétiens. —Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek Adhel se convertit, et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous con-

jurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi ; et vous n'y résisterez point. —Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point, s'écria vivement Lusignan ? N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers, dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel ; et ne peut-on vaincre sans ce musulman ? Ah ! si l'ardeur qui est dans mon ame pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejetterions les secours d'un infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin ?—Lusignan, lui dit l'archevêque, d'un ton sévère : n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité ? n'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle, qui menaçait de ruiner la cause du ciel ? n'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre, et dans une dignité que vous ne méritiez pas peut-être ; puisque vous vous les étiez laissé ravir ? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous

tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même ?—Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent ; et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi ?—Il m'appartient, reprit l'archevêque, d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire ; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse, contre quiconque s'apprête à les opprimer, et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisiez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous ; et vous, Lusignan,

si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts, si contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seulement un jour plutôt, sachez que mon devoir serait de vous déclarer à jamais indigne de la posséder, et que jamais je n'ai trahi mon devoir." En achevant ces mots, Guillaume s'inclina devant les rois et sortit.

" Que m'importent la témérité de son zèle et ses préventions obstinées, s'écria Lusignan ; que m'importent et ses vaines menaces et celles du conseil réuni ! tout cela ne m'effraierait guères et ne changerait rien à mes résolutions si j'étais assuré des vôtres, dit-il à Richard." Celui-ci lui répondit avec une sorte d'indignation : " Est-ce que vous vous méfiez de ma parole ?" En le voyant offensé, Lusignan se jeta dans ses bras et lui dit : " Pardonne à ton frère, plains-le, juge de son amour par sa faute, et ne le punis pas d'avoir douté de ta foi. — N'en parlons plus, répliqua Richard, d'autres intérêts nous appellent ; Malek Adhel est à Césarée, assurons-nous de ses inten-

tions; si elles sont telles qu'on nous le dit, s'il est vrai qu'il se soit révolté contre Saladin, en faisant avancer une partie de nos troupes, elle pourront surveiller nos ennemis, profiter de leur querelle, et ouvrir le chemin de la victoire au reste de l'armée."

Le duc de Bourgogne approuva cette résolution, et Lusignan n'ayant pas osé s'y opposer, en moins d'une heure le conseil fut assemblé. Richard y parla le premier; il mit sous les yeux des princes les évènements qui s'étaient passés au Caire et qu'il tenait de la bouche de Guillaume, et ne cacha point l'espérance qu'on avait de pouvoir attirer Malek Adhel dans le parti des chrétiens; il voulait ajouter son opinion à cet égard, mais cela ne lui fut pas possible; l'espérance qu'il venait de donner avait répandu dans le conseil une joie qui avait besoin d'éclater, et ce fut un sentiment unanime qu'on s'écria qu'il n'y avait aucun prix dont on ne dût payer l'avantage de gagner un pareil auxiliaire. Les évêques surtout, appuyés par le légat du pape, prétendirent que la conversion de Malek Adhel étant pour le bien de la chrétienté d'un

intérêt infiniment supérieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours, Lusignan se leva avec colère, et répondit, qu'il était honteux que des chrétiens semblassent faire dépendre d'un infidèle le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient, en consentant à acheter son secours à tout prix. " Eh quoi donc ! s'écriait-il nous fions-nous si peu à Dieu et à notre courage que nous n'osions espérer de victoire si Malek Adhel n'est avec nous ? et sommes-nous tellement dégénérés que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le valent ? Montmorency est tombé, il est vrai, mais Richard vit encore ; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure ; et vous, illustre comte de Saint Paul, vous Esmengards d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des Hospitaliers, vous qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas de voir des chrétiens élever la valeur d'un in-

fidèle au-dessus de la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévouement? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépends de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandés par un musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée?

" Il ne put achever: de toutes les parties de l'assemblée, les princes qui aspiraient à l'hymen de Mathilde se levèrent indignés, en s'écriant que jamais ils ne permettraient qu'elle devînt la proie d'un infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. " Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprété les intentions et les désirs du parti qui, dans cette assemblée, s'est prononcé en faveur de Malek Adhel. A Dieu ne plaise que nous demandions à voir les chrétiens commandés par un infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre; mais Malek Adhel chrétien n'est plus un infidèle; d'ennemi qu'il

était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise ; et élevé, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée ; non, sans doute, elle ne doit point l'être ; mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse et chaste princesse ? tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement."

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison ; et dans cette occasion comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

" Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée, pour sa-

voir quelles sont les véritables dispositions de Malek Adhel ; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard."

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Césarée ; mais ses désirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que pendant l'absence de Richard le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne ; il annonce que dans peu d'heures il sera déjà loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même les soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique

ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenu dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même. Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek Adhel abandonne les musulmans. A voir sa joie qui se répand dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette nouvelle ; elle éléve si haut la gloire de Malek Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle ; en lui disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion, céderait-il à un musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien ? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance

et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie, et de ce jour, les serments que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan furent scellés par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouillant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et en s'efforçant de le rassurer elle l'irrite davantage; elle lui retrace tous les bienfaits de ce héros, elle lui peint tous les avantages attachés à l'espoir de le voir passer dans le parti des chrétiens; elle lui dit enfin que lors même qu'il demeurerait fidèle à Saladin, qu'il serait victorieux, elle serait sans inquiétude, car il a promis de respecter les jours de son époux. A ce mot, le roi fit un geste de colère et de dédain: être ménagé par Malek Adhel lui semblait la plus mortelle injure; et ne pouvant arrêter la fougue de son ressentiment, il répondit à

la reine que si jamais il lui entendait dire un mot en faveur du prince, il croirait qu'elle n'a pas été impunément aupres de lui. Éperdue de ce qu'elle entendait, Bérengère ne trouva pas de paroles pour se justifier d'un pareil soupçon, et Richard, honteux d'avoir osé l'élever, mais trop irrité pour s'en repentir, passa dans l'appartement de Mathilde, portant dans son âme le regret d'un tort qui était pour lui un nouveau sujet de haïr Malek Adhel.

Il trouva sa sœur à genoux devant son prie-dieu, plongée dans de pieuses méditations; elle leva la tête lorsqu'il entra, et tressaillit à la vue de ce guerrier tout armé, qu'elle ne reconnut pas d'abord. Le roi s'arrêta debout à quelques pas d'elle, d'un air sombre, et lui dit: " Ma sœur, je pars à l'instant pour Césarée, je vais surprendre cette ville, m'en emparer peut-être; on dit que le prince qui la défend est disposé à nous seconder; on dit, c'est par vous sans doute que l'archevêque de Tyr l'a appris, que déjà au Caire il a levé l'etendard de la révolte contre Saladin; je ne considère point si cette conduite est approuvée

par l'honneur, et si la religion doit s'enorgueillir d'une conquête qu'elle doit à l'amour et qu'elle n'obtient que par un parjure ; je ne considère point de quel œil vous recevriez les vœux d'un prince qui ne pourrait s'unir à vous et à notre foi qu'en violant les lois du sang et de la patrie ; tout ceci m'importe peu ; les seuls objets dignes de m'occuper sont le triomphe de la croix et la fidélité à mes serments. J'ai promis de rendre Jérusalem aux chrétiens, je la leur rendrai ; j'ai promis à Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez : ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant, les filles des rois n'en ont point, les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée.—Sire, interrompit la vierge d'une voix tremblante, et mes vœux, et mon cloître? — Il ne peut plus être question de cloître maintenant, s'écria-t-il vivement, une beauté, aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom ; celui de Jérusalem vous attend, la conquête de Césarée nous en ouvrira la

route ; si le prince Adhel nous aide à l'applanir, j'accepterai son secours ; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que lors même que le conseil des croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée ; si ce prince est vraiment chrétien, il n'a pas besoin de récompense ; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui ? Que ce soit donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs, nous saurons vaincre sans lui ; c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement ; heureux, en lui donnant la mort, de délivrer les chrétiens de leur plus grand ennemi, es d'estimer assez ma sœur pour être sûr qu'attachée comme elle l'est à sa foi, elle renoncera sans peine à un infidèle."

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel

dans le sein de Malek Adhel, de Malek Adhel qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt, au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissements ont redoublé. Le pieux Guillaume, dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie, "Mon père! ô mon père!" et elle s'arrête honteuse d'un amour dont l'excès la fait rougir, et qui loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir, et tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer; il lui dit que si Malek Adhel demeure dans ses erreurs il faudra renoncer à lui, mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent et demande elle-même à Dieu de remplir toute son âme; mais en vain la religion y reprend son empire, elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus

terrible. D'une voix timide la triste victime révèle toutes ses douleurs, et l'archevêque ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré, oublie qu'elle est coupable, pour lui donner des consolations et des larmes, il parle le premier de la conversion de Malek Adhel.—Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour ; il n'écoute que celles qui intéressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'object de plus d'un entretien avec Mathilde ; il lui promet de tout tenter pour les changer. Le légat du pape et moi, n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi ; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. Ainsi les promesses de

Guillaume raniment les espérances de Mathilde, et en le voyant, chaque jour, lever vers le ciel ses mains vénérables pour lui demander la conversion du héros ; elle ose tout attendre de ses prières, et le cœur plein de reconnaissance, elle se demande comment elle a pu taire si long-temps ses peines à celui qui en est devenu le seul consolateur. Elle renonce au monde, ne paraît plus à la cour, et ne préfère à sa solitude que les moments où Guillaume consent à l'entendre ; alors même elle ne lui parle pas de son amour, mais de ses espérances : la sévérité du prélat ne se prêterait pas aux tendres confidences, mais sa religion accueille avec joie tout ce qui peut l'induire à croire qu'un grand miracle se prépare, et sa charité s'enflamme à l'idée de conquérir un nouvel enfant à l'église. Mathilde lui dit quelquefois : "Mon père, Malek Adhel n'a jamais ressemblé aux autres mahométans, qui tous méprisent et outragent les chrétiens : vous avez été témoin vous-même de la bonté avec laquelle il les traite ; s'il ne croit point au nom sacré du Christ, du moins il le respecte, et jamais sa bouche

n'a prononcé un mot qui ait pu scandaliser ma foi... Ah ! sans doute, c'est bien plus par attachment pour son frère que pour Mahomet, qu'il a jusqu'à ce jour repoussé le baptême... S'il pensait que ma croyance fût fausse ou dangereuse, n'aurait-il pas tenté de me l'arracher ; que de fois, au contraire, et dans les moments où ma religion repoussait le plus son amour, il a paru étonné de sa sainteté, de sa puissance ; enfin, si nous étions morts au désert, il mourait chrétien... O ! mon père, il est prêt à vous entendre, prêt à vous croire, et peut-être ne faut-il que quelques-unes de vos instructions pour que la lumière de vérité touche son cœur et lui arrive de toutes parts."

C'est ainsi que, sans artifice et entraînée par le besoin de croire ce qu'elle désirait, l'innocente Mathilde remettait sans cesse sous les yeux de l'archevêque les raisons qui pouvaient encourager ses dispositions en faveur de Malek Adhel, et donner plus de force à ses prières, en lui donnant plus de foi en leur succès. Guillaume, dont l'imagination ardente, et le cœur brûlant, aimait Dieu avec une vivacité d'autant plus pas-

sionnée que la parfaite austérité de ses mœurs ne lui avait jamais permis d'aimer un autre objet; Guillaume trouvait dans son ame, tant de foi, de charité et d'amour, qu'il devait bien y trouver aussi l'espérance; plein de ce zèle qui compte pour rien le travail, et entreprend au-delà de ses forces, il ne doutait point qu'un jour il ne fût appelé à la gloire de conférer l'auguste sacrement du baptême au plus grand héros du monde; et pour consommer cet œuvre de miséricorde, s'il n'avait fallu donner que sa vie, Guillaume n'aurait pas hésité.

Cependant les jours s'écoulent, et nulle nouvelle de Richard n'arrive à Ptolémaïs; le même silence enveloppe le sort de Malek Adhel: en vain Mathilde, bravant sa timidité ordinaire, multiplie des questions qu font presque deviner son secret; elle demeure toujours dans cette ignorance qui, pour les ames vives et tendres, est le pire des tourments, parce que permettant de tout supposer, elle permet aussi de tout craindre. Souvent on la surprend au pied des autels, à genoux sur le marbre, abîmée dans un profond recueillement, ne voyant rien, n'en-

tendant rien de ce qui se passe autour d'elle: nul alors n'ose l'interrompre, si ce n'est l'archevêque, la connaissant bien, s'approche d'elle et lui dit: "Ma fille, ma fille, quelle pensée vous occupe donc si long-temps et si entièrement? Songez-y bien; si, semblable aux successeurs d'Aaron, vous portez dans le tabernacle un feu étranger; si c'est le seul amour humain qui vous y conduit et vous y retient; si bien loin d'y captiver vos souvenirs, vous leur donnez toute licence, ma fille, vous êtes toujours une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu.

CHAPITRE XXXI.

Deux grandes armées se dirigeaient vers Césarée; le héros qui la défendait, et les combats dont elle allait être témoin, la rendaient, en ce moment, la plus importante ville de l'Orient. Tandis que du côté de la mer, Richard venait d'atteindre une colline couverte de bois, d'où il découvrait aisément les minarets de Césarée, surmontés

de leur flèche aiguë, Saladin, du côté opposé, venait d'arriver sous les murs de la ville, et Malek Adhel, instruit de l'approche de son frère, se préparait à aller à sa rencontre. Cependant les chrétiens, en apercevant la nombreuse armée du sultan, se déployer dans la plaine, profitent de l'ombre qui les cache, pour observer en silence le parti que Malek Adhel va prendre, et saisir l'instant favorable de tomber sur leurs ennemis : mais la distance où ils sont ne leur permet que de voir le mouvement général des troupes ; les actions particulières leur échappent ; ils ne distinguent point Saladin, s'avançant avec colère vers les portes de la ville ; ils ne distinguent point surtout Malek Adhel venant les ouvrir avec soumission. Cette marque d'obéissance n'appaise point le sultan ; pour l'attribuer à d'autres motifs que la frayeur, la révolte du Caire est encore trop présente à son esprit ; il s'étonne pourtant de la timidité de Malek Adhel ; il en rougit pour lui ; en perdant sa vertu il a donc perdu son courage, se dit-il, et sans daigner jeter les yeux sur un frère qu'il n'estime plus, il

s'écrie : " Soldats, saisissez le rebelle, et que vos épées étincelantes le consument du feu de ma colère avec la rapidité de l'éclair." A cet ordre cruel, ses troupes demeurent muettes et consternées ; mais celles de Malek Adhel qui l'ont entendu, s'ébranlent, volent au secours de leur chef, et l'arrachent de la vue du sultan. Saladin, furieux, tire son glaive et ordonne à ses soldats de le suivre ; ceux du prince, sans attendre son ordre, ni considérer le désavantage du nombre, s'élancent avec une telle impétuosité, que la troupe ennemie est bientôt repoussée, et que le fier Soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les chrétiens ont aperçu ce combat ; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqué de tout côté, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée, les rangs plient et cédent sans combattre : en peu d'instants les chrétiens ont

fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente : " Prenez 1500 hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp ; annoncez ma victoire ; que nos frères se réjouissent, Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom du Christ sera béni dans Césarée." Le prince de Tarente obéit ; il charge de chaînes les Mahométans, et reprend la route de Ptolémaïs : tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans le sairs, il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir ; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint et lui dit : " Maintenant soyons amis, Saladin, l'ennemi est là qui nous l'ordonne, repoussons-le ensemble ; après la victoire tu seras à temps de me faire mourir." Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montra il fait

changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil : dans le trouble de mille pensées confuses il se demande ce qu'il doit croire et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe, ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le sultan : au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu; il s'élance, il s'écrie: "A moi, chrétiens, Saladin est pris." A l'aspect d'un si grand danger le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêtée ; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et s'écrie : Rends-toi Saladin.—Je ne te rendrais pas même mon cadavre, repartit le sultan, mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère, lui dit Richard, ton frère

est à nous.—Mon frere est à moi, interrompt-il; puis tout à coup, d'une voix tonnante, il s'écrie : " A moi, Malek Adhel, les chrétiens sont vainqueurs." Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu ; il court, vole, renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées ; Saladin le voit auprès de lui, et fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout-à-l'heure ; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement à la gloire ; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la désire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères ; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince un combat terrible commence entr'eux déjà leur sang coule et rougit leur cuirasse

étonnés de la resistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts ; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, que sa chute n'interrompt point le combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adversaire, que le casque du roi se brise et la laisse un moment éperdu. Mais loin de poursuivre sa victoire, Malek Adhel s'arrêta subitement ; il regarde Richard et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur ; il lui dit : " Quel est ton nom, guerrier invincible ? A tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher.—Je suis ton ennemi, reprend le roi d'un air farouche ; oui, ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi ; tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné, non, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts.—Eh bien ! superbe Richard, s'écria le prince avec une profonde émotion, car il n'y a que toi qui puisse me tenir un tel langage, si tu crois devoir me haïr parce que j'ai été fidèle à mon pays, je porterai

avec douleur le poids de ta haine, mais elle ne m'empêchera pas d'honorer en toi le plus grand roi du monde, et de t'aimer comme l'auguste frère de celle à qui j'ai consacré ma vie." Il en aurait dit davantage, s'il n'eût aperçu les troupes mahométanes qui accouraient sur eux. A l'instant, il donne son cheval à Richard, et lui dit vivement: "Fuis, noble monarque, au nom de ton épouse, de ta sœur, résous-toi à fuir; contre tant d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêcherait pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause." Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des chrétiens lui commande de ne pas les abandonner, c'est à lui qu'appartient de réunir et de sauver les restes de l'armée; son devoir de chef fait céder son courage, et ici c'est l'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en reculant il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux chrétiens en demeurant fidèle à Saladin.

Tandis que le héros anglais rejoint ses troupes, les rallie et fuit avec elles, Saladin

les poursuit et égorge impitoyablement tous les chrétiens qu'il peut atteindre. Malek Adhel les épargne et ne fait que des prisonniers; l'image de Mathilde qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les chrétiens; il a horreur de leur sang, son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien aimée appelle ses frères. Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre n'excitent point sa compassion, un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourments qui le

déchirent ; ils sont tranquilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts ; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglants qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère, il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaisse Metchoub pour le suivre ; il leur dit : " Jurez-vous par Mahomet et son divin alcoran d'obéir à tous mes ordres ? —Nous le jurons, s'écrient-ils.—Imitez-moi donc, reprend il, tombez aux pieds de votre souverain, et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre, je t'offre ma tête, prends ta victime, ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers soutiens de ton empire et

de ta puissance ; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer." A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère ; Malek Adhel s'y jette. " Ah ! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir ? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel ! si tu as eu des torts, je les oublie, puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer." Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit ; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie, et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mê-

lent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand évènement lui a été envoyé, il s'écrie: "Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Metchoub, fut la seule cause qui put me porter à les croire." Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit, il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au

moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. " Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altéreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur, mais tu as vu aujourd'hui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes.—Écoute, reprend le sultan, je t'ai entendu et je ne t'ai pas trouvé coupable ; si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde ; en l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire ; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami ; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner, mais je n'ai rien à te pardonner...Que dis-je ! n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort que tu as sauvé mon armée et ma vie ? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te

donner la beauté que tu aimes: accepte le trône de Jérusalem, fais y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre, qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les croisés satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère; unis de cœur, d'opinions et de gloire, la sainteté de nos nœuds servira d'exemple aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix.—Je te savais si grand et si généreux, répond Malek Adhel dans l'effusion de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte tes dons, afin qu'ils me lient plus étroitement encore, s'il est possible, à tes intérêts et à mes devoirs; j'accepte le trône que tu m'offres, afin d'être le premier de tes tributaires, et de te donner un nouveau gage de ma fidélité, en te nommant mon bienfaiteur."

Le prince voudrait porter lui-même au camp des croisés les propositions de Saladin, mais Saladin s'y oppose; il ne veut point que son frère abaisse la fierté mahométane

et l'orgueil du trône jusqu'à prendre le titre d'ambassadeur auprès des rois chrétiens ; il ordonne même à celui de ses serviteurs qu'il revêt de cette grande dignité, de ne se montrer au camp de Ptolemaïs qu'entouré de cette pompe orientale, qui retardera la marche sans doute, mais qui fera mieux sentir l'importance de sa mission et la grandeur du souverain qu'il représente.

CHAPITER XXXII.

Tandis que le sultan ordonne les préparatifs de cette solennelle ambassade, si lents au gré de Malek Adhel, quoiqu'il les presse avec toute l'activité que le plus violent amour peut inspirer au caractère le plus bouillant, la nouvelle précipitée de la prise de Césarée vient d'arriver au camp des croisés.

Quand le prince de Tarente y rentra au bruit des clairons et des trompettes, et entouré de la foule de captifs qu'il ramenait, Mathilde était seule dans son oratoire : elle entend ce signal du retour de l'armée, et il

porte dans son cœur un mortel effroi ; elle va savoir dans quel parti s'est rangé, Malek Adhel, toute sa destinée est là, c'est l'arrêt de sa vie, et les espérances qu'elle avait nourries jusqu'à cet instant, se dissipent pour faire place à la crainte ; elle oublie l'amour du prince, les serments du désert, tout ce qui peut la rassurer enfin, pour ne se souvenir que du courage avec lequel il s'est séparé deux fois d'elle : si sa pensée lui retrace l'impression que la foi du Christ fit sur l'ame du héros, ce n'est que pour reprocher à cette foi d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter ; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir ; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève ; au plus léger bruit son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle ; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plutôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée ; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa

porte, c'est l'archevêque de Tyr ; elle ne sait si elle ouvrira : deux fois elle s'avance, et deux fois elle retombe sans force sur son siège. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner.—Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les chrétiens sont vainqueurs.—Elle le regarde ; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer ; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus.—Votre frère a vaincu les infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous.—La vierge ne répond point encore ; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait : elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou

la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer : mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque, que la victoire des chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir; cependant puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : " Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Éternel a touché le cœur de Malek Adhel : ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procédent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. Mathilde baisse son voile, elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : " Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et

Richard ; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée," Mon Dieu ! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends ; se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur ?—Ma fille, reprit l'archevêque, d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour ; les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut ; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit tout résigné à les perdre, s'il plaisait à Dieu de les lui ôter.

C'est ainsi que d'une main sage la religion contient les passions dans leurs justes

bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusques dans sa sévérité, elle permet le plaisir et n'en proscrit que le délire ; et si elle tempère la joie, elle sait mieux encore calmer les douleurs. Ah ! qu'elle est bien ce qu'il faut au cœur de l'homme ; qu'elle en connaît bien toutes les faiblesses et les misères ! cette religion qui nous empêche de trop aimer les jouissances fugitives, qu'il nous faut perdre tôt ou tard ! Dans les temps de prospérité, quand tout nous rit, que les jeunes espérances et les vaines illusions enflent notre cœur d'une folâtre allégresse ; enfin lorsque nous sommes prêts à oublier que les félicités humaines ont un terme, la religion, pour nous sauver du désespoir où nous plongerait un si dangereux oubli, ne cesse de nous rappeler que tout passe, et de nous montrer comment tout finit ; mais si elle est ainsi utile et salutaire au jours du bonheur, aux jours plus nombreux de l'adversité, qu'elle est tendre et touchante ! c'est là qu'elle déploie toute sa puissance ; c'est là qu'elle trouve, contre le malheur, des paroles et des promesses devant lesqu'elles il se dissipe ; c'est

là qu'elle s'élève jusqu'au ciel pour y puiser, dans le sein même de Dieu, des consolations pour l'homme ; et celui qu'elle a pu laisser insensible quand, prudente et sage, elle prévenait les long regrets en arrêtant les fougues de la joie, ne peut lui résister quand elle console, lui refuser son amour quand elle montre tout le sien, ni s'empêcher de pleurer avec elle quand elle pleure avec l'infortune. Guillaume était chrétien, lorsqu'hier encore il mêlait ses larmes à celles de Mathilde ; il ne l'est pas moins aujourd'hui, quand il lui recommande de ne pas s'abandonner immodérément à l'avenir flatteur qui s'ouvre devant elle ; et maintenant, ma fille, lui dit-il, vous pouvez passer chez la reine, elle vous attend et vous désire : vous trouverez chez elle le prince de Tarente, il vous instruira avec plus de détail de ce que vous désirez savoir, et préviendra les questions que votre timide modestie n'oserait pas hasarder.

Aussitôt Mathilde rattache ses voiles épars ; elle répare le désordre de sa parure ; sèche la trace de ses pleurs et se présente chez la reine, les yeux baissés et les joues

brûlantes d'émotion. A l'instant où elle parut, le prince de Tarente s'avança respectueusement vers elle, et Bérengère lui prenant vivement la main, lui dit, " Ma sœur, c'est à vous qu'il faut rendre grâce d'une victoire à jamais fameuse dans les annales de la chrétienté; soumis à votre empire, le noble Malek Adhel embrasse notre culte, notre parti; le bruit s'en répand déjà dans tout le camp; déjà on n'y attribue qu'à vous la gloire de sa conversion, et vos deux noms sont si bien unis dans toutes les bouches, qu'ils semblent ne pouvoir plus se séparer." Oui, madame, s'écria le prince de Tarente; aidés de Malek Adhel, les chrétiens vont marcher de conquêtes en conquêtes, celle de l'Orient entier ne sera pas trop vaste pour leur ambition; mais ils n'y aspirent que pour avoir le droit de vous l'offrir, c'est là le seul trône digne de vous; c'est là qu'ils vous placeront avec le héros que vous leur avez donné; c'est là que, souveraine de ces immenses provinces, où règne maintenant l'empire du démon, vous ferez découler sur elles, du haut de votre trône, des torrents de cette lumière divine dont l'éternel a rem-

pli votre cœur.—De si hautes destinées, reprit la princesse, avec un trouble extrême, sont trop au-dessus de mes espérances .... Et quelles destinées, quelles espérances, peuvent être au-dessus de ce que votre merveilleuse beauté vous donne le droit d'attendre, interrompit le prince de Tarente. avec enthousiasme? quels cœurs n'embraserait-elle pas? quels empires ne peut-elle pas conquérir, où fut-il jamais d'armes plus invincibles? Ah! pour être vaincu par elle, pour tomber à vos pieds, vous offrir son trône, et croire à votre Dieu, il n'a manqué à Saladin que de vous avoir vue un instant. — De pareilles louanges blessaient l'humble modestie de Mathilde; par sa contenance imposante et grave, elle fit entendre au prince de Tarente, qu'elle désirait qu'il changeât de langage: alors craignant de l'avoir offensée, il se tut, et ce ne fut qu'à la prière de la reine qu'il reprit la parole, pour raconter à Mathilde, comment les dispositions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux chrétiens qu'il favorisait leurs projets; et en

l'écoutant, l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas ! si peu durer.

Le lendemain toute la cour se réunit chez la reine d'Angleterre ; là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillants chevaliers demeurés au camp, délibéraient entr'eux, impatients de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Richard à Césarée, afin de cueillir aussi leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde, brûlaient du désir de combattre, car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dévoré de jalousie, d'orgueil et de haine, Lusignan s'écria que, quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il demeurat fidèle à ses lois, soit qu'il soutînt les chrétiens, et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander ; et je ne crois pas, madame, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang, et la pureté de votre ame, vous permette de jamais accepter pour

époux, un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie.—Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation ; Bérengère voulait répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps. —Qu'osez vous avancer, sire, s'écria-t-il, quelles paroles impies venez-vous de faire entendre ? Quoi, vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau sacrée du baptême····—Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan, mais ici il s'agit d'honneur et non de religion ; et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous : les lois de la chevalerie ne sont pas toujours conformes à celles de l'église, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency pensait autrement que votre majesté ; si Malek Adhel eût été chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde ; en mourant il priait pour sa

conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle ame ne l'aurait pas demandée à Dieu.—Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que quand le monde s'efface et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix comme la mienne le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée comme la sienne saura bien soutenir ces paroles.

" Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla pour la première fois de sa vie un peu d'amertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre, *le foudre de*

guerre de tout l'Orient, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et sans répondre à Bérengère, il se tourna vers Mathilde et lui dit : " Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux ; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle, lorsqu'elle avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire et qui vous le rendra peut-être." Elle achevait à peine, que des cris tumultueux s'élevèrent dans le camp et rompirent la discussion ; au même moment la porte s'ouvrit, Richard parut tout armé et couvert de poussière : sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna pas répondre à la reine qui s'était précipitée près de lui. " O mon frère ! mon frère ! s'écria Mathilde d'une voix altérée." Et elle jetait des regards inquiets derrière lui pour voir si Malek Adhel ne le suivait

pas. Tous les princes et les chefs, saisis d'une extrême surprise, lui demandèrent la cause de son retour, et comment il revenait à Ptolémaïs quand ils le croyaient maître de Césarée.—J'ai été vaincu, reprit Richard d'un air consterné, et jurant dans son ame une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu.—Eh quoi ! reprit le prince de Tarente, votre majesté a-t-elle donc été repoussée avant d'avoir pu joindre Malek Adhel ?—Que parlez-vous de Malek Adhel, terrompit brusquement Richard, c'est lui seul qui nous a perdus, qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enfoncé toute l'armée de Saladin ; ses escadrons rompus, frappés de terreur, dispersés dans la plaine, ne pouvaient éviter les chrétiens, ils fuyaient de tous côtés, de tous côtés ils trouvaient l'esclavage ou la mort, et si je n'avais eu que le sultan à combattre, il serait prisonnier à Ptolémaïs, et dans peu de jours peut-être nous serions à Jérusalem ; mais Malek Adhel est venu m'arracher la victoire : tel qu'un astre malfaisant il a paru tout à coup, et le désordre de l'armée ennemie a cessé, les troupes ont été ralliées,

les chrétiens ont été vaincus, et pour la première fois de sa vie Richard a fui ..... O honte insupportable ! continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets, ô superbe Malek Adhel ! ton nom sera toujours mon opprobre ; tant que tes yeux seront ouverts à la lumière, il existera un homme qui pourra se dire, " j'ai fait reculer Richard ; et ce qui met le comble à mon injure ; j'ai perdu le pouvoir de t'ôter la vie. — Mon frère, s'écria Lusignan en lui serrant la main avec force, pourquoi l'as-tu perdu ? Le malheur a-t-il abattu ta grande ame, et te défies-tu de ta valeur ? — Emporté par mon courage, répondit Richard avec sa loyale franchise, j'allais tomber entre les mains de l'armée entière des musulmans, Malek Adhel l'a vu et m'a sauvé ; je lui dois la liberté, peut-être la vie : fatale obligation, qui redouble la honte de mon affront en me défendant de m'en venger.—Et n'as-tu pas ici ton frère qui périra pour te venger ? répliqua Lusignan, les yeux étincelants d'ardeur et de joie ; suis-je même le seul qui soit sensible à tes outrages au point de

payer de tout mon sang l'honneur de les effacer? N'es-tu pas entouré d'amis qui te chérissent, et qui tous vont jurer avec moi de ne poser les armes qu'après que la mort de Malek Adhel aura délivré ta gloire du seul homme qui puisse se vanter de t'avoir vu fuir." Ces mots dit à dessein animèrent d'une telle fureur le ressentiment de Richard, que sa générosité ordinaire en fut étouffée, et pressant son frère d'armes contre sa poitrine il s'écria: "Brave Lusignan, je t'entends, et je promets la main de ma sœur au vainqueur de Malek Adhel." A l'instant, tous les chevaliers et les rois qui aspiraient à l'hymen de la princesse se réunirent autour du roi, et élevant leurs épées d'un commun accord, ils jurent la mort de Malek.... Mais à l'aspect de tous ces fers étincelants destinés à percer le cœur qu'elle adorait, l'infortunée Mathilde pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le plancher.

En la voyant évanouie, Bérengère fit un cri et accourut vers elle; Richard tressaillit, mais il ne s'approcha point de sa sœur, et faisant un geste, il dit à la reine: "Faites

appeler vos femmes, madame, qu'elles emportent cette jeune fille loin d'ici ; j'excuse les frayeurs d'une vierge timide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie ; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir ; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir." Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit : " Je connais la princesse d'Angleterre, sire ; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre ; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez-vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant ; je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera

toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie, car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard."

CHAPITRE XXXIII.

Quand une grand infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti, il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien, la vie y semble suspendue ; mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts : alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir, mais on craint en mourant d'emporter son malheur avec soi ; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde ; en retrouvant la vie qui la rendait

à la douleur, elle aurait rappelé à grands cris la mort qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. " O ma sœur, disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici, je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent, je veux tomber à leurs pieds, j'aurai encore la force d'aller jusque là ; peut-êtres se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils retracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux.— Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté et qui a épargné les jours dé votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs ; mais que ce sentiment, ô ma fille ! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel." La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles

de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime est celui où on aime le plus, et en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit: "O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir! Mathilde, interrompit Bérengère effrayée.—Ma sœur, reprit-elle, en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez. — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait brisé tous les liens de ma vie; elle ne tardera pas, j'ai trop souffert: hélas! je mourrai bien jeune, mais pas assez encore pour

n'avoir pas eu le temps de désirer la mort.—Ma fille, repliqua Guillaume, frémissez que Dieu ne vous exauce, car la mort avec le péché, voilà ce qu'il a de plus terrible dans les trésors de sa colère.—Ah ! voilà bien ce qui me fait frémir, s'écria Mathilde, les barbares ! ils veulent lui arracher la vie, tandis qu'il est encore dans l'erreur, le perdre pour l'éternité.... Pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée je sens que mon esprit se trouble, s'égare ; je sens que si Malek Adhel devait être rejeté de Dieu, je voudrais en être rejetée aussi...—Arrête, malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque hâte-toi de bannir, de déserter un amour qui t'a appris comment on blasphême ; Dieu puissant, pardonnez-la, car voilà sa première faute. Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférais un homme à ton Dieu.—L'ai-je dit, mon père ! mon délire m'a-t-il poussée jusques-là, s'écria-t-elle, pleine d'un saint effroi, hélas, je n'ai donc plus de sagesse ; je n'ai donc plus d'honneur ; les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur que tout abandonne, hors l'amour qui le remplit, et le remords qui le déchire.—

Ma fille, reprit Guillaume, avec un accent plus doux, ne vous livrez pas au désespoir, car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme ne peut pécher ; il n'est point de fautes qui ne puissent être effacées par des larmes, et dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on le prie, il exauce les simples désirs, et entend jusqu'aux dispositions des cœurs.—Ah ! reprit la princesse attendrie, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel ; mais dans cette vie périssable seulement, Dieu me permettra bien l'espérance de le retrouver dans l'autre.—Il vous permettra même de le lui demander, répondit l'archevêque, et peut-être ne sera-ce pas sans effet ; car la prière a le pouvoir spécial et le privilège divin de monter au plus haut des cieux, et de toucher le cœur de Dieu, en lui exposant les misères des hommes : mais de telles grâces ne s'obtiennent que par de grands sacrifices ; il faut vivre, Mathilde, et ne vous permettre ni plaintes, ni murmures ; il faut supporter vos épreuves ; il faut même les aimer, et vous garder d'appeler la mort qui les termine ; car la mort est le désir de la faiblesse, et la vertu seule peut vivre

dans le malheur.—Puisque mes prières peuvent être efficaces, reprit la princesse, j'étais bien coupable de vouloir mourir : ah ! que l'Éternel, au contraire, daigne prolonger des jours qu'il me permet de consacrer à lui demander la grâce de Malek Adhel.—Oui, mon enfant, il vous le permet ; mais prenez garde pourtant que votre cœur séduit n'abuse de la prière pour porter devant Dieu les intérêts de vos passions.—Hélas ! repliqua la vierge, il n'y a plus de passions dans le lieu où je désire m'enfermer, et là, les prières, dégagées de tout intérêt humain, sont dignes sans doute d'arriver jusqu'au ciel. Mon père, je veux quitter le monde, et retourner à mes premiers vœux : ô mon guide révéré ! couvrez-moi de votre protection, empêchez que je ne sois sacrifiée aux puissances de la terre ; conduisez-moi dans ce saint asile que vous vouliez faire ouvrir à la malheureuse Agnès : puisque je fus coupable aussi, pourquoi me retenir dans le monde ; pourquoi mettre obstacle à ma pénitence...ô que je voie seulement mon frère renoncer à son injuste haine, et ses sanguinaires amis cesser de poursuivre la

vie de Malek Adhel, alors vous me verrez m'éloigner avec joie de ce monde, auquel je n'aurai plus rien à demander, et où je n'ai connu que des malheurs et des faiblesses. —Ma sœur, dit alors la reine, jamais vous n'en obtiendrez la permission de Richard ; il a attaché son cœur et sa volonté à votre hymen avec Lusignan, et il vous contraindra à lui obéir.—Il me contraindra, reprit fièrement la princesse, et quel est son droit, quelle sera sa force ?—Ses ordres suffiront sans doute, répliqua Bérengère, car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard.—Dans cette occasion il est plus impossible encore d'y obéir, répartit vivement Mathilde.—Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté des rois.—Ah! reprit-elle avec amertume et comme entraînée par une force invincible, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime."

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains, et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume garderent un profond silence. Il durait encore, lorsqu'on vint

avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête ; son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore ; elle prit la main de la reine et lui dit : " Je vous prie, attendez encore un moment, mon père, continua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Malek Adhel ; mais du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir." Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore, aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi.— Vous m'aiderez à l'appaiser, répliqua Mathilde ; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez-vous pas pour lui ?—Je le ferai sans doute, dit la reine, mais je redoute l'effet de mes tentatives ; car le courroux

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Gloucester, de sa fidèle Herminie et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des troupes d'oiseaux blancs se balançaient sur la cime des arbres, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des dattiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pigeons s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de Perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans, de riches étoffes de l'Inde; les plus rares parfums de l'Yémen

brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmin d'Arabie, des touffes de baume, de basilic et de rosiers qui fleurissent le long du rivage: à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différents aspects d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cityse; au-dessus la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet; par-tout croît la cassie à la fleur odorante, par-tout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur: ici les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève le roi des plantes aquatiques, le nuphar à la tête superbe et

vêque ; car il appartient à la religion, mais à la religion seule d'exhausser l'homme au-dessus de l'humanité sans lui donner d'orgueil. Mathilde était tombée à ses pieds ; elle s'écriait : " Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire, me voilà prête à obéir.— Ma fille, reprit-il avec douceur et simplicité, promettez moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon retour.—Je le jure, répliqua-t-elle avec cet accent qui fait les inviolables serments.—Eh bien ! dit-il, mon enfant, soumettez-vous à la providence. *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, et je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne ; que votre cœur ne soit point troublé, qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai pas sans appui, et je reviendrai à vous :* telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé ; appliquez-les sur votre cœur, elles en calmeront toutes les blessures." Il dit ; et, suivi de la reine, il sort de l'appartement de Mathilde et se rend sous la tente de Richard. " Eh bien ! s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et

serai-je satisfait de ses résolutions ?—Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour.—Et où allez-vous ? lui demanda Richard avec surprise.—Où le ciel me désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume ; je ne m'expliquerai pas davantage à présent, et comme la reine est instruite de mon secret, je demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le taire."

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balançait et dominait même son ressentiment ; et quand le soir fut venu, le digne apôtre du Christ, plein d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuie sur son bâton blanc, et ne sent point la fatigue ; car, selon la belle expression de Tertullien, quand l'ame est dans le ciel, le corps ne sent point ses chaînes, elle emporte avec soi tout l'homme ; il marche

au sein des ténèbres éclairé de la lumière de sa bienfaisance ; il marche seul et ne s'effraie point ; que peut craindre l'homme qui ne voit dans le passé et dans l'avenir que le bien qu'il a fait ou celui qu'il va faire. Il jette autour de lui de paisibles regards, et autour de lui tout semble lui sourire et ne lui renvoyer que de doux souvenirs et de touchantes espérances ; car, semblable au signe de l'alliance, dont l'arc lumineux traverse les airs, et repose en même temps aux deux bouts de l'espace ; d'un trait aussi rapide, l'homme de bien s'élève vers Dieu ; y puise la lumière, redescend la porter au monde, embrasse d'une seule pensée, l'un de son amour, l'autre de sa charité, et paraît dans l'univers moral comme ce lien brillant, mystérieux et sublime, qui unit le ciel et la terre, les faiblesses aux miséricordes, et rappelle aux hommes comment Dieu se venge et comment il pardonne.

CHAPITRE XXXIV.

SOUVENT quand l'ombre et la fraîcheur commençaient à descendre sur la terre et à tempérer l'ardeur brûlante qui l'avait dévorée tout le jour, Mathilde, accompagnée de ses femmes, allait respirer sur le bord de la mer les émanations embaumées de la nuit; plus souvent elle dirigeait sa promenade vers le tombeau de Montmorency; là, elle se plaisait à s'entretenir avec l'ombre de ce héros des derniers vœux qu'il avait formés pour Malek Adhel; elle invoquait son intercession auprès du Très-haut, etosait tout en attendre. Dans ce lieu sacré, sa mélancolie prenait un caractère plus pieux et plus tendre, et des larmes plus abondantes soulageaient son cœur oppressé. Quelquefois elle montait sur la colline qui dominait le tombeau et la mer; et en decouvrant cet espace sans bornes qu'elle avait traversé pour venir chercher tant d'épreuves et de douleurs, en revenant par la pensée vers l'asile solitaire où elle avait passé tant de

jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait, et cependant elle ne formait pas le désir de ne l'avoir jamais quitté; là sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie; ses agitations, ses perplexités, en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons à nous plaindre une sorte d'attrait que nous ne trouvons pas au bonheur. Sans doute si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentiments de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est devant nous, le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances; nous nous attendrissons sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et en étant plus aimés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagination s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur, nous sommes plus tranquilles; mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et

j'oserai même dire que ce n'est pas notre penchant. Ah ! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul parmi les créatures, il a reçu le privilège de souffrir, et qu'il est fier de ce privilège, parce qu'il en aperçoit le but ; car je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu ?

Oh ! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'immense horizon, la vierge s'écria d'une voix plaintive : Cloître saint, où mes sœurs m'attendent, toi que j'ai quitté avec tant de larmes et que je ne reverrai peut-être que pour en verser plus encore ; retraite obscure qui m'aurais mise à l'abri des orages, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu ; port tranquille et inaccessible, où seraient venues échouer les passions, leur désespoir et leurs faiblesses ; un jour plus tard, j'aurais été ensevelie dans ton sein, mes vœux, comme une impénétrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi ; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas

permis de connaître ; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les désirs que je forme, le sentiment qui me consume ; hélas ! je n'aurais point aimé... Et à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever sans doute la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque, Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées ; son ardeur guerrière l'emportait sur tout autre intérêt ; et en attendant que le siège de Césarée l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrazins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ceignaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'en ouvrant un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le parcou-

russent sans obstacles: aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes désirs les préparatifs du siège de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats: devant de tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir; et les croisés, bouillants de courage et d'espoir ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies iraient attaquer Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière sur le sort de l'archevêque, et Bérengère n'avait pu lui en donner. Toutes deux pleuraient ensemble sur ce silence et sur les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard armé contre les murs défendus par Malek Adhel les troublait également; il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, épouvantée de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard et n'osait rien ajouter; et Mathilde, prosternée auprès d'elle, s'écriait tout en larmes:

"O ma sœur! prions pour Richard, mais prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des miséricordes du ciel."

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Éternel, leurs tendres cœurs, et leurs mains innocentes, la clameur des instruments de guerre redoubla dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée, et les yeux brillants de joie.--Femmes, leur dit-il, pourquoi pleurez-vous, quand nous défendons votre foi, et quand la victoire nous couronne? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrazins, et Lusignan s'est élevé au-dessus de sa valeur ordinaire. Suivi de peu de soldats, nous errions tous deux au delà des bois qui ceignent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournirait quelqu'occasion de faire éclater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances: un convoi d'armes et de vivres, venant de Jérusalem, soutenu de trois mille Sarrazins, se dirigeait vers Césarée. La belle proie! me suis-je écrié, en regardant Lusignan. Là veux-tu, m'a-t-il dit, je vais te la donner? C'est bien moins que je n'ai reçu de toi, tu m'as pro-

mis ta sœur. Il dit, et se précipite ; je le suis. Étonnés de notre audace, les infidèles résistent à peine, ils abandonnent leurs trésors ; je les poursuis, je les taille en pièces ; Lusignan s'empare de leurs biens, et en les ramenant au camp, y ramène l'abondance, nous les abandonnons aux soldats ; et maintenant ils en veulent davantage et demandent le siège de Césarée : demain, demain, nous y marcherons, et la victoire avec nous ; et le sang de l'infidèle effacera mes affronts...—O mon noble frère ! interrompt Mathilde, en se jetant à ses pieds ; parmi toutes les vertus qui remplissent votre ame, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance ?—Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer.—Ah ! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frère ; sans sa générosité je n'embrasserais pas maintenant vos sacrés genoux. Vos ordres que j'honore et que je révère, pourraient-ils m'empêcher de con-

server éternellement le souvenir de ce bienfait ? — Ému de l'accent si tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allait lui adresser des mots plus doux, lorsque Lusignan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant la reine de l'excuser s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'empressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi ; il parla de Césarée, de Jérusalem ; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit allait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'ame de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvait la contenir ; et dans un tel moment, ne supposant pas qu'il y eût quelque chose au-dessus de la gloire, et un intérêt, plus puissant qu'elle, il ne pensa pas affliger Mathilde en lui disant : " Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejaillira sur vous ; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre." Mathilde tressaillit ; elle fut prête à avouer au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrevocable dé-

termination où elle était de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais en se souvenant qu'elle s'était engagée avec l'archevêque à ne prendre aucune résolution importante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle craignait que le roi ne l'interprétât d'une manière favorable à ses projets: mais dans ces temps antiques, les serments garantis par le nom de Dieu, étaient regardés comme si sacrés, qu'il fallait être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avait même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyaient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étaient a leur yeux d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisait des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience, pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture: les jugemens des hommes les flattaient sans doute, mais ne payaient pas suffisamment leurs nobles sacrifices; ils les portaient à un tribunal plus elevé, car la piété seule s'est réservé le droit de récompenser digne-

ment la vertu, aussi n'est-ce que dans les siècles religieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits éclatants, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouements.

Le silence de Mathilde qui laissait croire qu'elle pourrait accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna la reine, satisfit Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendants à sa main : la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles, car l'ambition, toute puissante qu'elle peut-être, n'allumera jamais les mêmes désirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour ; et tous les guerriers qui entouraient la princesse jetaient sur elle des regards qui disaient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paraissait impossible. Cependant Lusignan s'écria que le titre de vainqueur de Césarée était un titre trop vague ; puisque se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville, mille guerriers pourraient le mériter. Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daignez y attacher ; il faut pour en être

digne une victoire éclatante, unique, dont aucune autre ne puisse approcher.—Eh bien, interrompit le duc d'Athènes, ne l'aura-t-il pas remportée celui dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée ?— Hangest de Coucy, le plus brave des chevaliers français depuis la mort de Montmorency, répondit au duc, que quiconque amènerait Saladin, prisonnier à Ptolémaïs, aurait plus fait encore.—Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des chrétiens, repartit l'altier Lusignan, ce n'est pas celui qui leur a fait le plus de mal, et sur qui ils ont plus d'injures à venger; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem; ce n'est pas lui qui a deshonoré une princesse de mon sang; ce n'est pas lui qui, par de décevantes apparences, a cherché à tromper les chrétiens; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur .....—Eh bien, interrompit Richard, en saisissant la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois. Dites donc au

vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie, s'écria la princesse indignée.—Mais aussitôt la confusion, la frayeur s'emparèrent d'elle. Son secret qui devant tant de témoins venait de s'échapper de son cœur, lui causait une honte inexprimable; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérengère qui s'aperçut p u courroux que ces paroles excitaient dans l'ame de Richard, se hâta de l'appaiser en lui disant: " Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire, c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel." Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il feignit d'y croire afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. — Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre jugement; imitez-moi, et croyez que quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pouvez les y mettre aussi. Peu de moments après la reine congédia sa cour, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de ses sens, que les plus horribles fantômes vinrent la livrer à d'insupportables tourments; elle croit voir Malek Adhel traîné dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort: trois fois elle s'éveille et s'efforce d'écarter ces funèbres images; trois fois elle se rendort et les retrouve encore; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la poursuit, c'est le barbare Lusignan, le foulant aux pieds avec orgueil; ce sont les plaies de Malek Adhel qu'elle compte; c'est une voix sépulcrale qui lui crie: "Que n'as-tu parlé; que n'as-tu avoué à ton frère le lien qui nous unit, il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras qu'il encourage, et je ne serais pas tombé dans les gouffres éternels." A ces mots le sommeil fuit de la paupière de Mathilde; frappée d'une inconcevable terreur, l'ame déchirée d'angoisses, elle se lève, s'écrie, s'épouvante de plus en plus; car, tout

éveillée qu'elle est, les mêmes images l'entourent, et maintenant son rêve ne lui paraît plus une vapeur fantastique, fruit d'un esprit toujours occupé du même objet, mais une révélation certaine du malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est lui paraît celle du tombeau ; le silence qui règne autour d'elle, celui de la mort ; une froide sueur coule sur tous ses membres : non, non, elle ne se rendra pas complice d'un meurtre ; non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel ; non, quand elle peut le sauver une vaine crainte ne l'arrêtera pas ; elle ira vers son frère, elle étendra vers lui ses mains suppliantes, elle révèlera les secrets de son cœur ; si c'est une honte que de les avouer, les taire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence à paraître, et le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer, qui ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge n'hésite plus, elle part, ses frayeurs l'entraînent ; elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt

elle croit qu'un devoir supérieur lui commande d'oublier celui-là : une ame tendre, ignorante et timide, est toujours superstitieuse ; et, certaine que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croirait réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissait pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Étonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent pourtant refuser l'entrée à la sœur de leur souverain ; ils la préviennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez Richard et tombe à ses pieds. Près de lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'a agitée toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever ; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute

crainte, elle dit : " Sire, daignez m'entendre, prenez pitié de mes frayeurs ; cette nuit un songe horrible est revenu jusqu'à trois fois m'épouvanter de son lugubre présage ; il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrévocable condamnation ; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort ? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé, peut-être ..... Sire, vous avez promis ma main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sacrée ..... — Mathilde, qu'osez vous dire ? .... interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux." Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards suppliants : " O mon frère ! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle ; au désert, Malek Adhel, pour me sauver la vie, me sacrifia la sienne ; nous allions mourir ; en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon

guide, Malek Adhel promettait d'être chrétien ; il reçut mes serments, je jurai de n'avoir jamais d'autre époux." L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles avait épuisé toutes ses forces ; elle retomba aux pieds du roi sans voix et sans couleur. Lusignan et le duc de Bourgogne s'empressèrent de la secourir ; elle repoussa le premier, et soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre, tremblante et les yeux baissés, elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement, de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait. A la fin il lui dit : "Exécrables serments ! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir, est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II que je viens d'entendre ? Est ce bien elle qui, éprise d'un vil Tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir ? — Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point, et pour refuser de s'unir à un infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres ; non, Malek Adhel mahométan ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai ; mais après les

serments qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de dévouer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. Ô sire ! j'en appelle à votre justice, à votre équité, après l'aveu que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel?" Le roi ne répondit point, il se jeta sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. Lusignan s'approche de Mathilde, et d'une voix oppressée lui dit : " Vous m'avez percé le cœur ; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voilà donc évanouies ces douces espérances de bonheur qui charmaient notre amitié et animaient notre valeur ! et pour quoi ? pour un vain serment dont le chef de l'église pourrait aisément vous délier. — Oui, il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout à coup, car il fut prêté par la faiblesse, mais il ne pourrait me dégager de celui que je t'ai fait, ô Lusignan ! car il fut prêté par l'honneur ; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te la rend pas moins chère, puisque

tu consens à l'oublier....—Ah ! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si precieux trésor, de quoi pourrai-je me souvenir, si ce n'est de bénir l'Éternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence ? Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan ; Mathilde le repoussa avec effroi. D'un ton sévère, le roi lui dit alors : " Ma sœur, obéissez, car votre pardon n'est que là."

Éperdue devant la colère de son frère, la timide vierge levait ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorsque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte et dit : " Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un évènement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adam de Turenne, commençait à défiler, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs; bientôt on

reconnaît les armes du croissant; un héraut s'avance seul, il précède, dit-il, une brillante ambassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin; c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens recevoir vos ordres." A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur qui rougit et ne peut contenir l'excès de son émotion; puis il se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit qu'il ne croit pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin." Outré de colère et de chagrin d'un contre-temps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que quelles que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la main de la princesse d'Angleterre en devait être le prix. "Mais votre majesté se souviendra, j'espère, repartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la foi doit aller avant celui de son amour, et qu'en un mot le conseil des princes croisés a seule le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin." L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante, et

non moins impatient que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur ; lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots : " Eh quoi ! nous ne connaissons pas encore les propositions du sultan, et déjà le ressentiment éclate parmi nous ! attendez du moins de les connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations, et estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse." La sagesse du duc de Bavière prévalut. Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, n'hésita pas à s'y conformer aussi ; il sentit bien qu'en insistant davantage il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que pour le gagner, la force ferait bien moins que l'adresse. Ce dernier moyen, d'ailleurs, convenait si parfaitement à son esprit et à son caractère, qu'il n'eut aucune peine a s'y arrêter. Richard, touché de sa déférence et de son feint désintéressement, lui serra la main en lui disant de ne rien craindre ; puis il fit retirer Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire aver-

tir les princes et les chefs de l'armée que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'éveillent, tous les sentiments qui se pressent dans le cœur de Mathilde; elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle envoyée par Saladin aux princes croisés, et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son ame à ces tendres rêves à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'archevêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il

avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'expie toujours par une peine; Mathilde ne l'ignorait pas, et repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuyer sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère et s'accuse, sa bonne et fidèle Herminie de Leicester entre et lui dit que parmi les gens qui forment le cortège de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement et lui demande si elle lui a parlé. "Non, répond Herminie, le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin." Herminie s'arrête, n'osant, par respect, en dire davantage si la princesse ne l'interroge pas; Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait savoir, mais l'attention qu'elle a prêtée au discours d'Herminie, ses yeux qui écoutent encore, disent assez que parler de Ma-

lek Adhel ne sera pas l'offenser. La comtesse de Leicester croit avoir compris son désir, mais cachant qu'elle l'a compris, elle dit : " Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp ; on dit que son envoyé Mohamed, est chargé de demander la main de votre altesse pour Malek Adhel ; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré." A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache, entre ses deux mains, son visage et son émotion ; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle et ne dit plus rien. Tout à coup retentit un bruit de trompettes et de tambours ; Herminie s'écrie : le conseil est terminé et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. La princesse ne change point d'attitude, mais son silence a pris quelque chose de religieux, on voit que si elle soupire, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvements, et qu'au milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en est pas bannie, et tem-

père moins la vivacité de ses désirs qu'elle n'en contient les écarts ; cet amour si pur mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie, elle voit que la princesse a besoin de l'exhaler, mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul ; alors elle se retire, Mathilde tombe à genoux : ô ! mon Dieu, s'écrie-t-elle, Malek Adhel est-il à vous, Mathilde sera-t-elle à lui ? Elle n'a pas la force d'en dire davantage, mais toute sa destinée est dans ces mots ; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise : à mesure que les heures se passent, son courage s'affaiblit et la pensée de Malek Adhel s'empare de plus en plus de son imagination et de son cœur ; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour, elle ne retient plus sa tendresse ; aimer Malek Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des anges ; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle demanderait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme elle et près d'elle un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a

laissé prendre une telle licence à ses sentiments, ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempés des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même, elle fait un cri et se cache de peur qu'un regard jeté sur elle ne découvre l'état où elle est et les secrets qu'elle vient de surprendre dans son cœur. C'est Bérengère qui entre, c'est elle qui s'écrie: dans quel abbattement vous trouvé-je? vous pleurez quand tout vous prospère! Mathilde tressaille, leve la tête et la regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérengère s'approche, et le front brillant d'allégresse, lui dit: " Reine de Jérusalem, venez que je vous salue." Affreux titre, interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan!—Que dites-vous, ma sœur, ce n'est pas Lusignan mais Malek Adhel qui vous y place. La princesse pâlit, tremble; elle ne peut croire ce qu'elle entend; et ce bonheur qu'elle a tant désiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main et ajoute d'un ton affectueux: ceci paraît un prodige, sans doute, mais, ma

sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour; qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein semble ne marcher jamais qu'entouré de miracles." Elle dit, la regarde et sourit; Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est, c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de se livrer au bonheur. Étonnée de son silence, la reine lui dit: "Eh quoi! Mathilde, quand la providence change pour vous le cœur des rois, et la marche ordinaire des évènements, afin de vous unir au héros que vous aimez, vous demeurez interdite et ne la bénissez pas?" Ce mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à la pensée qui peut seule lui en inspirer une vive, pure et extrême. "O ma sœur! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût chrétien.—Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine.—Ah! répliqua-t-

elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci:" et versant un torrent de larmes, ce fut par sa douleur seulement qu'elle osa laisser voir tout le prix qu'elle attachait au bien qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors: " Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à douter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu? —Peut-être en est-ce une, répliqua la vierge en essuyant ses pleurs.—Lisez ceci, ajouta Bérengère en lui remettant un papier, il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de changer la face de cet empire." Mathilde le prit; il contenait les propositions de Saladin en ces termes:

" Au nom du dieu unique dont le règne " n'a point de fin, et de son prophète Ma- " homet, qu'il a envoyé pour réformer la " seule véritable loi, nous, très illustre sul- " tan, défenseur de la parole de vérité, or- " nement de l'étendard de la foi, roi des " musulmans, serviteur des deux villes " saintes, la Mecque et Médine, Saladin, " fils d'Ayoub, faisons savoir aux princes " unis par la loi du Christ, que nous avons

" donné au très grand et très noble Malek
" Adhel notre frère, la colonne de notre
" empire, le royaume de Jérusalem, toute la
" Judée, et plusieurs villes importantes de
" Syrie ; mais que tous ces vastes états ne
" pouvant le satisfaire si la princesse d'An-
" gleterre n'y règne avec lui, nous pro-
" posons cette alliance comme le gage d'une
" paix éternelle entre l'Orient et l'Occident,
" nous consentons qu'une reine chrétienne
" soit assise sur le trône de Jérusalem, et
" que par sa présence et sa protection elle
" ranime son peuple abattu, et entretienne
" l'union entre les musulmans et les chré-
" tiens ; nous demandons seulement qu'elle
" nous apporte pour sa dot Ptolémaïs la
" superbe. A ce prix, nous permettrons
" qu'elle consacre à son culte le temple de
" la résurrection (1) ; nous lui restituerons
" ses monastères, nous permettrons à tous
" vos pélerins de visiter la ville sainte (2),
" et nous vous garderons une paix invio-
" lable ; mais si vous nous renvoyez notre
" ambassadeur avec un refus, loin de vous

(1) Le saint sépulcre. (2) Jérusalem.

" craindre, nous irons au-devant de vous,
" et Dieu, par sa suprême puissance, nous
" accordera la victoire. Deux fois la chré-
" tienté entière s'est soulevée contre nous,
" vous n'ignorez pas quel a été l'effet de
" cette double entreprise ; depuis ce temps
" Dieu a bien augmenté notre puissance
" et diminué la vôtre ; nous avons conquis
" tous vos états, tous les princes musul-
" mans sont nos vassaux, tous les sultans
" nos tributaires ; si nous mandions même
" au kalife de Bagdad (que Dieu comble
" de bénédictions !) de nous amener des
" troupes, il descendrait de son trône sub-
" lime pour accourir au secours de notre
" hautesse. Décidez donc si vous voulez
" la paix ou la guerre ; et si Dieu a résolu
" votre ruine dans ses décrets éternels, ve-
" nez, nous marcherons à votre rencontre
" à la tête de tous les différents peuples qui
" composent notre empire, dont cette let-
" tre ne pourrait contenir les noms, et
" qu'aucune mer, aucun désert, aucun
" obstacle ne sauraient arrêter."

Mathilde lut deux fois ce papier avec la plus grande attention ; quand elle eut fini,

elle pencha sa tête sur l'épaule de la reine, et d'une voix pleine de tristesse elle lui dit: " Savez-vous la réponse que le conseil a fait à ces propositions? — Elles y ont produit d'abord la plus violente altercation, répondit Bérengère; la majorité du conseil s'est prononcée en leur faveur; mais le roi de Jérusalem les a rejetées avec une audacieuse fureur. Richard l'a soutenu; la querelle s'est enflammée, les cris, les menaces, les injures remplissaient le conseil; nulle parole de sagesse ne s'y faisait entendre, et on voyait bien que l'archevêque de Tyr était absent. Le parti le plus nombreux était pour le sultan, le parti le plus violent était contre. Cependant, au milieu de cette effroyable agitation, Lusignan se tait tout à coup; on s'en aperçoit, on s'en étonne. Il s'approche de Richard, l'entretient à voix basse, et demande ensuite à être entendu de l'assemblée; elle y consent et l'écoute en silence. " Princes, dit-il, c'est un royaume qu'on me demande de céder à Malek Adhel, c'est bien plus qu'un royaume encore, c'est la beauté dont le roi d'Angleterre m'avait promis la main; cependant,

tout grands, tout cruels que sont ces sacrifices, si la religion m'ordonne de les faire, je suis prêt à obéir; mais pour m'y resoudre, il faut que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en effet; et comment puis-je l'être, à moins que Dieu ne l'ait décidé par la voix de ses ministres. Je demande donc que la réponse aux propositions de Saladin soit suspendue, jusqu'à ce que le conseil des évêques, présidé par le légat du pape, ait prononcé sur cette question: savoir, si c'est un avantage pour le Christianisme d'abandonner Jérusalem à un prince musulman, et s'il est permis à une fille du sang royal d'Angleterre de jurer obéissance et soumission à un infidèle." Il y avait dans ce discours de Lusignan une apparence de modération qui lui a ramené tous les esprits, et son opinion a paru si sage et si désintéressée, que le conseil l'a adoptée d'une voix unanime. On a donc conclu que les évêques ayant seuls le droit de décider sur une matière où la religion était compromise, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis on demanderait à Saladin un délai et une trève. Et vous pensez bien, ma sœur, que puis-

qu'on les laisse libres de décider sur ce point, ils n'hésiteront pas à accepter une alliance qui rendrait à la vraie foi une partie de son antique puissance; ne verront-ils pas que de ce trône sacré où la pieuse Mathilde sera assise, partiront des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient..... — Ah! que Malek Adhel puisse en être éclairé, interrompit la princesse, je ne puis former d'autres vœux, ni désirer davantage. Mais, dites-moi, ma sœur, savez-vous si cette ambassade est un effet de la présence de l'archevêque de Tyr à Césarée? Si je croyais que son influence eût dicté ces propositions, je n'aurais plus aucun doute, aucune inquiétude, je serais assurée des dispositions de Malek Adhel. — On ne dit rien de Guillaume, reprit la reine; il paraît même qu'on ne l'avait point vu encore à Césarée lorsque Mohamed en est parti." La princesse leva ses mains et ses yeux au ciel avec une tendre et profonde mélancolie; et se demandait au fond de son cœur comment Dieu, qui peut tout, tardait tant à appeler Malek Adhel à lui.

" En revenant du conseil, continua Bé-

rengère, mon époux était pensif et silencieux, il n'a pas ouvert la bouche une seule fois durant tout le temps que le duc de Bourgogne m'a fait le récit des agitations de l'assemblée; mais quand il a été terminé, il s'est approché de moi, m'a remis ces dépêches, m'a engagée à passer chez vous pour vous les communiquer, en ajoutant qu'il viendrait bientôt vous en parler lui-même."—Mon Dieu! s'écria Mathilde, cette complaisance de Richard cache assurément quelque mystère; se pourrait-il que Lusignan eût obtenu de sa loyauté, de sa franchise, de savoir dissimuler comme lui: ce conseil des évêques assemblé par l'artificieux roi de Jérusalem, me trouble, je l'avoue, et rien de bon, de favorable, ne me paraît devoir être le fruit des propositions de Lusignan; mais, ma sœur, sans l'archevêque de Tyr, ce conseil osera-t-il se former? sans la voix de Guillaume osera-t-il prononcer? — Lusignan demande avec instance qu'il ne soit pas attendu; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa piété, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel. — Éter-

nel! s'écria la princesse, quand la gloire, le flambeau de votre église, ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui résister?—Les paroles qu'elle allait ajouter demeurèrent tout à coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et sévère; il se promena long-temps en silence, comme méditant ce qu'il allait dire; à la fin il s'arrêta devant sa sœur, qui baissait les yeux et lui dit: " Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que j'abandonnai mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles, et le remettre entre celles des chrétiens: dans l'île de Chypre je connus Lusignan; je fus touché de ses malheurs, je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes: que me propose-t-on aujourd'hui? D'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère, à son malheur; de consentir à le voir dépouillé de ses droits, et à en revêtir moi-même un prince musul-

man? Ce n'est pas tout, il faut que nous rendions aux infidèles cette Ptolémaïs conquise par tant de travaux, et enfin que ma sœur, mon propre sang, issue de la noble race des Plantagenets, s'allie à celle d'un Arabe vagabond; l'honneur, le fier honneur, me permet-il d'endurer de tels affronts? Quoi, dans toute l'Europe on dira que ce Richard qui était venu menaçant et terrible, dont l'épée était la consolation de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, s'est retiré honteusement à la première proposition de Saladin; et je le souffrirais!....” Il s'arrêta comme oppressé de colère; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta: “ Ce que les instances de tout le camp ne m'auraient pas fait faire, Lusignan l'a obtenu: sa générosité ne lui a pas permis d'écouter son intérêt, ne lui a pas permis même de me le laisser défendre, et si j'ai cédé, je l'avoue, ce n'a été que pour mieux faire éclater une générosité si héroïque. Il a voulu que le conseil des évêques décidât une question dont notre épée aurait bien mieux décidé; j'y ai consenti. Mathilde, un si grand exem-

ple ne sera pas perdu pour vous sans doute; il vous apprendra tout ce qu'un pareil sacrifice, de ma part et de la sienne, exige de déférence de la vôtre; il vous apprendra jusqu'à quel point on peut plier quand l'intérêt de l'état l'exige; il vous apprendra que, si des serments prononcés au nom de l'amitié et de l'honneur, ont pu céder à de plus grands devoirs, ceux arrachés par l'amour à la faiblesse y doivent plus céder encore; il vous apprendra enfin le seul parti qui vous restera à prendre, si le conseil des évêques refuse l'alliance proposée. Vous vous souviendrez qu'ayant le pouvoir de me faire obéir je n'ai pas voulu en user, que l'impétueux mouvement de ma volonté a pu s'arrêter, et les plus chers sentiments de mon cœur se soumettre; et qu'après un si grand effort sur moi-même, si vous ne l'imitiez pas; si loin de vous en montre digne, vous hésitiez seulement un moment à reconnaître mon autorité et à accepter le choix que j'ai fait pour vous, il n'y aurait point de témérité plus grande, ni d'ingratitude pareille à la vôtre."

Il se tut, Mathilde baissa les yeux et ne

répondit point. Quoique touchée de certaines paroles de son frère, quoique surprise de l'apparente générosité de Lusignan, elle sentait bien qu'aucun évènement ne pourrait jamais lui donner ni le courage, ni même la volonté d'accepter pour époux un autre homme que Malek Adhel; mais si elle avait assez de fermeté pour s'attacher invariablement à cette résolution, elle n'en avait pas assez pour oser la dire au roi. Bérengère pour lui sauver l'embarras d'un silence qui commençait à déplaire à Richard, demanda à celui-ci, d'une voix timide, si le conseil des évêques s'assemblerait bientôt, ou s'il attendrait le retour de Guillaume.—Vous qui savez où il a été porter la parole du Christ, reprit-il avec une sorte d'amère ironie, vous pourriez nous dire sans doute si l'importance de sa mission le retiendra long-temps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hasard, et nous avons résolu qui si dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui.—Il s'arrêta encore en regardant fixe-

ment Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point, alors il ajouta: " Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur, peut-être que pour l'intérêt de votre gloire eût-il été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement; cependant, à cause de l'amour que je vous porte, et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner: mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous, qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais." Il sortit alors en la prévenant qu'il désirait qu'elle parût le soir chez la reine: à cet ordre là elle pouvait obéir, et quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agité, il fallut se résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre. Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe

de sa beauté ; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret ; les femmes la repandaient avec envie, Richard avec froideur, Bérengère avec une tendre pitié : tous les chevaliers qui avaient brigué sa main laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces ; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fauteuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tristesse, et voyait avec plaisir que sa résignation, sa générosité et sa douleur, produisaient l'effet sur lequel il avait compté, en inspirant pour lui un intérêt général. Nul homme n'avait naturellement moins de grandeur d'ame que Lusignan ; mais nul ne savait mieux que lui combien elle pouvait être utile en certaines occasions, et ce n'était pas la première fois que, magnanime par artifice, il avait calculé que pour obtenir beaucoup, il

fallait avoir l'air de tout céder. Le matin il s'était bien aperçu que la grande majorité du conseil lui était contraire, qu'en persistant à rejeter tout accommodement avec Saladin, il aliénait les esprits de plus en plus, que Richard seul ne le soutiendrait pas contre toute l'armée, et qu'enfin le parti le plus sûr pour son intérêt même était de consentir à abandonner tous ses droits. En faisant ce sacrifice lui-même, avant qu'il lui fût proposé, avant que le conseil le lui eût prescrit, il s'élevait dans l'estime de tous les croisés, il devenait plus cher à Richard, et peut-être touchait-il le cœur de Mathilde: ce n'est pas tout, dans ce conseil des pères de la foi, il allait avoir pour lui le secours du temps et de l'intrigue, deux puissances dont il savait si bien disposer, que quand il se voyait maître d'en faire usage, il était presque sur d'être maître de tout.

Mais de toutes les choses du monde celle qui est le plus hors de la portée de l'artifice, c'est un cœur simple: il y dans un cœur simple un instinct de droiture qui repousse la fraude, et ne peut être gagné par elle;

aussi Mathilde pouvait bien croire à la générosité de Lusignan, mais non en être touchée; et jusques dans la profonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siège de la princesse, il lui disait: " Ah! madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse espérer qu'un amour comme le mien suffît à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me faire abandonner tous mes droits." Sire, reprit-elle froidement et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et ma main, puisque Jérusalem est à lui, et que ma main n'est qu'à moi?—Elle dit; et pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se lève et s'approche de la reine qui causait avec le légat du pape; Lusignan la suit encore, et craignant qu'elle n'adresse quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'église, il s'adresse à lui en ces termes: " Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse

beauté, car il découle de ses lèvres une irrésistible éloquence; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à ne pouvoir obéir qu'à elle." Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le légat d'un air grave, la princesse est aussi loin de m'adresser une demande que je ne dois pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser." Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien su se garantir de cette soumission dont elle parle; car en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis long-temps elle aurait cessé de m'adresser ses vœux.—Lusignan allait répliquer, elle ne le permit pas: impatiente de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer; et en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

CHAPITRE XXXVI.

MATHILDE retirée au fond de son oratoire dont les croisées donnaient sur le rempart, se livrait sans témoins aux espérances qui s'ouvraient devant elle, et aux sentiments dont il allait peut-être lui être permis de s'honorer : elle se rappelait, en rougissant ; mais, enfin, elle se rappelait, cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie ; et cette joie commençait à moins étonner l'innocence de Mathilde ; en ce moment son imagination perçant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a promis à l'homme de concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe, car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée

dans un torrent d'ineffables réveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier et ne voulait les donner qu'à son altesse. Faites-le donc entrer, repliqua vivement Mathilde, car il est tard; l'heure où l'on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. Herminie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman dont la visière était baissée et la contenance mystérieuse: la princesse l'interrogea avec un peu d'émotion; il ne lui répondit point. Etonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Herminie, elle lui fit signe de se retirer; à peine le musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds, en s'écriant d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge: enfin je la revois, et Mathilde m'est rendue!....O Dieu suprême! interrompit la princesse éperdue,

si c'est une illusion qui m'abuse, si ce n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur!" Malek Adhel ne lui répond point, il est trop ému pour pouvoir parler; il jette son casque, se montre aux yeux de Mathilde; elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes; la surprise, la joie l'ont frappée au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire, il presse contre son sein la beauté qu'il adore, mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du temple voisin le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les chrétiens à la prière, remplit la vierge d'une sainte frayeur....Malek Adhel, entends-tu cette voix, s'écrie-t-elle, c'est celle de Dieu même!....O Mathilde! répond-il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr?... Insensé! qu'as-tu dit, moi, te le faire haïr?

Mon Dieu vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui : mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici, est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie, vous a-t-il rencontré à Césarée, ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur !....Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince, je n'ai point vu l'archevêque, il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici ; mon frère lui-même n'en est pas instruit ; généreux, mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essuyer ici l'affront d'un délai....Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie ; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment ; sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mahomed, je suis venu à sa suite, tandis que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa. — Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin ? Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire

audace osa aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évêques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protège les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son ascendant sur l'esprit de vos évêques décidera leur réponse, peut-être rejetteront-ils les propositions de Saladin; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée." Et il s'arrêta comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait; puis il ajouta d'un ton plus doux: "S'ils vous l'ordonnaient, Mathilde, dites moi, quel parti prendriez vous?" A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit: "C'est au nom de cet objet de mon immortelle vénération, que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autres qu'à vous. Mathilde, interrompit-il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi. Je le veux, s'écria-t-elle, donne-moi ta main?" Surpris et charmé, Malek Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des

évangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : " Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité ; je n'attends qu'un mot : es-tu à mon Dieu ?" Troublé, hors de lui, le prince s'écrie : " Mathilde, que me demandes-tu ? Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me les refuser ?" Peut-être allait-il céder ; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instants la religion deux fois victorieuse, se servir, pour éclairer un infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher ; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse ; et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsqu'Herminie parut : " Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées, le roi de Jérusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans votre appartement le son d'une voix étrangère ; les gardes qui veillent ici près l'ont assuré qu'un musulman avait été introduit chez vous et qu'il n'en était pas sorti encore. Alors il est venu à

votre porte, il y est, il veut entrer ; il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout mahométan de demeurer, après la nuit, a Ptolémaïs ?" Eh bien, s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, qu'il paraisse, qu'il vienne assouvir l'impatience que j'ai de verser son sang ?.... Herminie fit un cri de surprise, en reconnaissant le prince...—Que fais-tu, Malek Adhel, s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable ? Veux-tu me perdre par un pareil éclat ? Ah ! si ma gloire t'est chère, garde toi de te faire connaître, suis Herminie, elle va te conduire hors d'ici ; si tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux musulmans de rester dans Ptolémaïs après la nuit ; tu lui diras que c'est en mon nom que tu demandes grâce ; s'il s'emporte et ose te menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas ?... Le prince lui serra la main avec une vivacité passionnée, et répondit : " Tu me demande de préférer ton honneur au mien, je

promets de t'obéir, Mathilde, et je te laisse avec ce souvenir ; il te dira ce que je dois attendre de toi un jour."

En prononçant ces paroles, il s'éloigne, Herminie le suit ; à la dernière porte il trouve le roi de Jérusalem à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit : "Présomptueux Arabe, d'où te vient tant d'audace, d'oser rester dans Ptolémaïs et surtout chez la princesse d'Angleterre, après une pareille heure ? Sais-tu que c'est un crime qui mérite la mort ?"—Le prince répondit avec une émotion que chacun attribua à la crainte du châtiment.—Je suis Sarrazin, arrivé depuis peu d'heures dans les tentes de Mohamed, j'ignorais le régle établie à Ptolémaïs j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde ; je suis venu obéir à mon maître....Ah ! ne fût ce qu'à cause de ce maître abhorré, repartit Lusignan d'un air furieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à lui-même....Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel, car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage et lui fit un cœur inca-

pable de crainte, pourrait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolents, et leurs prétentions orgueilleuses.... Vil Sarrazin! interrompit le roi de Jérusalem, en frémissant de rage, crois-tu que je supporte patiemment les insultes d'un misérable tel que toi? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer; nous verrons alors comment il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée que je ceignis pour le fils de Marie ne me fera pas raison de cet odieux musulman. Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, repartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort: venez à l'instant même; les ténèbres de la nuit ne vous garantiront pas; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'abaisserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi; va, demain à la face de tout le

camp et aux yeux de Mahomed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes. Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers : Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décèle un héros. Lusignan le regarde, s'étonne, et lui dit : " Qui es-tu pour songer ainsi à te défendre? Si Malek Adhel n'eût exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan ; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le voulait pas. Cependant en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu, et c'était encore désobéir à Mathilde. Dans cette alternative il osa se confier à son rival : " Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel ; si je ne charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie, et selon l'usage que tu feras du secret que je remets à ta foi, je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait.—Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère, et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde,

pour me forcer au silence, contenir ma colère et suspendre ma vengeance. " Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, reprit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre : trouve-toi demain au soleil couchant dans le bois de Sycomores, qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera. Pour toute réponse le roi de Jérusalem lui serra la main et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Herminie avait entendu toute cette scène et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eût vu le prince en sûreté, Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret à Lusignan ; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier, n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, si ce soldat en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que

l'un n'avait pu se résoudre à plier et l'autre à se taire, que dans l'espérance de venger promptement leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat, et quoiqu'elle crût bien Malek Adhel invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraître, qu'elle envoya chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même par une fête solennelle, l'heureuse trêve qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus ; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le désir de célébrer un évènement qui l'avait si vivement chagriné ; cependant comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fît une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son

consentement à ce qu'elle demandait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde et de se soumettre à ce qu'il lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non-seulement il agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de répandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre daigna choisir, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers ; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de Sycomores ; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il l'était de son secret ; mais avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite de la princesse déconcerta tous ses projets et lui prouva que la crainte de

voir découvrir le mystère de la veille, n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout à coup et le front couvert d'une modeste rougeur elle dit, "avec la permission du roi, mon frère, je requiers de tous les chevaliers ici présents de vouloir bien m'accorder un don." Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assurément besoin ni de sa royale naissance, ni de l'ordre de Richard pour se faire obéir: sans attendre que celui-ci eût parlé, tous les chevaliers d'un commun accord se levèrent et promirent, quelle que fût la volonté de Mathilde, de s'y soumettre aveuglement. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui, de son côté, hésitait à la donner, dans la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une

occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requérait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puissance...Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande donc, sire, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trève qui vient d'être conclue avec Saladin, tout arme offensive soit suspendue, qu'on ne se serve dans les tournois et les joutes que de fer émoulu ; et qu'enfin nul d'entre vous et sous aucun prétexte, n'ensanglante nos jeux en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les chrétiens, soit même contre les musulmans." A ces mots tous les chevaliers baissèrent la pointe de leurs épées aux pieds de Mathilde, en declarant traître et félon celui qui enfreindrait son serment avant qu'elle ne l'en eût relevé. Le roide Jerusalem s'avança un des derniers, et s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde en lui

jetant un regard de reproche: "Ah! madame, que vous me rendez vos lois pénibles et qu'il m'est affreux d'être obligé de vous obéir aujourd'hui." Mathilde etait si satisfaite du succès qui venait de couronner son espérance, que dans sa joie elle regarda Lusignan avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, et lui répondit d'une voix basse et mystérieuse en lui tendant la main: "Je sais tout ce que je vous dois et ce que votre discrétion a de droits à ma reconnaissance." Lusignan, transporté d'une faveur que ses soins empressés et ses plus ardentes sollicitations n'avaient pu lui obtenir jusqu'alors, ne pensait point qu'il la dût au bonheur que goûtait Mathilde, d'avoir mis la vie du prince hors de danger durant toute la trève; bonheur qui remplissait tellement son âme qu'elle ne pouvait le contenir, et que ses regards en devinrent plus doux et ses paroles plus tendres, comme si tout eût été Malek Adhel autour d'elle. Lusignan osa croire qu'il pourrait parvenir à la toucher, en continuant à se montrer grand à ses yeux: sa conduite au conseil, sa modération avec le prince, avaient dû lui mériter l'estime de la

noble vierge et étaient les seuls moyens d'arriver à son cœur. Il se confirmait ainsi dans la résolution d'employer tout son art à paraître généreux et à feindre des vertus qu'il n'avait pas. Hélas ! que n'employait-il les mêmes efforts à les avoir ! avec bien moins de peine il eût obtenu plus de succès, car si l'intrigue en ramassant toutes ses ruses, peut quelquefois ressembler à la magnanimité, trop faible base de la vertu, tôt ou tard elle s'écroule, et avec elle le fantôme imposteur qu'elle avait élevé.

CHAPITRE XXXVII.

Déjà les rayons du soleil commençaient à pâlir, lorsque Malek Adhel parcourant, pour la troisième fois, la lisière orientale du bois de Sycomores, et ne voyant point venir Lusignan, cherchait, mais en vain, quel obstacle pouvait le retenir ; car enfin après le plaisir d'être préféré par l'objet qu'on aime, il n'y en a point de plus doux que de se venger de son rival ; et comment pouvait-il tarder si long-temps à le venir goû-

ter ? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît poussant son coursier à toute bride, mais il est sans armes ; sa main est sans bouclier ; au lieu de sa redoutable épée il tient une lance dont le fer est émoussé ; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque, et au défaut de cuirasse, un manteau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure.—Lusignan la donne, mais non pas entière : il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trève ; mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers, et par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment.—Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit : " Lusignan, je puis te haïr et non te craindre ; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre, use pour la séduire de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer ; je la connais trop pour n'être pas tranquille.... Il dit, et s'éloigne au

grand galop, mais il est loin de jouir de la paix dont il parle, son cœur est rempli de trouble et de confusion : il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant une promesse de sa part ; il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite ; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé comme il l'est à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir l'exposer ; cependant en se rappelant la candeur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montrée la veille, il rougit de ses soupçons et brûle d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il dévore les heures, les instants qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde ! ah ! pour ôter de sa vie tous les jours qui le sé-

parent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les âmes passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence : hors celui-là tout est néant ; et pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'abîmer pour toujours dans ce néant qu'elles aperçoivent au-delà. O sagesse suprême ! quel serait donc notre sort, si, cessant de veiller sur nous et de décider nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré et de contenter tous nos vains désirs : impatients de réaliser les rêves variés et riants de notre imagination, au lieu d'espérer long-temps, nous jouirions sans délai ; et comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du désir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être ; car elle est moins cruelle que lui : ainsi un jour aurait suffi pour dévorer notre rapide existence, et souvent encore l'aurions-nous trouvé trop long.

Malek Adhel ne retourne point en droi-

ture à Césarée. En quittant Saladin il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa, et il ne veut point tromper son frère ; cependant le temps le presse ; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolémaïs et attendre Lusignan, ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon ; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance, il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mahomed est revenu, que les chrétiens acceptent la trêve, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques : je ne pense pas, ajouta-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur qu'ils veulent déférer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trêve par des jeux magnifiques ; ils seront le prélude de ceux qui couronneront le plus brillant hyménée dont l'univers ait été témoin ; je veux m'y rendre, mon frère ; je veux jouir du spectacle de tant de rois de l'Europe réunis dans l'antique Asie ; je veux assister à leurs fêtes : peu accoutumé à leurs tournois, je n'y combattrai point ; mais toi,

Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi qui sais vaincre également partout, manqueras-tu l'occasion de faire éclater aux yeux de tant de rois la valeur, l'adresse et la magnificence qui t'ont élevé si haut dans l'Orient ?—Je t'accompagnerai assurément, repartit Malek Adhel.—Oui, mon frère, viens continua le sultan, ne nous quittons point, mon cœur ne peut se séparer de toi; et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hors ceux qui toucheraient à mon culte et à mon pays." Le prince serra dans ses bras le généreux soudan; mais au milieu de ces fraternelles tendresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde, qui lui criait: es-tu chrétien ? ma main n'est qu'à ce prix····Et aussitôt l'amour qui le tyrannisait, et la lumière divine qui commençait à l'éclairer cherchaient à s'emparer de toute son âme, mais l'amitié désolée, l'honneur outragé, la patrie menacée, ne le permettaient pas. Déchiré par ces perplexités, dont il n'osait confier le tourment à son plus cher ami; malheureux par l'amour, par l'amitié, par la religion, la patrie et la gloire; malheureux enfin par

la réunion de touts les biens dont se compose la félicité, Malek Adhel consumé de tristesse, de crainte et d'amertume, sentait que les obstacles qui le séparaient du bonheur, ne pouvaient être détruits que par un miracle, et ce miracle il ne savait déjà plus à quel dieu le demander. Suivi d'un nombreux cortège, le sultan se mit en route pour Ptolémaïs; cent cavaliers à cheval marchaient devant lui; l'air agitait leurs mobiles panaches, et sur leur brillante armure l'or et l'azur faisaient éclater leurs feux; cinquante gardes à pied les précédaïent, le front ceint d'un turban, habillés de longues robes chamarées d'argent et de soie; ils conduisaient des chameaux chargés des tentes du sultan et des présents qu'il destinait à la future reine de Jérusalem. Parmi cette troupe, l'austère Saladin se distinguait par sa mâle simplicité, et Malek Adhel par sa bonne mine et sa magnificence; ils étaient montés sur des chevaux arabes, dont la tête superbe se relevait avec orgueil, comme s'ils eussent été sensibles à l'honneur de porter de si grands héros.

La troisième aurore, depuis leur départ,

commençait à colorer le ciel de ses nuages d'or et de pourpre, lorsqu'ils aperçurent les clochers de Ptolémaïs, le camp des chrétiens et les drapeaux de la croix. Saladin s'arrêta aussitôt et fit dresser ses tentes au pied d'une colline, d'où descendait à gros bouillons une source limpide, et qu'ombrageaient des bosquets de palmiers et de tamarins. Il se hâta d'envoyer prévenir les princes croisés de son approche, de son intention d'assister à leurs jeux, et du désir de Malek Adhel d'y combattre avec leurs chevaliers. A cette nouvelle, tout le camp des croisés fut en rumeur et en mouvement; chacun était impatient d'aller contempler de près la figure du grand Saladin et de ce Malek Adhel, plus grand encore, et qui jusqu'à ce jour, la terreur des chrétiens, demandait à s'allier à eux par les saints nœuds de l'hyménée. Lusignan fut frappé au cœur, il prévit tout ce que la présence de Malek Adhel allait lui ravir de succès, et l'honneur des joutes, dont il se flattait de remporter seul le prix, ne lui parut plus aussi certain en voyant avec quel concurrent il aurait à le disputer. Pourtant il cacha sa tristesse, car il vit que

le loyal Richard était sensible à la haute preuve d'estime que Saladin donnait aux chrétiens : il venait seul, sans armée, au milieu de ses ennemis ; il se livrait à eux sans crainte, sans conditions : une si grande confiance supposait une si grande générosité, et Richard avait trop d'élévation dans l'âme pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime ; aussi oublia-t-il tous ses intérêts personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné par sa seule vaillance, le sultan charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux ; il lui offrit les glaces et le sorbet, et lui prenant la main d'une manière franche et affectueuse, il lui dit : " Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de d'avoir pour ennemi ; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il y aurait à t'avoir pour ami ?" Ton

cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard, s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mâle et fier l'image de la beauté qu'il aime; et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère?" La vue du prince réveille à l'instant, dans l'âme de Richard, le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée: "Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule; faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris?"—Que dis-tu, noble Richard, repartit vivement le prince, qu'elle est la victoire qui oserait se placer auprès d'une semblable retraite? ne parus-tu pas au milieu de notre armée comme le lion du désert, qui fond sur une caravane, l'attaque seul, la disperse, ne cède qu'au nombre et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups?" La réponse, le ton et la contenance de Malek Adhel plurent à Richard et il ne pût échapper à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en

sa présence, ascendant qu'il devait à la noble franchise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nœuds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que sans ce serment où il avait attaché son honneur, il verrait avec l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication, Malek Adhel avait été obligée de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre: cependant quand il entrevit que si le conseil des évêques ne lui était pas favorable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était pas libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au désert." Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire, mais je sais aussi que le chef de notre église a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur

elle....—J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence; j'y compte comme sur mon honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire." Richard voulait répliquer, Saladin l'arrêta. " Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis: quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous devons nous jurer la guerre à mort où l'éternelle paix ; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi bien nous estimer que nous combattre." Ces paroles éteignirent tout esprit de discorde, et Richard et Malek Adhel se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchait où les tournois allaient s'ouvrir; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne viendrait pas les honorer de sa présence. " Et toi, brave Malek Adhel, ajouta-t-il, ne viendras-tu pas aussi faire éclater ta vaillance et te mesurer avec nous? le prix des jeux sera donné par ma

sœur, et sans doute tu voudras l'obtenir? —J'y vole, s'écria le prince en secouant sa lance, et les yeux étincelants d'amour et de gloire.—Réprime pour aujourd'hui encore, l'impétuosité de ton courage, repartit le roi d'Angleterre, aujourd'hui tu ne seras que spectateur de nos jeux; les juges du camp l'ont résolu ainsi : demain seulement le camp te sera ouvert.....—Demain! répliqua Malek Adhel avec douleur, et aujourd'hui peut-être je verrai couronner Lusignan ; mais n'importe, demain vengera bien des injures." Alors il demanda à Richard s'il pouvait voir la princesse Mathilde, et se présenter chez elle.—C'est une liberté qu'aucun chevalier chrétien n'oserait prendre, répondit Richard, et qui ne peut t'être accordée, mais elle accompagnera la reine au tournois, elle assistera aux fêtes qui lui succéderont et là tu pourras la voir et lui parler." Il dit et les quitta. Bientôt le bruit des fanfares annonça à Saladin et à son frère que les joutes allaient commencer, et aussitôt tous deux se hâtèrent de s'y rendre."

CHAPITRE XXXVIII.

A l'instant où le sultan parut aux barrières du camp, Richard vint l'y recevoir suivi de toute la fleur des chevaliers chrétiens : on le conduisit sur un trône élévé en forme de tour, qu'on avait préparé exprès pour lui. Il était recouvert en dedans de riches tapis à fleurs d'argent ; au-dessus, des oriflammes brodées de mille couleurs, ornées des armes du croissant, se déployaient majestueusement dans les airs ; pour peu que le vent les agitât, elles semblaient dans leurs molles ondulations, s'incliner à dessein vers les bannières de la croix qui flottaient à l'entour, comme pour se confondre ensemble et donner ainsi l'exemple de l'union et de la paix aux religions et aux puissances qu'elles représentaient.

Saladin se plaça sur un siège très-élevé ; un peu plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros on voyait étinceler un riche vêtement, trempé trois fois dans la pourpre de Tyr, et au-dessus de son casque d'airain un triple panache blanc s'épanouis-

sait par étage et se balançait dans l'air; il regardait autour de lui et ne voyait point encore Mathilde; les combats allaient s'ouvrir et il lui était interdit de s'y mêler: ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire à la cour de France si Montmorency en avait pu avoir; il devina la cause du chagrin de Malek Adhel et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses: "Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi; pardonne-nous de l'avoir voulu; c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât jamais un chrétien." Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy: "Brave Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont la main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne.—Eh! pour-

quoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi, s'écria Coucy d'un ton blessé?—Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard ont éclaté aux yeux de tous; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées." Alors Coucy lui serra la main en l'assurant qu'il espérait le satisfaire, et comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta: " Voici le champ qui s'ouvre, et la reine d'Angleterre qui paraît sur le balcon en face de toi avec la princesse Mathilde." Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérengère et derrière elle sa sœur que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante, mais jamais elle n'avait paru à ses yeux avec tant d'éclat et de magnificence: sa robe de gaze d'argent était élégamment rélevée avec des nœuds de rubis et de pierreries dont les feux éblouissaient, et sur sa tête un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek

Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait: "Saladin, la voilà!" La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration et répondit à son frère qu'il rendait grâce au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. "En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurais-je pas pardonné? Mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir." A cet instant Bérengère ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expression de reconnaissance et de joie: Mathilde leva les yeux sur lui et les baissa, en rougissant, avec tant de grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère: "Saladin, je consens à mourir pour toi, mais je jure que je ne vivrai pas sans elle.

Tout à coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattants se mêlent et les jeux commencent: on voit briller tour à tour la force, l'adresse et la vail-

lance : Lusignan, animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles et les joutes, et lutte victorieusement. Bientôt monté sur un cheval fougueux dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent ; l'éclair brille, le feu jaillit ; hommes chevaux sont renversés pêle mêle sur la poussière : Lusignan et Coucy restent seuls debout ; irrités de se voir disputer si long-temps une victoire qui leur est si chère, ils fournissent leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue, enflammés de courroux et d'orgueil ; leurs lances se brisent jusqu'au poignet : ils tirent leurs épées ; tous les spectateurs sont émus ; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoulu : les deux fiers rivaux renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang, mais au défaut de l'épée, ils se servent du tronçon de leurs lances ; ils se serrent, se pressent, voltigent l'un autour de l'autre, cherchent

à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil, ne perd aucun de leurs mouvements; de la pensée encourage Coucy, lui indique les moyens de vaincre, se désespère quand il les manque, et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage, il vient d'enlever son ennemi, de le renverser à terre, il s'y précipite avec lui; mais au moment où il va l'accabler, Lusignan, par un tour adroit, se relève, lui fait faire un faux pas, le héros français tombe; Malek Adhel laisse échapper un cri de regret, Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil, et poursuivant sa victoire, il oblige Coucy renversé et vaincu à avouer sa défaite. Le camp retentit d'acclamations; toutes les voix s'écrient: honneur à Lusignan, honneur au roi de Jérusalem. A ce titre, Saladin et son frère se regardent et sourient, le premier avec ironie, l'autre avec amertune. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde, il la salue et se prépare à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir; il monte les degrés, se met à genoux devant elle, baisse sa main; elle est

obligée de le permettre et de passer autour de son col, une magnifique chaîne d'or, signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle, Malek Adhel ne peut contenir sa douleur, elle éclate dans ses yeux, dans son geste, et l'égare jusqu'au point de lui faire trouver que Mathilde est coupable. Il l'accuse, la condamne ; il aurait voulu qu'aux yeux de tout le camp elle eût refusé de couronner Lusignan. Il se meurt d'impatience de lui faire entendre ses plaintes, mais comment lui parler au milieu de tant de témoins ? ne sait-il pas que ses discours, ses gestes, et jusqu'à ses regards, tout va être épié ! Il n'y songerait guère s'il ne pensait qu'à lui, mais malgré sa colère, il pense toujours à elle, et même au moment où il ose lui reprocher un tort, il donnerait encore mille vies s'il les avait pour lui épargner un chagrin. Cependant il va enfin lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever sur le bord de la mer, les danses vont succéder aux jeux, et Saladin est invité à s'y rendre avec Malek Adhel ; mais l'austère sultan s'y refuse, les folâtres plaisirs le tou-

chent peu, sa vaste ambition ne lui permit jamais de s'y plaire; il se retire, il va sous sa tente s'occuper des grands intérêts de son empire, et laisse Malek Adhel prendre seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au devant de lui et le présente à Bérengère; il se courbe devant elle et s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire à son époux, elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son libérateur, mais elle ne peut en être maîtresse, des larmes révèlent malgré elle la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer; d'une voix altérée elle dit: "Ah! prince, que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous!—Madame, répond-il, vous savez assez quel est celui que je viens chercher." Alors elle se hâta d'ajouter d'un ton plus bas et en feignant de se baisser vers lui pour le relever: "Noble Malek Adhel, que ne suis-je maîtresse d'en disposer, vous ne l'attendriez pas long-temps." Il la remercia par un regard plein de gratitude, et se tourna pour saluer Mathilde qui était à demi-cachée derrière

le siège de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince, et celui-ci outré de retrouver toujours cet odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvant contenir l'amertume de son cœur et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble, qu'elle en ressentit elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusait déjà, se disant en lui-même, que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt interrompu dans ses réflexions par le bruit des instruments de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan comme vainqueur des joutes, avait seul les honneurs de la fête; c'était à lui qu'appartenait d'ouvrir la riante cérémonie et de choisir le premier parmi les dames; il prit la main de Mathilde et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure; un riche et court manteau couvrait ses épaules, de lé-

gers épérons d'or ornaient ses pieds, et sur son front desarmé éclatait une vive et brillante joie. Son corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvements d'une danse grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment où il joignait à la gloire du triomphe, le plaisir d'être auprès de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière, car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcée d'accepter la main de Lusignan et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissements, la profonde mélancolie empreinte dans ses regards et la langueur de ses mouvements, disaient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie, si elle avait été libre de n'ecouter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses attraits ni diminuer ses grâces ; la danse sérieuse convenait parfaitement à la dignité de son main-

tien : l'abandon que la tristesse jetait sur ses manières, leur donnait un charme de plus et imprimait à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur et pare la beauté du corps de la beauté de l'âme.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits, le feu éblouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes, le bruit des instruments de joie, des fanfares guerrières, la beauté des dames, la valeur des chevaliers et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillants spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé ! au milieu de ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendait qu'elle, ne désirait que lui parler un moment ; s'il s'énorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de l'univers, il s'indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât join-

dre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe, la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine; l'assemblée dont elle charmait les yeux osa manifester le désir de la revoir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans l'honneur de la conduire. Le prince charmé vole vers elle, lui prend la main; la vierge se lève, et ce visage pâle et mélancolique est animé tout à coup des plus vives couleurs et d'une douce joie: Lusignan furieux accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il reçoit et de l'audace de Lusignan, demeure un moment immobile; Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager

avec lui ; "Et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire !" Le prince frémit de colère, et rendant menace pour menace, il répond : "Tu fais bien Lusignan d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir ; demain je pourrai combattre ; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain et durant le reste des jeux, lequel de nous sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde." Il dit et s'éloigne, et s'il n'en dit pas davantage c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère ; et s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mystérieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il ne touche encore que par la pensée et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose ? obtiendra-t-il tout ce qu'il attend ? Que va lui dire ce papier ? et cette clef,

source de toutes les plus ravissantes espérances, où est-elle destinée à le conduire ?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse ; c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui, et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime ? Il ne peut commander à son impatience ; d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit :

" Demain aux premiers rayons du jour " cette clef vous ouvrira le monument où " reposent les cendres du grand Montmo- " rency, c'est là que vous trouverez Ma- " thilde."

Malek Adhel doute s'il veille ; un rendez-vous ! il est trop heureux pour songer à être surpris, mais s'il l'était moins heureux, peut-être serait-il surpris de la démarche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et timide vierge la hardiesse de proposer un rendez-vous. Ah ! sans doute ce cœur pur et religieux n'a pu concevoir une si téméraire pensée, qu'avec

la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît assez le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement, et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes et de s'attirer leur censure, mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Éternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le respect humain au-dessus des lois divines : c'est pour y obéir bien plus que pour obéir à son amour qu'elle s'est déterminée à entretenir Malek Adhel en secret. Elle a de grands sacrifices à lui demander; des sacrifices qui ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations, elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience indépendament de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions, quand la

jour naît et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, sa pudeur s'étonne et s'alarme ; elle hésite, et balance, et c'est bien plus le devoir que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs à l'heure où le soleil commence à faire disparaître la rosée ; elle monte dans son char ; ses femmes et ses gardes l'entourent ; ce n'est que surveillée par ce nombreux cortège que Richard lui permet d'aller respirer l'air à quelque distance de la ville, et même il a sévèrement defendu de laisser jamais approcher d'elle aucun chevalier, fût-il chrétien ou musulman, sans excepter Lusignan lui-même.

Elle dirige sa promenade vers le tombeau de Montmorency, le char s'arrête ; et les gardes se placent à l'entour pour écarter tout indiscret ; les femmes de la princesse l'accompagnent jusqu'au pied du monument ; comme son cœur palpite en songeant que Malek Adhel est là et que ce funèbre édifice qui couvre les cendres du héros qui n'est plus, couvre aussi le héros qu'elle aime ! Elle s'approche de la porte, elle va

la pousser, un frémissement universel la saisit et l'arrête ; " ô ! mon Dieu, dit-elle en tombant à genoux, si l'amour a troublé ma raison et séduit ma conscience, si c'est l'amour qui me conduit ici, si c'est pour voir, pour entendre Malek Adhel plutôt que pour vous faire voir, vous faire entendre à son cœur ; enfin dans les motifs qui me guident, si votre œil perçant découvrait une faiblesse et si je devais sortir de ce lieu avec un repentir, ne permettez point que je passe le seuil de cette porte ; ôtez-moi la vie, je la quitterai sans murmure, car je crains bien moins de mourir que de vous offenser." Cette fervente prière rend à Mathilde toute sa force et sa vertu ; soutenue par le bras de Dieu, elle ne craint plus rien et se sente supérieure aux faiblesses de son cœur ; elle se retourne vers ses femmes et leur dit : " Laissez-moi seule ici quelques instants, ne troublez pas mes méditations, je vais prier pour la prospérité de la foi et la conversion des infidèles. Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre, elles sont habituées à lui voir faire de longues retraites sous le cénotaphe de Mont-

morency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui remit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fût destinée à passer entre les mains de Malek Adhel. Mais Mathilde a cru devoir le faire, et en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blamât sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant, elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument où repose le plus grand des chevaliers français : tout l'intérieur est tendu de noir et une magnifique lampe d'argent l'éclaire nuit et jour; c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel ; il l'a reconnue, il se précipite ; l'amour, la joie, l'émotion l'empêchent de proférer des paroles suivies, mais sa joie va se manifester par des acclamations ; elle se hâte par un signe expressif de lui imposer silence ; il obéit et se tait, mais son cœur ne peut se taire, il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards et des larmes ; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et d'une voix recueillie lui parle ainsi ;

CHAPITRE XXXIX.

"Malek Adhel, vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies que je suis venue ici; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères et solennelles comme lui." En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austérité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire, fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusques dans cet asile du trépas, s'evanouirent pour faire place à une crainte respectueuse. "Mathilde, lui dit-il, loin de vous comme en votre présence, je ne puis m'occuper que du seul amour; les plus tristes objets n'en peuvent détacher ma pensée, il est avant tout, il est le premier des biens....

—Le premier des biens terrestres, interrompit-elle, mais le premier des biens terrestres est peu de chose pour une ame chrétienne. Écoutez-moi, Malek Adhel, l'intérêt le plus pressant que je puisse connaître, l'intérêt de votre salut a pu seul m'entraîner dans une démarche qui, pour n'être pas ce qu'il y a de plus téméraire, doit être ce qu'il y a de plus pur et de plus saint; c'est demain que s'assemble le conseil des évêques, et cependant le vénérable Guillaume ne paraît pas: on va prononcer sur nos destinées, et cependant votre âme est encore dans les ténèbres de l'erreur; le conseil des pères de l'église osera-t-il me donner à un époux infidèle? et s'il l'ose, si la politique les engage à le vouloir, la religion me permettra-t-elle de le vouloir aussi?—Que dites-vous, Mathilde, s'écria le prince avec une surprise mêlée de colère, ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur?—Hélas! reprit-elle, je crains bien

que vous ne l'y trouviez pas, je suis faible, l'amour est puissant et vous êtes bien près de Dieu dans mon âme ; mais écoutez, Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs, vous ignorez les obligations inouies que vous avez à ce digne prélat : s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son dieu, il a pris seul la route de Césarée pour vous voir, vous parler et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité.—Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point paru encore, repartit le prince.—Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plusieurs jours avant ce jour.... dirais-je doux, dirais-je terrible, où vous me surprîtes à Ptolémaïs.—O ma bien-aimée ! interrompt-il, il n'y a de jours terribles que ceux où je ne vous vois pas.—Eh bien ce sont pourtant de ces jours là que je vais vous demander, reprit-elle avec force et dignité ; Malek Adhel, l'honneur, la reconnaissance

et notre intérêt même vous imposent également d'abandonner les combats, la victoire, l'amour et ses plaisirs, pour aller chercher des lumières sur le sort de cet infortuné veillard, qui maintenant gémit peut-être dans les fers ou expire dans les tourments parce que votre salut lui a été plus cher que sa vie.—O ! ciel, Mathilde, s'ecria-t-il, qu'exigez-vous ? vous voulez que je vous quitte ?—A l'instant même, car lorsque le danger est pressant le devoir est impérieux, et il n'y a pas un instant à perdre —Vous voulez que je m'éloigne, que je m'éloigne le jour où je dois humilier Lusignan et triompher à vos yeux !—Misérable vanité humaine, reprit la princesse, qui jamais n'est rassasiée d'éclat et de succès, et qui, en gonflant l'âme de biens périssables, l'empêche de se nourrir des biens éternels. O Malek Adhel, qu'est-ce qu'un triomphe contre Lusignan ? n'en avez-vous pas remporté cent fois de plus glorieux, et quel fruit en avez-vous recueilli ? Mais un triomphe sur vos propres penchants, un triomphe du devoir sur les plus impétueux désirs, un triomphe de la vertu sur la

gloire elle-même, ceux-là peut-être vous sont encore étrangers, et cependant ils demeurent toute la vie et nous suivent même au-delà. Malek Adhel, que t'importe d'humilier Lusignan ? sa chute est-elle digne de ce que tu sacrifierais, et ne seras-tu pas bien plus grand en t'élevant au-dessus de toi-même qu'en t'élevant au-dessus de lui ? Crois-moi, abandonne des combats dont la victoire t'est assurée ; consens même, s'il le faut, à ce que Lusignan reçoive de ma main une nouvelle couronne, et sûr de mon cœur et de mon éternel amour, cours les mériter davantage en volant où l'humanité et la reconnaissance t'appellent.—Mais, Mathilde, répliqua le prince, pourquoi faut-il que je parte, pourquoi me l'ordonnez-vous ? ne puis-je pas envoyer à la recherche de Guillaume des serviteurs pleins de zèle et de dévouement qui pourraient me remplacer ? ...—Te remplacer, lorsqu'il s'agit d'être généreux et grand, interrompit-elle avec vivacité ! ne me permets pas de croire que cela soit possible ; ne me permets pas de croire que, quand il faut secourir l'infortune, un autre

que toi y mît autant de zèle et y trouvât autant de plaisir. Malek Adhel, si par un miracle de la providence de Dieu, quoique musulman, tu ne surpassais pas les autres hommes en vertus, où serait l'excuse de mon amour? Il n'y a que toi dont la bonté infatigable puisse suivre et reconnaître les traces du digne archevêque, et s'il est vrai, comme je le crains, que les infidèles l'ont chargé de fers, il n'y a que toi qui soit puissant dans l'empire de Saladin, pour les briser et ouvrir les cachots où on le retient. Ah! que par une pareille conduite tu acquiers de nouveaux droits à sa reconnaissance, à l'estime des chrétiens, à ma tendresse; et quand l'univers apprendra que tu as délaissé de vains triomphes pour sauver un vieillard, crois-tu que ta gloire y perde? et quand tu te présenteras au conseil des évêques comme libérateur de Guillaume, crois-tu qu'il sera moins disposé en ta faveur que si tu t'y présentais comme vainqueur de Lusignan? et quand toutes les récompenses humaines te manqueraient, ta conscience, Dieu et l'amour de Mathilde te manqueront-ils?....—Je pars, inter-

rompit le prince en se mettant à genoux devant elle ; ô fille du ciel, tu m'ouvres un nouveau monde où je sens qu'il y a quelque chose de mieux que le plaisir, et où la vertu a une volupté supérieure à celle de l'amour même ; Mathilde, si vous n'êtes pas une femme unique, s'il y en a d'autres qui vous ressemblent en Europe, je ne m'étonne plus des hommages qu'on leur rend et de l'empire qu'elles y exercent. Comment ne pas voir une créature toute divine dans la beauté à laquelle on ne peut plaire qu'à force de gloire et de vertus ? ô heureux chevaliers chrétiens ! ne vantez plus votre vaillance, combien elle doit vous être facile quand le même objet qui vous enflamme d'amour est celui qui vous enflamme d'honneur..... Oui, Mathilde, je t'obéis, je pars, et tu as mis un sentiment si nouveau dans mon âme, qu'il me semble que je pars sans peine.—O mon Dieu ! s'écria la princesse avec transport, qu'est-ce donc que cette âme de Malek Adhel, puisqu'elle est si grande quoiqu'elle ne vous possède pas encore ? Tout ce qu'il y a de plus excellent est fait pour demeurer éternellement

en elle ; il n'y a point sur la terre d'asile plus digne de vous : mon Dieu, quand donc y descendrez-vous, et toi noble Montmorency, ajouta-t-elle en se prosternant près du cercueil, toi dont les cendres doivent s'émouvoir devant un héros si semblable à toi, redouble tes prières, implore toutes les puissances du ciel, qu'elles demandent avec toi la grâce de Malèk Adhel, parle pour lui, esprit bien heureux comme tu parlais à ton lit de mort, et que tes larmes, tes vœux et ton sang soient le lien qui unisse et reconcilie Malek Adhel avec Dieu." A ces mots, le prince s'agenouilla aussi près du cercueil et dit : " Illustre héros, toi dont j'admirais la vie et dont j'honore la cendre, toi dont le trépas ma coûté des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère, toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne ; sans doute, il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah ! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié et

l'amour." Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'une voix plus calme et en se relevant: " L'archevêque de Tyr vous en instruira; hâtez vous de le joindre; partez à l'instant même, sans retourner au camp, sans le dire à Saladin; Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout perdre: le conseil des évêques s'assemble demain, peut-être ne durera-t-il pas plus de huit jours, il faut qu'avant ce terme vous ayez trouvé Guillaume, que vous l'ayez ramené ici; il faut qu'avant ce terme Guillaume vous ait converti, vous ait ébranlé du moins, parce qu'alors il parlera pour vous au conseil, il parlera pour moi, il demandera notre union, et vous le savez, rien ne résiste à l'éloquence de Guillaume.—Ma bien-aimée, répliqua-t-il avec tristesse, tu me déchires le cœur, je ne puis renoncer à toi, et je ne puis trahir un frère qui m'accable de bienfaits! Eh quoi, pour concilier tant de devoirs contraires ne ferais-tu pas mieux d'accepter un époux musulman? je ne le serais pas de cœur, Mathilde, et je servirais, en secret, le même Dieu que toi.—Hélas! reprit la vierge,

l'Éternel ne veut point être servi en secret, et je crains bien qu'il ne se tînt pour offensé d'un encens qu'on n'oserait lui adresser publiquement....Mais je l'avoue, si l'archevêque de Tyr pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme l'archevêque de Tyr. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume, il t'aime comme l'enfant de ses entrailles, il donnerait son sang pour ton salut, et cette secrette tendresse que tes vertus ont obtenue de sa grande âme, le disposera, sans doute, à une indulgence que les autres évêques n'auraient point; Guillaume nous soutiendra si tu es chrétien dans le cœur, peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion; peut-être, enfin, m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui.....—O Mathilde! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours? oui, malgré les réserves de ta modestie, je crois avoir entendu ton cœur, et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée dévore les instants,

lés distances! il me semble même que je suis impatient de te quitter.—Adieu donc, lui dit-elle en élevant les bras vers lui, va chercher l'ami de Dieu et rapporte-moi la permission d'être heureuse.—O ma bien-aimée! reprend-il en la pressant sur son cœur, ma future épouse, adieu! et il se tait, hors d'état d'ajouter un seul mot. La chaste vierge se détourne, se recule; elle lui abandonne sa main, et appuyant son visage contre une des figures de marbre qui pleurent autour du cercueil, elle les couvre des larmes véritables, mais ce sont de larmes de tendresse et de bonheur; celles dont le prince arrose sa main sont brûlantes et passionnées; ils pleurent et se taisent, et jamais l'amour ne régna avec plus d'enthousiasme et d'empire que sur ces deux cœurs qui pleurent et se taisent: quel langage qu'un tel silence! que de vie auprès de ce tombeau! Ils demandent, ils espèrent de longs jours de félicité, en foulant aux pieds cette cendre qui ne demande, qui n'espère plus rien, et c'est du milieu des ombres de la mort que s'échappe de leurs lèvres le serment de l'éternel amour. Ah!

sans doute, à ce serment la joie des bienheureux est descendue un moment dans leur âme, car qu'est-ce que la joie des bienheureux si non cet éternel amour? Cœur humain, te voilà donc comme Dieu t'a fait, avec tes oppositions et tes contrastes, ayant autant de larmes à donner à l'excès du bonheur qu'à l'excès de l'infortune; si faible, que quand la volupté t'accable, à tes plaintes, à tes gémissements, on dirait que tu te meurs d'angoisse, et si grand qu'aucune chose de la terre ne peut te suffire ni te remplir, et qu'à moins que le ciel ne s'y place tout entier avec ses biens incompréhensibles et son éternelle immensité, il y reste toujours du vide!

Mathilde se préparait à sortir du tombeau et à retourner à Ptolemaïs avec tout son cortège, afin de rendre à ce lieu sacré la solitude dont ce prince avait besoin pour s'éloigner à son tour, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre à la porte.—Qu'est-ce, s'écria la princesse effrayée?—C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut à l'instant pour celle de Bérengère, je suis venue ici vous joindre avec le roi, et nous ne

voulons point que vous demeuriez si long-temps enfermée dans un tombeau." Mon Dieu ! nous sommes perdus, dit-elle tout bas, Richard est là, s'il entre, s'il vous voit... tout votre sang versé...O Malek Adhel ! nous mourrons ensemble. " Calme ta frayeur, ma bien-aimée, reprend-il, je saurai me dérober aux regards du roi." Il dit, et se place sous le drap mortuaire qui couvre le cercueil de Montmorency : Mathilde en l'arrangeant sur sa tête éprouve une nouvelle terreur, mais ce n'est plus la crainte d'être surprise qui la cause ; en voyant Malek Adhel sous ce linceul funèbre, et comme enseveli par les ombres du trépas, il lui semble qu'il vient d'être retranché du nombre des vivants, qu'entre elle et lui, la mort est là qui lui crie que le jour n'est pas loin, où elle sera appelée à le couvrir pour toujours du voile funéraire. Frappée de ce funeste pressentiment, elle pâlit, chancelle, et d'une main tremblante ouvre avec peine la porte où Bérengère l'attend. Surprise de l'extrême altération de ses traits, la reine lui demande quelles sont les sombres méditations qui ont pu la changer ainsi ; mais

trop de frayeurs troublent encore l'âme de la vierge pour qu'elle ait la force de répondre, elle regarde Bérengère, essaie de sourire, ses lèvres se refusent à ses efforts, et elle est obligée de s'asseoir pour calmer ses sens éperdus ; Richard l'examine attentivement. " Jamais, dit-il, on ne se plut autant dans les tombeaux, et on n'en sortit avec tant de peine et d'effroi : quel est donc le charme qui vous y retient, et les pensées qui vous y occupent ?" Il s'avance alors sous le mausolée, Mathilde frémit, elle voit un abîme devant elle, et la destruction s'élever à ses côtés. Si Malek Adhel dit un mot, s'il laisse échapper un soupir, si l'inflexible Richard l'aperçoit, rien ne pourra arrêter l'impétuosité de la colère ; il plongera son épée dans le cœur du prince, et les gouffres de l'enfer s'ouvriront pour recevoir leur proie. Ah ! plutôt que de laisser consommer sa perte, elle est décidée à tout braver, elle s'élancera au-devant du héros qu'elle aime, elle lui servira de bouclier ; pour que Richard atteigne ce cœur généreux, il faudra qu'il perce celui d'une sœur, et peut-être reculera-t-il devant

son propre sang? Déterminée ainsi, elle se lève, s'approche, écoute, prête à voler au moindre bruit; mais elle n'entend rien, tout est tranquille, et Richard réparaît bientôt avec un air calme, qui l'instruit assez qu'il n'a rien découvert; il sort, ferme la porte, prend la clef, et dit à sa sœur: "Vous ne rentrerez plus ici, Mathilde; les impressions que ces images font sur vous sont trop vives pour être renouvelées, et tant de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu a ce monument, car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme." Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment; sans être coupable, elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant celles du désespoir. L'infortunée dévore sa douleur en silence, et élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

CHAPITRE XL.

Dans le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée ; mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que là où il y a un triomphe a obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître. Par considération pour ce grand prince, et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ouverture du tournois. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentiments secrets ; mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses pressentiments s'est effacée, et satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son absence. Lusignan s'approche d'elle, et d'un air ironique, il

lui dit: " Malek Adhel est bien lent, madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressé de justifier cette confiance, qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtînt le prix aujourd'hui ; si c'était une grande présomption à lui d'en être si sûr, c'était le moindre de ses devoirs de venir le disputer.—Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Adhel est trop connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand."

Elle dit et s'éloigne : Lusignan demeure confondu, il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que sa sœur n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel ; le roi l'affirme. Néanmoins, Lusignan doute encore, car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde, à l'insu de Richard. Mais il est arraché à ses sombres réflexions par le bruit des fanfares, qui annoncent que le temps désigné pour attendre Malek Adhel, vient d'expirer, et que

les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent, et en ce jour de réunion, les musulmans se mêlent aux chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille ; contre quelques-uns, les Sarrazins ont l'avantage ; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers ; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous : il est une seconde fois couronné des mains de la princesse ; il l'est encore le lendemain et les jours suivants. Cependant tous les esprits sont en fermentation, Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère, il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destinées se décident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié s'alarme de la seule explication qu'il y peut donner ; il connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions ; il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter ; Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui ? Tandis

que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des émissaires volent de tous côtés sur les traces du prince, le temps fuit et le jour approche où le conseil des évêques doit prononcer l'arrêt qui décidera des destinées du monde. Le plus profond secret enveloppe leurs discussions, et ces pères vénérables n'ont laissé pénétrer à personne de quel côté ils feront pencher leurs saintes balances. En vain Lusignan a-t-il cherché à le découvrir, en vain pour se faire des partisans parmi eux, a-t-il remué sourdement toutes les intrigues ; en vain leur a-t-il rappelé souvent que c'était à lui qu'ils devaient l'auguste mission dont la chrétienté les avait chargés, il n'a pu réussir à surprendre leur religion, ni à altérer la droiture de leurs jugements : plus ils reconnaissent l'importance du fardeau dont on les a honorés, et la confiance qu'on a eue en leurs lumières, plus ils veulent s'en montrer dignes. Ce n'est pas seulement de l'intérêt politique de deux empires dont ils s'occupent, c'est de la cause du ciel ; ils sont les arbitres de la foi, ils travaillent pour Dieu, et cette grande

pensée qui les élève si haut, les a dépouillés de toute faiblesse humaine. Lusignan s'en étonne, et se trouve ainsi déçu dans ses espérances. En proposant ce conseil, il avait bien calculé tout ce que la dissimulation et la flatterie ont de puissances sur l'esprit des hommes, et il ne s'était pas trompé ; mais ces hommes étaient des chrétiens, et des chrétiens animés du véritable esprit de leur loi divine sont plus que des hommes ; voilà ce qu'il avait trop oublié.

Cependant il ne se rebute pas, il sait que l'archevêque de Nazareth et l'évêque de Bethléem détestent les infidèles ; qu'ils sont après Guillaume, les plus éloquents pères de l'église, et il croit pouvoir compter sur eux. Il voudrait bien que Richard employât son crédit sur les évêques de son royaume, pour les éloigner de tout esprit de conciliation ; mais il n'ose lui proposer de les séduire, il respecte trop le caractère de Richard pour lui parler de semblables moyens, et craindrait même d'alterer son amitié en lui laissant voir qu'il en fait usage : du moins il tire parti de la brusque

franchise du roi, il sait lui faire déclarer publiquement en plusieurs occasions, que le conseil l'obligerait en prononçant un refus, et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée, car il craint que si Guillaume y paraissait, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trève va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort; dans douze heures, elle n'aura plus d'espérances a nourrir, ni de changements à attendre; dans douze heures, tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il comme les précédents, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'instruise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque. C'est maintenant que son ame est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son âme. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure, pour qu'au prix de son malheur même, elle se permette

de la condamner. Elle s'efforce de résigner son âme, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter: aussi au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et sans y penser, elle s'écrie: ô mon souverain bien! qui rompra mes liens, et me donnera des ailes pour voler jusqu'à toi; jusqu'à quand différeras-tu à venir me rendre la joie, et me retirer du vide affreux où je suis? Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus désirer d'autre bien." Mais à peine a-t-elle entendu les accents passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie et les rétracte. Cependant à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de différentes tristesses affligent son âme! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle-même.

Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan ? Hélas ! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle croyait qu'il aurait un autre maître. Bérengère la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations : sous le prétexte de la conduire au tournois, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure et se tait : ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoique l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de magnificence et d'éclat. Elle repousse les mains de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierreries dont on veut orner son front. En vain, l'impatient Richard lui fait dire de se hâter ; elle écoute le récit de sa colère avec indifférence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux, et comme on l'attend pour les commencer, elle est décidée à ne s'y montrer que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés arrive enfin, il faut partir ; elle n'a point cette hardiesse qui ré

siste ouvertement, la passion seule la donne, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne comme une victime vers le lieu de pompe et de somptuosité, où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes; mais il faut que les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme cette muette douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons belliqueux des instruments de joie et de victoire, et comme elle détourne ses regards avec amertume de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir et les douces espérances, plus charmantes encore que le plaisir! elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main, et sans daigner jeter un coup d'œil sur les combattants qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre maintenant, d'où peut lui venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour Saladin n'avait point com-

battu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galants et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant, en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi présomptueux, qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer en ce jour du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus long-temps son indignation et sa colère ; du haut de son trône il se lève et s'écrie : " Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être m'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre." Lusignan enivré de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : " Viens superbe soudan, je suis fier de ton défi, viens, hâte toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle de ton trône et de la fin de ton usurpation."

Saladin frémit de tant d'arrogance et se précipite dans l'arène. Les voilà aux mains : jamais tant d'animosité et de rage n'enflammèrent deux ennemis ; la pointe émoussée de leurs glaives sert mal leur ressentiment, et à son défaut ils voudraient que la violence des coups remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus, ils regardent en silence cette lutte terrible ; Mathilde elle-même y donne toute son attention, elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de Dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur, mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan : non, tout l'effort de son courage, et la soumission de sa foi, ne pourraient la déterminer à vouloir qu'il devînt possesseur de son portrait. Long-temps le combat est égal et la victoire incertaine ; mais Lusignan habitué à ces sortes de jeux en connaît toutes les ruses, ainsi que l'art de ménager ses forces : Saladin ne sait que porter des coups mortels, et comme dans ce genre de luttes aucun ne le peut, il épuise ses forces sans succès, et voit avec surprise qu'il perd sa vigueur avant d'avoir

obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imprudence de son ennemi, il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux; attend, épie l'instant favorable, le frappe à droite quand Saladin le croit à gauche, et au moment où le sultan lève le bras pour l'accabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte face, passe subitement derrière lui, le saisit avec adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre et s'écrie: "Ainsi tombera l'usurpateur." Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée, il s'en élève un transport d'enthousiasme, Lusignan va être couronné, lorsque tout à coup la princesse d'une voix éclatante s'écrie: "Voici le vengeur." A peine a-t-elle achevé ces mots qu'elle tombe dans les bras de Bérengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval ruisselant d'écume, arrive comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la barrière, se présente à tous les regards, et voit avec horreur son frère abattu devant Lusignan. Celui-ci désespéré de cette subite apparition dont il prévoit toutes les

suites, dissimule son dépit, et d'un air froidement dédaigneux s'écrie : " Tu viens bien tard pour me disputer la victoire.—Je viens assez tôt pour te l'arracher, répond vivement le héros; ô Saladin! console toi, tu vas être vengé, et en ce moment, irrité de la honte d'un frère qu'il aime, il songe davantage à lui qu'à Mathilde, et combat, plus pour effacer son affront, que pour obtenir le prix de la victoire. Il s'élance impétueusement, les éclairs jaillissent de sa main redoutable; il presse, il pousse son ennemi avec une telle valeur que Lusignan étonné, éperdu de la promptitude et de la rapidité de ses coups, se trouble, chancelle, et est prêt à tomber sans avoir combattu. Malek Adhel s'aperçoit de son désordre, s'arrête, et lui dit : " Remets toi, Lusignan; pour te vaincre, je n'ai pas besoin de te surprendre." A ces mots les acclamations partent de toutes parts; les chrétiens oublient que c'est un musulman qu'ils applaudissent, et devant tant de magnanimité, la religion a consenti à se taire un moment. Lusignan témoin du triomphe que vient d'obtenir le caractère de son rival, voyant trop que sa vaillance

lui en réserve un second, que pour deux victoires il ne lui aura fallu qu'un moment, et qu'une si brillante gloire va effacer tous ses triomphes; Lusignan ne prend plus conseil que de son désespoir, il s'abandonne en furieux; s'il ne peut plus vaincre, il voudrait mourir, car la mort hideuse et sanglante est à ses yeux un objet moins effroyable que Malek Adhel couronné des mains de Mathilde, N'ayant plus rien à ménager, il ose attaquer son rival, et c'est avec tant de violence et de rage, que si Malek Adhel pouvait être étonné, il le serait en ce moment. Jamais il n'éprouva une pareille résistance; ses armes retentissent sous les coups qu'il reçoit, et Lusignan enfin l'a forcé à reculer, mais même en reculant sa supériorité ne l'abandonne point. "Lusignan, dit-il, ta défaite n'est pas un jeu, je croyais n'avoir à combattre qu'un rival, tu rehausses ma gloire, en m'apprenant que c'est un héros que je vais vaincre." A peine ces paroles sont-elles achevées, que semblable à la flamme qui vole, consume et renverse, il s'est précipité sur Lusignan et l'a terrassé à ses pieds. "Achève, lui dit ce

triste monarque, et ôte moi la vie comme tu m'as déjà ôté mon honneur, mon royaume et le cœur de Mathilde.—Lusignan, reprend le héros avec bonté et en lui tendant la main, un instant de malheur doit-il effacer huit jours de succès, et ne peux-tu me pardonner de te ravir un prix que tu as ravi toi-même à mon frère et à tous ceux qui ont osé se mesurer avec toi?—Eh! que m'importent mes triomphes passés, s'écria douloureusement Lusignan, empêcheront-ils que Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à ton absence? Superbe musulman, quelle fatalité inouie t'a ramené aujourd'hui dans ces lieux, t'a jeté au milieu de ma gloire pour la ternir, et m'arracher avec elle le portrait de l'illustre Mathilde!—Le portrait de Mathilde est le prix du combat et je ne l'ai pas reçu encore! interrompit Malek Adhel;" et aussitôt avec la même vivacité qu'il avait renversé son rival, il court aux pieds de la princesse; elle le voit, rougit, et après l'avoir vu, elle le regarde encore; dans ce regard elle a mis avec tout son cœur, ses inquiétudes, ses espérances et son amour, et quoiqu'elle n'ait pas dit un seul mot.

Malek Adhel n'a jamais été si sûr d'être aimé. Avec quel délice, les bras de la vierge s'arrondissent autour du cou du héros pour y passer la chaîne où pend son portrait! avec quelle voluptueuse lenteur elle l'attache! qu'elle est heureuse et fière de pouvoir lui faire ce don aux yeux de tant de nations réunis! combien elle trouve qu'il a mérité davantage encore, et comme la tendre espérance qu'elle pourra un jour lui donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de charmes à sa beauté! On conçoit l'union de la pureté et de l'amour, mais dans le ciel seulement; comment les yeux de Mathilde l'ont-ils dérobée au ciel? Prosterné devant elle, Malek Adhel profite du rapide moment où elle se baisse afin de le relever, pour lui dire mystérieusement: Guillaume sera demain ici, mais avant son arrivée, un mot, un seul mot dans le tombeau de Montmorency." Ce nom échappait à peine de ses lèvres que Richard s'approche et l'interrompt, le reste des spectateurs sépare les deux amants; de tous côtés on interroge Malek Adhel sur la cause de son absence, il refuse de s'expliquer, mais sur son front inquiet et soucieux

on ne voit point éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin retiré dans sa tente fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel, obéit; il se retire: Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre, et demeure seul à l'écart. Le bouillant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement, elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pensée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée; chacun semble agité de sombres pensées, et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive demain, lui a dit Malek Adhel, et cependant, le conseil des évêques va se terminer ce soir: il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque; oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil: favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter; contraires au prince, elle a besoin de la présence de Guillaume

pour les adoucir. Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici ; sans doute le rang qu'il tient dans l'église, et la haute réputation de sagesse dont il jouit, ne permettra pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui." A ce discours Lusignan se lève tout-à-coup avec colère, Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain à Ptolémaïs. "Le prince me l'a dit, répliqua-t-elle en rougissant ; sans doute il l'aura rencontré quelque part." Les yeux pleins d'une noire tristesse, Lusignan dit à Richard : "Votre majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu ?" Avant que le roi d'Angleterre eut eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Autriche, de Bavière, tous les princes et chefs s'écrièrent d'une commune voix, qu'il était d'une rigoureuse justice d'envoyer prévenir le conseil des évêques du retour de Guillaume. Lusignan voulut répliquer, on ne le lui permit pas. "Mon frère, dit alors la princesse, avec une respectueuse douceur, ne

vous semble-t-il pas qu'un jugement ne peut être parfaitement juste et équitable qu'autant qu'il est sanctionné par la prudence de Guillaume : c'est elle qui jusqu'à ce jour a dirigé mes pensées et mes actions ; m'abandonnera-t-elle à la plus importante époque de ma vie? Mon frère, consentez qu'on aille instruire le conseil des évêques de la prochaine arrivée de Guillaume. — Vous n'avez qu'à y envoyer, repliqua Richard avec dépit, cette affaire vous intéresse plus que moi, et elle m'a donné trop de chagrin jusqu'à ce jour pour que je n'aie pas regretté souvent d'y avoir pris le moindre intérêt." La princesse n'attendit pas un consentement plus obligeant, et se hâta d'envoyer un de ses pages avertir le légat du pape de ce qui se passait : au bout de peu d'instants, les portes s'ouvrirent et tous les prélats parurent. " Hé bien, mes pères, s'écria Richard, vous avez donc suspendu votre décision?—La prochaine arrivée de Guillaume et le désir de la princesse nous ont paru deux raisons si puissantes, répondit l'évêque de Nazareth, qu'une seule aurait suffi pour remettre notre jugement à demain." Pen-

dant ce discours le légat regardait la princesse avec un mélange de pitié et d'attendrissement, et dans le courant de la soirée s'étant trouvé près d'elle, il ne put s'empêcher de lui dire à voix basse : " Ah ! mon enfant, qu'avez-vous fait !" puis il s'arrêta tout-à-coup. La vierge fut troublée, elle le regarda pour entendre la fin de sa pensée ; il baissa les yeux pour l'en empêcher : alors elle s'efforça de contenir l'extrême émotion qu'avait fait naître le peu de mots que le légat venait de laisser échapper, et répondit d'une voix altérée : " Ce que j'ai fait, mon père ? mon devoir ce me semble, et j'espère que Dieu ne m'en punira pas."

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

De l'Imprimerie de J. Brettell & Co. Marshall-Street, Golden-Square.

00100734

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016